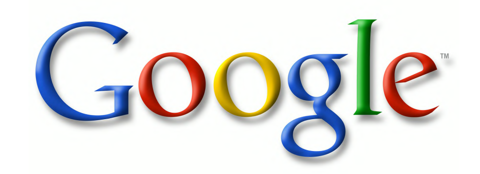
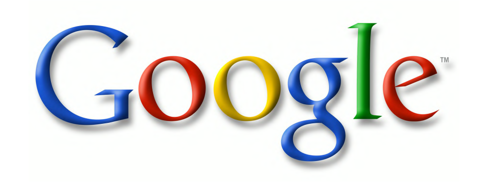
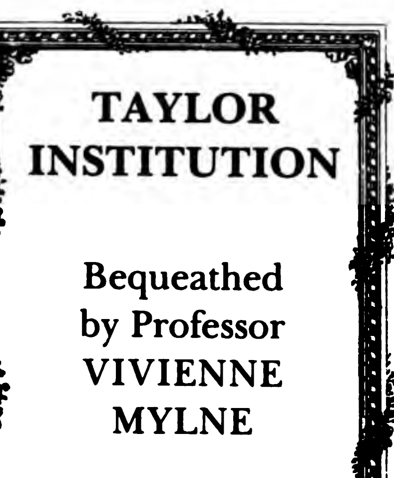



Google





Mary Stuart

1782

THÉATRE
D'ÉDUCATION.

TOME TROISIEME.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

THÉATRE
A L'USAGE
DES JEUNES PERSONNES,

Par Madame la COMTESSE DE GENLIS.

Leçon commence, exemple acheve.
LA MOTTE, Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Et se trouve
A MAESTRICHT,
Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires associés.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LE

BAL D'ENFANTS,

OU

LE DUEL,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.



PERSONNAGES.

LE BARON.

THÉODORE, *Fils du Baron, âgé de douze ans.*

L'ABBÉ, *Gouverneur de Théodore.*

Le Chevalier DE VERVILLE, *âgé de treize ans.*

CHAMPAGNE, *Laquais de Théodore.*

La Scène est à Paris, chèz le Baron.

A



LE BAL D'ENFANTS, OU LE DUEL, COMÉDIE.

Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
RACINE, fils, Poëme de la Religion.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Sallon. On doit voir un canapé dans le fond du Sallon.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

Le grand Sallon est-il arrangé pour le Bal?

L'ABBÉ.

Oui, Monsieur, les banquettes sont posées, le buffet est dressé, tout est prêt.

LE BARON.

Que fait mon fils ?

L'ABBÉ.

Champagne le coëffe pour la troisieme fois du jour.

LE BARON.

Fi donc, comment souffrez-vous cela ?

L'ABBÉ.

Que voulez-vous, Monsieur ? ce bal que vous donnez, lui tourne la tête ; il veut, dit-il, danser ce soir la cosaque ; il saute, il se démene, se met en nage, en répétant cette maudite cosaque ; on est obligé de le recoëffer d'heure en heure, & même de le changer de chemise : je n'ai jamais rien vu de pareil ; il est comme un fou.

LE BARON.

Cela est incroyable ; il n'aimoit pas la danse l'année passée...

L'ABBÉ.

Oh bien, à présent, c'est son goût dominant. Il s'est levé ce matin avant moi ; & avant de songer à déjeûner, il avoit déja dansé trois fois la cosaque.

LE BARON.

Cela n'est pas naturel ; il y a quelque chose là-dessous !

L'ABBÉ, riant.

Eh, vraiment oui, il y a quelque chose là-dessous !

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est, l'Abbé ? Contez-moi cela.

L' A B B É.

C'est que Mademoiselle Amélie vient ce soir au bal ; c'est que Mademoiselle Amélie est charmante, & qu'elle danse la cosaque à merveille...

L e B a r o n.

Bon !... Vous croyez que c'est-là le motif...

L' A b b é.

Oh, j'en suis sûr. Il aime Mademoiselle Amélie de tout son cœur.

L e B a r o n.

C'est un cœur bien pressé : songez-vous que Théodore n'a que douze ans ?

L' A b b é.

Je vous assure qu'il parle des talents & des graces de Mademoiselle Amélie, comme s'il en avoit dix-huit.

L e B a r o n.

Il parle, dites-vous : ah, cela est de trop : il faut lui apprendre à se taire. Puisqu'il veut se donner les airs d'aimer, il faut qu'il commence par devenir discret. Mais j'ai quelques ordres à donner à l'Abbé, attendez-moi ici, je reviendrai dans un moment. (*Il sort.*)

L' A b b é, *seul.*

Le bon pere !... & une tendresse pour son fils si clairvoyante, si bien entendue... qu'un Gouverneur est heureux, quand le pere de son éleve le seconde ainsi ! C'est la vertu ou la folie des parents, qui fait les bons ou les mauvais instituteurs....

SCENE II.

L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

L'ABBÉ.

Ah, Champagne..... enfin, Monsieur Théodore a-t-il achevé sa toilette?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur; & je viens vous prévenir que je lui ai dit que vous le demandiez, parce que s'il reste un quart d'heure livré à lui-même, la cosaque ira son train.

L'ABBÉ.

Il m'a cependant promis qu'il se tiendroit tranquille.

CHAMPAGNE.

C'est plus fort que lui. Pendant que je le coëffois, il la chantoit, il battoit la mesure, il se trémoussoit... oh, il m'a bien fait enrager aujourd'hui.

L'ABBÉ.

Il falloit m'appeller.

CHAMPAGNE.

Monsieur, je vous en prie, ne lui parlez point de cela; il ne mérite pas d'être grondé... M. le Baron m'a ordonné de vous tout dire... Tenez, entre nous,... vous allez rire, mais c'est que... vous connoissez bien Mademoiselle Amélie?...

L'Abbé.

Oui...

Champagne.

Eh bien, c'eſt elle qui eſt la cauſe de toutes les gambades de M. Théodore... Il n'y a plus d'enfant...

L'Abbé.

Qu'eſt-ce qui vous perſuade cela?

Champagne.

Pardi, cela eſt clair comme le jour... Je m'en doutois depuis trois ſemaines, mais aujourd'hui j'en ſuis certain. Il a fait des vers ce matin, où il dit qu'il *aimera toute ſa vie la charmante Amélie*, il y a cela... c'eſt un enfant qui a un eſprit!... Il a oublié ſes vers ſur une table, & je les ai lus; & puis il a envoyé chercher tout-à-l'heure le maître-d'hôtel, pour le prier de faire des glaces à l'ananas, parce que Mademoiſelle Amélie les aime... & puis, il a toujours dans ſa poche une roſe artificielle, que Mademoiſelle Amélie a perdue au dernier bal; enfin, il ne penſe qu'à elle; c'eſt bien drôle...

L'Abbé.

Paix, je l'entends.

Champagne.

Tenez, je vous le diſois, il chante la coſaque.

SCENE III.

L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

L'ABBÉ.

CHAMPAGNE, laissez-nous. (*Champagne sort.*)

(*Théodore entre en chantant.*)

L'ABBÉ.

Eh bien, Monsieur, comme vous voilà déja dépoudré...

THÉODORE, *faisant quelques pas de danse.*

Ce maudit pas!... je ne l'attraperai jamais...

L'ABBÉ.

J'admire votre obéissance, & la solidité de vos paroles d'honneur... Je ne danserai plus, me disiez-vous; je vous le promets...

THÉODORE, *d'un ton piqué.*

C'est vrai, j'ai dit cela, mais je ne vous ai point donné ma parole d'honneur... Je ne manque point à ma parole d'honneur, Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Ainsi, à moins d'un serment, on ne peut compter sur vos protestations?... On ne doit pas prodiguer sa parole d'honneur; on ne la donne que dans les occasions extraordinaires; par conséquent, habituellement,

dans le cours commun de la vie, je ne vous croirai plus.

THÉODORE.

Vous ne me croirez plus !...

L'ABBÉ.

Ai-je tort ? je vous en fais juge.

THÉODORE.

Mais....

L'ABBÉ.

Et je ne vous cache pas que, prenant ainsi l'habitude de douter de votre véracité, dans les petites choses, vous me persuaderez moins facilement dans les grandes, & votre parole d'honneur fera moins d'impressions sur moi, que n'en faisoit autrefois la plus simple promesse..

THÉODORE.

C'est me dire, M. l'Abbé, que vous n'avez plus d'amitié pour moi... Quand on aime quelqu'un, on ajoute foi à ses paroles... Moi, je crois tout ce que vous me dites. &c...

L'ABBÉ.

Mais, vous ai-je jamais trompé ?

THÉODORE.

Oh non...

L'ABBÉ.

Vous me croyez toujours, & pourtant je ne vous ai jamais donné ma parole d'honneur... Sachez donc, Monsieur, que le *oui* & le *non* d'un honnête homme valent tous les serments du monde. La vérité n'est-elle pas la premiere de toutes les vertus, puisqu'un démenti est le plus horrible affront

qu'on puisse recevoir; & que l'honneur impose l'indispensable obligation d'exposer sa vie pour s'en venger?

THÉODORE.

Ah, je vous assure que dès à présent, excepté de mon papa, je ne souffrirois un démenti de qui que ce soit dans l'univers.

L'ABBÉ.

Vous vous batteriez?...

THÉODORE.

Assurément, je me battrois.... Je n'ai que douze ans; mais mon papa n'a-t-il pas fait sa premiere campagne à douze ans? Ainsi, dès qu'à cet âge on peut bien servir le Roi, on peut se battre aussi pour sa querelle particuliere.... Un boulet, une épée, tout cela est égal... cela tue ou cela fait honneur, tout de même.

L'ABBÉ.

Cela tue tout de même; mais l'honneur est différent: il y a un peu plus de gloire à combattre pour sa Patrie & son Roi, qu'à se battre contre un de ses compatriotes. Il faut une grande réunion de choses, pour qu'un duel ne soit pas très-blâmable aux yeux des gens éclairés. L'humanité & les loix le condamnent également; & quand ce n'est pas véritablement l'honneur qui le prescrit, il n'est plus qu'un honteux égarement produit par la folie & la férocité.

THÉODORE.

Mais quand la cause est bien juste?

L'ABBÉ.

On fait alors son devoir, & l'on a l'inté-

rêt & l'approbation de tous les honnêtes gens. Mais cela est si rare!... On peut avoir un sujet indispensable de se battre, sans avoir la justice de son côté.

THÉODORE.

Comment cela?

L'ABBÉ.

Pour un démenti, par exemple; si celui qui le reçoit l'a mérité, & s'il est menteur & brave, il se battra & fera bien, puisqu'il n'y a pas là-dessus d'autre parti à prendre. Mais qu'en résultera-t-il? il prouvera seulement qu'il n'est pas lâche; il n'en conservera pas moins au fond de l'ame le remords affreux d'avoir mérité une imputation déshonorante. Il n'en gardera pas moins sa réputation de menteur; en se battant, il se vengera, mais ne pourra se justifier. Vous conviendrez que ce n'est pas-là une cause qui puisse faire honneur.

THÉODORE.

Je comprends bien cela, Monsieur l'Abbé: *je vous donne ma parole d'honneur* que je serai toujours de la plus grande vérité jusques dans les plus petites choses, & que mes *oui* & *non* vaudront les vôtres.

L'ABBÉ.

Voilà un engagement qui me fait un grand plaisir, & je le regarde comme inviolable.

THÉODORE.

Ah, voici papa.

SCENE IV.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE.

LE BARON.

THÉODORE, je vous cherche pour vous dire une fâcheuse nouvelle; c'est qu'on n'a pas pu trouver d'ananas; ainsi les glaces que vous aviez commandées.....

THÉODORE.

Oh, papa, cela est égal.

LE BARON.

Cela ne vous fait donc rien?

THÉODORE.

Non, papa....

LE BARON.

J'ai peine à me le persuader.

L'ABBÉ.

Oh, dès que Monsieur Théodore dit *non*, vous pouvez le croire, Monsieur; un *non* dans sa bouche, a toute la force d'un serment.

LE BARON.

Ah, tant mieux, mon fils; qu'il m'est doux de vous voir de tels principes!

THÉODORE.

Papa!....

LE BARON.

Qu'avez-vous, mon ami? Pourquoi donc cet air triste?

THÉODORE.

Mon Dieu, Monsieur l'Abbé?...

L'ABBÉ.

Eh bien, vous avez les larmes aux yeux; que signifie ceci?

THÉODORE.

En me rétractant tout de suite, appellerez-vous cela avoir manqué à ma parole?

L'ABBÉ.

Une prompte réparation, bien franche & bien claire, efface tout.

THÉODORE.

Papa.... c'est que.... en effet je n'aime pas les glaces d'ananas; cela m'est égal, *pour moi*, qu'il n'y en ait pas... mais... pourtant je suis fâché.... parce que l'autre jour plusieurs Demoiselles chez ma tante en demanderent.... & voilà pourquoi je desirois qu'il y en eût ce soir.

LE BARON.

Il ne falloit donc pas dire que cela vous étoit égal.

THÉODORE.

Mais cela m'est bien égal, *pour moi*, papa; c'est ce que je voulois dire.

LE BARON.

Ah, Théodore, point de détours; voyez à combien de fautes une premiere faute vous entraîne. Vous n'avez d'abord fait qu'un léger mensonge, causé par l'embarras; & à présent, pour vous excuser, vous employez avec moi la fausseté & la dissimulation; pourquoi ces frivoles artifices?

il y a tant de courage & de noblesse à reconnoître ingénuement ses fautes.

THÉODORE.

Eh bien, papa, je vous ai dit *non* d'abord mal-à-propos; mais cela m'est échappé, & au même instant j'ai eu l'intention de me dédire.

L'ABBÉ.

Ce qui est d'autant mieux, que vous nous aviez persuadés. On justifie la confiance qu'on inspire, quand on est incapable d'en abuser.

LE BARON.

Allons, Théodore, vous venez de vous expliquer avec franchise, tout est oublié. Mais, dites-moi, quelles sont donc *ces Demoiselles* qui aiment tant les glaces d'ananas.

THÉODORE, *avec embarras, & très-bas.*

Papa.... c'est Mademoiselle Amélie.

LE BARON.

Hem, je n'entends pas.

THÉODORE.

Mademoiselle Amélie.

LE BARON.

Et les autres?...

THÉODORE.

Papa.... voilà tout.

LE BARON.

Mais.... plusieurs Demoiselles, disiez-vous? Pourquoi parliez-vous de *plusieurs* au-lieu d'une seule; c'étoit par distraction apparemment?

THÉODORE.

Non, papa.... c'étoit exprès.

LE BARON.

Et à quoi bon cela?

THÉODORE.

Parce que je n'osois parler de Mademoiselle Amélie toute seule.

LE BARON.

Venez m'embrasser, Théodore; voilà ce qui s'appelle répondre sans détour: si vous saviez à quel point cela me charme, & combien cette candeur est aimable! Mon enfant, vous avez un ame honnête & pure, n'employez donc jamais de vains déguisements; laissons au vice le mensonge & la dissimulation, il en a besoin pour cacher sa difformité: mais un cœur droit abhorre jusqu'à l'apparence de l'artifice; plus il est bon, plus il est franc; il aime enfin à se laisser pénétrer par la flatteuse & douce certitude d'attacher mieux en se dévoilant.

THÉODORE.

Papa, je serai toujours vrai, je vous assure....

LE BARON.

A présent, mon fils, avouez-moi pourquoi vous avez tant de répugance à me parler de Mademoiselle Amélie.

THÉODORE.

En vérité, je n'en fais pas trop la raison....

LE BARON.

On dit que vous êtes très-occupé d'elle; vous répétez sans cesse son nom; vous faites son éloge à tout le monde; vous vous en entretenez avec tout ce qui vous entoure; je suis le seul à qui vous n'en ayez

jamais parlé... Savez-vous ce que cela prouve, Théodore? Que vous oubliez qu'il ne vous est possible de faire un choix qu'avec mon aveu; que d'ailleurs, vous n'avez pas en moi la confiance qui m'est due, & que vous manquez de discrétion.

THÉODORE.

Oh, non, papa... je n'ai de confiance qu'en vous & M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Il est vrai, Monsieur, que vous m'avez beaucoup parlé de Mademoiselle Amélie; mais je ne puis me dissimuler que vos plus intimes confidences à cet égard, ont été faites à Champagne, à Brunel, à Bertrand, enfin à tous les gens de la maison.

LE BARON.

Voilà de dignes confidents!.... Ainsi tout le monde croit que Mademoiselle Amélie vous tourne la tête; on se trompe, Théodore; si vous l'aimiez réellement, vous seriez plus discret, vous respecteriez davantage sa réputation.

THÉODORE.

Ah, papa, elle ne m'a jamais témoigné la moindre préférence, & je l'ai bien dit.

LE BARON.

Si elle vous en avoit montré, pourriez-vous en convenir?

THÉODORE.

Non, papa.

LE BARON.

Ainsi donc vos protestations à cet égard ne font rien pour elle; on peut penser que

vous cachez le retour qu'elle vous accorde, par la certitude qu'en le confiant vous passeriez pour un fat & un malhonnête homme. D'ailleurs, beaucoup de gens sont persuadés qu'on n'a point la tête tournée pour une femme, sans avoir de grandes espérances; c'est l'opinion générale : vous voyez donc que c'est une indiscrétion très-condamnable, d'afficher le sentiment qu'on éprouve; & que la délicatesse, la prudence, l'honneur même, devoient vous condamner au silence.

THÉODORE.

Papa, je vous prie, défendez à Champagne & à Brunel d'en parler à qui que ce soit.

LE BARON.

Le mal est fait; ils l'ont peut-être déja dit à cent personnes. Mon fils, détestez toujours, sur-tout les vices qui conduisent à des fautes qu'on ne peut réparer; la médisance, l'indiscrétion sont de ce nombre; n'oubliez jamais que le repentir ne purifie véritablement le cœur, que lorsque les moyens de la réparation sont en notre pouvoir. Mais j'ai encore une question à vous faire : vous portez toujours dans votre poche, m'a-t-on dit, une rose que Mademoiselle Amélie vous a donnée?...

THÉODORE, *vivement*.

Qu'elle m'a donnée!.... O Ciel, peut-on dire un pareil mensonge!... Cette rose est tombée de ses cheveux au dernier bal, je l'ai ramassée sans qu'elle s'en apperçût.

LE BARON.

Voilà comme la vérité s'altere en passant par plusieurs bouches: & vous voyez que vous auriez bien mieux fait de ne point parler de cette rose.

THÉODORE.

Mais, papa, qui est-ce qui vous a dit une semblable fausseté?

LE BARON.

Ce n'est aucun de mes gens, je puis vous l'assurer; & puisque vous voulez le savoir, c'est votre tante qui me l'a dit ce matin.

THÉODORE.

Ma tante! comment se peut-il?.....

LE BARON.

Elle l'aura su par cascades; cela n'est pas surprenant, il ne faut que vingt-quatre heures pour répandre une indiscrétion dans tout Paris: en circulant ainsi, le fait change & s'altere suivant la malignité de ceux qui le débitent; & dans un très-grand nombre de personnes, il y a toujours quelques méchants.

L'ABBÉ.

Cependant ceci est très-fâcheux pour Mademoiselle Amélie.

THÉODORE.

O mon Dieu.... Papa, je vous supplie d'écrire à ma tante....

LE BARON.

Mon enfant, je ne vous cache pas que cela seroit inutile, elle est si persuadée!... & moi-même....

THÉODORE.

Comment?... Comment, papa, vous pourriez...

LE BARON.

Mais, écoutez donc; l'attache que vous mettez à cette rose, est bien singuliere... à moins que vous ne la teniez de la main de Mademoiselle Amélie!...

THÉODORE.

Oh, papa, je vous jure, je vous proteste...

LE BARON.

Fort bien, mon ami, vous faites votre devoir... que la chose soit vraie ou fausse, vous ne pouvez avoir un autre langage, même avec moi. Vous me devez l'aveu de vos sentiments, mais il ne vous est pas permis de divulguer les secrets de Mademoiselle Amélie; je ne vous presse pas là-dessus, au contraire, je vous exhorte à la plus grande discrétion.

THÉODORE.

Eh je vous ai tout dit, papa; vous me mettez au désespoir par vos doutes... maudite rose, je la jetterai dans le puits!... Ah, je vous assure que Mademoiselle Amélie est bien éloignée de me donner des préférences; elle n'aime pas à danser avec moi, elle dit que je brouille toujours les contredanses... & quand nous dansons ensemble, elle ne saute plus, elle ne fait que marcher... Voilà pourtant comme elle me traite, je vous le jure, papa; si vous écriviez tout cela à ma tante...

LE BARON.

Il est certain que Mademoiselle Amélie a montré jusqu'à cette malheureuse histoire, une grande modestie, une extrême réserve; je ne l'aurois jamais soupçonnée de coquetterie....

THÉODORE.

Oh, elle en est incapable, & c'est pourquoi je l'aime tant.... Si elle n'avoit pas un air si doux, si sage...

LE BARON.

Eh bien, Théodore, puisque vous l'aimez réellement, tâchez donc d'aquérir les qualités qui vous ont séduit en elle, ce sera le seul moyen de lui plaire; ne soyez plus étourdi, indiscret; elle est remplie d'instruction & de talents; appliquez-vous, étudiez, travaillez pour vous rendre digne d'elle. Je jugerai par vos progrès, de vos sentiments pour elle; une fantaisie ne peut qu'égarer; mais une passion véritable, fondée sur l'estime, doit perfectionner l'esprit, le cœur & la raison.

THÉODORE.

Papa, j'espere que vous êtes dissuadé au sujet de cette rose?

LE BARON.

Si je vois un grand changement en bien dans votre conduite & dans votre caractere, je serai convaincu que vous aimez solidement Mademoiselle Amélie, & alors je le serai de sa parfaite honnêteté; car une coquette ne peut inspirer de semblables sentiments.

THÉODORE.

Oh bien, papa, vous verrez; vous serez content de moi; je vais m'appliquer de toutes mes forces.

SCENE V.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, tenant des lettres. (Au Baron.)

MONSIEUR, voilà des lettres qu'on vient d'apporter dans l'instant.

LE BARON.

C'est bon. (*Champagne sort, le Baron déployant les lettres.*) Ce sont des billets d'excuse.

THÉODORE.

Pour le bal de ce soir?

LE BARON.

Oui....

THÉODORE, avec inquiétude.

Eh bien, papa?....

L'ABBÉ, bas.

Ceci est inquiétant.

THÉODORE.

Papa!.....

LE BARON.

Rassurez-vous, il n'y en a point de Mademoiselle Amélie.

THÉODORE.

Papa, le Chevalier de Verville, par hasard, ne seroit-il pas du nombre de ceux qui s'excusent?

LE BARON.

Non; vous seriez bien fâché qu'il ne vînt pas?

THÉODORE.

Mais.... pas trop fâché!...

LE BARON.

Comment donc; mais vous étiez fort liés ensemble?

THÉODORE.

Oh, nous ne le sommes plus.

LE BARON.

Et pourquoi?

THÉODORE.

Il n'est pas poli, sur-tout au bal.... Enfin, j'aimerois mieux qu'il ne vînt pas ce soir.

L'ABBÉ.

Il danse bien cependant, & je parie qu'on ne lui a jamais reproché de *bruiller les contredanses*.

THÉODORE.

Aussi veut-il toujours danser, &c....

LE BARON.

Et.... achevez donc, Théodore.

L'ABBÉ.

Et comme Mademoiselle Amélie est une très-belle danseuse, je conjecture qu'il la prie souvent.

LE BARON.

Est-ce là, Théodore, la cause de votre

refroidissement pour le Chevalier de Verville ?

THÉODORE.

Mais..... en partie.

LE BARON.

Ah ah, vous êtes donc jaloux ?

THÉODORE.

Mais, papa..... elle saute avec lui !...

LE BARON.

Cela est piquant pour vous, j'en conviens ; mais au-lieu de bouder, ce qui est injuste, & vous rend moins aimable, que ne tâchez-vous de mieux danser ? on sauteroit avec vous comme avec un autre.

THÉODORE.

Papa, depuis huit jours, je danse avec une application !...

LE BARON.

Je le sais ; on m'a même dit que vous négligiez pour la danse toutes vos autres occupations, & cela, sans doute, pour plaire à Mademoiselle Amélie : apparemment que vous êtes certain que le seul moyen de gagner son cœur, est de danser parfaitement ; & alors je vous plains beaucoup, d'aimer une personne d'un caractere si méprisable & si frivole.

THÉODORE.

Oh, je ne pense pas cela d'elle, elle est trop raisonnable.....

LE BARON.

Votre jalousie n'a donc pas le sens commun ; êtes-vous fâché contre moi quand je ne vous prends pas pour *Partener* au

Wisk ; en concluez-vous que je ne vous aime point ?...

THÉODORE.

Non, papa ; c'est que je joue trop mal....

LE BARON.

Eh bien, n'est-ce pas la même chose quand Mademoiselle Amélie vous préfere au bal un bon danseur ?... Si vous croyez que ce petit talent peut la séduire, vous ne l'estimez pas ; & si vous êtes sans crainte à cet égard, votre jalousie ne vient donc que d'un amour-propre également bas, injuste & ridicule ; ou, pour mieux dire, vous prétendez être jaloux, & vous n'êtes qu'envieux : cette méprise arrive souvent ; votre âge seul peut la rendre excusable.

THÉODORE.

Mais, papa, quel est donc le cas où la jalousie ne peut-être condamnée ?

LE BARON.

Je n'en connois point. Si l'on ne vous a rien promis, & qu'un rival vous paroisse à craindre, cherchez à vous montrer plus aimable, & sur-tout plus vertueux que lui, & ne vous perdez point par une humeur & des plaintes qui seroient injustes & déplacées. Si l'on vous trahit, le mépris doit vous guérir ; ainsi, la jalousie n'est jamais qu'un égarement honteux du cœur & de la raison. Tel nom qu'on puisse donner à la défiance, elle est toujours le vice des ames basses & des esprits médiocres ; elle outrage & détruit l'amitié ; ne doit-elle pas blesser plus

plus profondément encore un sentiment plus délicat & plus vif?... Le soupçon flétrit le cœur qu'il déchire, il en souille la pureté; en général, on doit être susceptible de la perfidie qu'on prévoit: la supposer, c'est la concevoir; enfin, la trouver possible, est une maniere indirecte de s'en accuser soi-même.

SCENE VI.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *au Baron.*

MONSIEUR, les musiciens viennent d'arriver; faut-il éclairer la salle?

LE BARON.

Oui, j'y vais; allons, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Je vous suis, Monsieur. (*Le Baron & Champagne sortent.*)

SCENE VII.

L'ABBÉ, THÉODORE.

THÉODORE.

UN moment, Monsieur l'Abbé.... Quelle heure est-il?

L' ABBÉ.

Quatre heures.

THÉODORE.

Le bal ne commencera que dans une heure, nous aurions le temps d'ici-là de faire quelque chose.

L' ABBÉ.

Voulez-vous prendre une leçon de sphere?

THÉODORE.

Volontiers. Je ne veux plus perdre de temps, Monsieur l'Abbé ; vous ne vous plaindrez plus de moi, je vous en réponds. Montons dans ma chambre.

L' ABBÉ.

Allons, de tout mon cœur. (*Ils sortent.*)
(*A la fin de l'entre-Acte, quelques Domestiques apportent plusieurs épées, & les posent sur le canapé.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

Il fait un chaud là-dedans !... Reposons-nous un instant ici.

L'ABBÉ.

Le bal est charmant.

LE BARON.

La gayeté naïve de l'enfance a tant de graces !... Toutes ces jeunes personnes, animées par une joie vive & franche, offrent le spectacle le plus agréable & le plus intéressant : comme leurs traits sont embellis par la candeur & l'innocence qui s'y peignent ! Mais, hélas ! dans quelques années, ces êtres aujourd'hui si purs & si heureux, seront livrés au monde, & peut-être égarés sans retour !... Ah, qui peut voir un enfant sans s'attendrir, en songeant aux écueils qu'il doit rencontrer, & aux pieges adroits qui lui seront offerts !....

L'ABBÉ.

Avec de bons guides, il saura les connoître & les éviter. Les mauvais peres seuls

doivent craindre l'avenir; ils trouveront, sans doute, dans les vices de leurs enfants, la juste punition de leur coupable négligence; mais ces pressentiments affreux ne sont pas faits pour vous : oui, j'ose vous en répondre, vous recueillerez le fruit de tant de soins; & vos plus cheres espérances sont trop légitimes, pour n'être pas réalisées.

LE BARON.

Et c'est à vous que je devrai la plus grande partie de ce bonheur inestimable. Quand je verrai mon fils, raisonnable & vertueux, se distinguer par sa conduite, croyez que la joie qu'il répandra dans mon cœur, me rappellera dans tous les instants ce que vous avez fait & pour lui & pour moi; à chaque sujet de satisfaction qu'il me donnera, le plus tendre sentiment de reconnoissance au même moment me fera penser à vous; enfin, la félicité de ma vie, qui sera votre ouvrage, doit être aussi le lien cher & sacré qui nous unira tous les trois.

L'ABBÉ.

Je n'ai fait que mon devoir; eh, quel autre à ma place ne l'eût pas rempli comme moi? Quel autre ne seroit pas touché de cet amour paternel si vrai, si passionné, & de cette confiance entiere dont j'ai reçu tant de preuves! Je ne suis contrarié sur rien; vos discours & votre exemple, loin de gâter mon ouvrage, le perfectionnent : enfin, en me faisant votre ami, vous m'avez donné les sentiments d'un pere pour vo-

tre enfant. D'ailleurs, cet enfant a le plus heureux naturel; son ame est sensible & généreuse; il a de l'esprit, de la franchise: je ne crains que sa vivacité, elle est extrême; il faut mettre tous nos soins à la modérer.

LE BARON.

Ce qui me donne sur-tout bonne opinion de son esprit & de son cœur, c'est qu'il sent qu'il a besoin de conseils; il en desire, il en demande, & les écoute avec avidité.

L'ABBÉ.

C'est qu'ils lui sont donnés par la raison & la tendresse, & que vous ne lui prescrivez rien que vous ne pratiquiez; une leçon démentie par l'exemple, ne paroîtra jamais qu'une pédanterie ridicule.

LE BARON.

Mais nous nous oublions ici; retournons au bal; voyons ce que fait Théodore, & s'il a eu le bonheur de danser avec Mademoiselle Amélie.

L'ABBÉ.

Il avoit beaucoup de chagrin tout-à-l'heure, parce que Mademoiselle Amélie étoit engagée en arrivant dans la grande salle; elle avoit été priée en traversant la galerie.

LE BARON.

Et étoit-ce par le Chevalier de Verville?

L'ABBÉ.

Non, heureusement; car, dans ce cas, je crois que Monsieur Théodore auroit eu de la peine à se contenir.

SCENE II.

LE BARON, L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *au Baron.*

MONSIEUR, voilà encore des Dames qui arrivent.

LE BARON.

J'y vais. (*Il ſort avec l'Abbé.*)

CHAMPAGNE, *ſeul.*

Il fait bon ici; on étouffe là-dedans.... Je ſuis déja fatigué d'avoir ſervi tant de gâteaux & tant de glaces.... Ces enfants, cela faute & mange d'un cœur!... c'eſt joli à voir.... Mais à qui diantre en a Monſieur Théodore? il n'a pas ſeulement mangé une tartelette.... Ah, le voici; par quel haſard?

SCENE III.

THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

COMMENT, Monſieur, vous quittez déja le bal?

THÉODORE.

Je viens me repoſer un inſtant.

CHAMPAGNE.

Vous avez l'air bien triste; vous n'avez pas paru une seule fois au buffet; je devine que vous avez quelque chagrin.

THÉODORE.

Quelle idée!...

CHAMPAGNE.

Oh, je vous connois; je gagerois que Mademoiselle Amélie est engagée au moins pour trois ou quatre contredanses, puisque vous êtes ici.

THÉODORE.

Vous me feriez plaisir de garder vos conjectures pour vous, car elles n'ont pas le sens commun.... Je n'ai pas plus d'envie de danser avec Mademoiselle Amélie qu'avec une autre, & vos imaginations là-dessus sont très-ridicules....

CHAMPAGNE.

Ah, ah, voici du nouveau.... & la cosaque?... & les glaces d'ananas, & la rose, & les vers, & toutes les demi-confidences que vous me faisiez ce matin; vous avez donc oublié tout cela?

THÉODORE.

Je plaisantois.... Vous prenez tout au pied de la lettre.... ce n'est pas ma faute. Tout ce que j'ai dit ce matin, n'étoit qu'un simple badinage.... Cette rose que je vous ai montrée, n'a jamais appartenu à Mademoiselle Amélie.... & cependant vous vous pressez de juger, de bavarder, & de répandre vos folles interprétations.... J'en suis très-choqué, je vous le déclare...

CHAMPAGNE.

Je le vois bien. Mais je n'ai rien interprété ; j'ai cru bonnement que vous n'étiez pas capable de dire des fauſſetés ; voilà tout, Monſieur....

THÉODORE.

Vous avez cru... vous avez cru... Je me flatte pourtant que vous ne croirez jamais que je ſuis un menteur...

CHAMPAGNE.

Mais, dame, arrangez-vous, Monſieur; ou vous ne diſiez pas la vérité ce matin, ou vous la niez maintenant.

THÉODORE.

Je la nie!... Mais où prenez-vous vos expreſſions ? la patience m'échappe à la fin....

CHAMPAGNE.

Eh mais, mon Dieu, calmez-vous ; d'où peut venir tant de colere? Ma foi, je n'y comprends rien : c'eſt bien vrai que les amoureux n'entendent jamais raiſon.

THÉODORE.

Vous êtes d'une inſolence!...

CHAMPAGNE.

Vous avez un amour bien fantaſque & bien grognon, toujours...

THÉODORE.

Finiſſez, Champagne, vous me pouſſez à bout...

CHAMPAGNE.

Pardon, Monſieur, ce n'eſt pas mon deſſein : vous ſavez comme je vous ſuis attaché; je vous ai vu naître; vous m'a-

vez toujours bien traité jusqu'à ce moment, & réellement je ne mérite pas les duretés dont vous m'accablez... Je ne vous reconnois pas-là. A qui en avez-vous ? En vérité, je m'y perds.

THÉODORE.

Mais, c'est que je ne puis supporter que vous vous mettiez des chimeres dans la tête.... & que vous m'appelliez un amoureux...

CHAMPAGNE.

Eh bien, vous me confirmez dans mon opinion par votre colere. Ce matin vous parliez, vous jasiez de votre amour ; & moi je riois, & je me disois : voilà une amourette d'enfant, cela passera ; à présent, c'est toute autre chose. Comment, diantre ! vous êtes sérieux, discret ; oh, vous en tenez, m'en voilà sûr.

THÉODORE.

Je suis hors de moi, je l'avoue... votre entêtement est inconcevable... Où prenez-vous que je suis en colere ?... Vous m'impatientez ; mais pour de la colere, je n'en ai pas l'apparence.

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes encore que discret, maintenant il faut prendre de la prudence ; cela viendra aussi, & vous apprendrez, Monsieur, qu'il ne faut pas commencer par s'emporter & rudoyer les gens qu'on veut dérouter.

THÉODORE.

Mais je crois, mon cher Champagne...

que je ne vous ai rien dit de bien fâcheux.... J'ai toujours conservé mon sang-froid... je vous assure.

CHAMPAGNE.

Ah, quand vous me parlerez comme cela, vous me ferez croire tout ce que vous voudrez. Allons, la main sur la conscience, vous n'aimez pas plus Mademoiselle Amélie qu'une autre?

THÉODORE.

Non, réellement.... non, c'étoit une plaisanterie... en vérité...

CHAMPAGNE, *à part.*

Le petit traître, comme il rougit.... (*Haut.*) Allons, je vous crois... & cela me met à mon aise.

THÉODORE.

Pourquoi?

CHAMPAGNE.

Oh, c'est, qu'entre nous, Mademoiselle Amélie ne me paroissoit pas assez charmante pour vous tourner la tête. Je ne la trouve pas du tout jolie, moi.

THÉODORE.

Mais, remarquez-vous un défaut dans sa figure?

CHAMPAGNE.

Je ne l'ai pas trop regardée.

THÉODORE.

Il faut que vous ne l'ayez jamais vue; je parie que vous aurez mis son nom sur le visage d'une autre.

CHAMPAGNE.

Si fait, si fait, Mademoiselle Amélie,

la fille de M. le Comte de Sémur. Je l'ai vue vingt fois chez Madame votre tante, aux petits concerts des lundis. N'est-elle pas blonde?

THÉODORE.

Oui.

CHAMPAGNE.

Elle a de grands yeux bleuâtres, avec des sourcils bruns...

THÉODORE.

Et des paupieres noires, des cheveux superbes & plantés à ravir; elle a un petit nez charmant... & un teint... le plus beau teint du monde...

CHAMPAGNE.

Elle n'est pas mal bâtie, par exemple; elle a assez bon air.

THÉODORE.

Oh, sa taille est incomparable.

CHAMPAGNE.

Elle jouaille du clavecin & de la harpe, assez gauchement, à ce qu'il m'a paru.

THÉODORE.

O Ciel! elle en joue comme les anges, & avec une grace!...

CHAMPAGNE.

Ne barbouille-t-elle pas aussi? Il me semble qu'on m'a dit qu'elle dessinoit...

THÉODORE.

Et dans la perfection; & elle peint d'une maniere étonnante : elle a tous les talents; & avec cela, une modestie, une douceur...

CHAMPAGNE.

Oui, elle a l'air doux, je crois qu'elle n'a pas de malice; elle a une figure moutonne...

THÉODORE.

Moutonne.... cela est inoui: une figure moutonne, avec un petit nez d'une délicatesse; un nez!... comme il n'y en a point.

CHAMPAGNE.

Moi, je suis fort indifférent sur les nez, à vous dire vrai; je n'y prends jamais garde. Enfin, je vois clairement à présent que vous n'êtes pas entiché de Mademoiselle Amélie, comme je le croyois; vous m'avez tout-à-fait désabusé... Mais quelqu'un vient; ah, c'est Monsieur: allons, je retourne à mon buffet... (*à part, en s'en allant.*) Le drôle d'enfant, le drôle d'enfant!

THÉODORE.

Je crois qu'il se moque de moi; comment falloit-il donc s'y prendre pour le persuader?

SCENE IV.

LE BARON, THÉODORE.

LE BARON.

Que faites-vous là, Théodore? Pourquoi n'êtes-vous pas au bal?...

THÉODORE.

Papa, j'y vais.

LE BARON.

Mais pourquoi l'avez-vous quitté ? parlez-moi vrai ; point de détour, mon enfant, vous me l'avez promis.

THÉODORE.

Papa... c'est que... je vous avoue que j'ai un peu d'humeur.

LE BARON.

Et pourquoi ?

THÉODORE.

Mais... je n'ai dansé qu'une seule contredanse ; cela m'a fâché....

LE BARON.

Et par quelle raison n'avez-vous pas dansé davantage ; qui vous en empêchoit ?...

THÉODORE.

Je ne l'ai pas pu.... elle est toujours engagée...

LE BARON.

Elle.... Mademoiselle Amélie, n'est-ce pas ? Mais est-elle la seule danseuse ? Que ne dansiez-vous avec une autre ? Il n'est ni prudent ni poli de prier toujours la même personne.... Théodore, on ne mérite pas de plaire à la femme qu'on aime, si l'on manque d'égards pour toutes les autres. Mademoiselle Amélie, j'en suis sûr, imagine, d'après votre conduite, qu'en général vous ignorez ce qu'on doit aux femmes ; & alors elle pense certainement que vous êtes grossier, sans esprit & sans délicatesse.

THÉODORE.

Mais, papa, c'eſt que je n'ai nulles diſpoſitions à la galanterie.

LE BARON.

Tant mieux, c'eſt tout ce que je deſire; la galanterie dont vous voulez parler, n'eſt qu'un jargon fort plat pour celui qui l'employe, & même très-choquant pour celle à qui il s'adreſſe. Il n'eſt heureuſement plus à la mode : autrefois les femmes étoient avides de louanges exagérées & ridicules; elles ſont aujourd'hui trop délicates & trop éclairées pour être ſéduites par une baſſe & vaine flatterie. Leur vanité, mieux entendue, a rendu plus difficile l'art de les louer, & les moyens de leur plaire; plus eſtimables enfin, ce n'eſt que par les égards, la réſerve & le reſpect qu'on les flatte, & par l'eſprit & les vertus qu'on les attache. Ainſi, l'on doit mettre un grand prix à leur opinion, & ſur-tout au bonheur d'obtenir leur eſtime... Mais, Théodore, retournez au bal, car je vous préviens que Mademoiſelle Amélie doit bientôt danſer la coſaque; on vient de la lui demander...

THÉODORE.

Elle s'eſt engagée à la danſer avec moi.

LE BARON.

Allez donc, ne la faites pas attendre. Allez.

THÉODORE.

Oui, papa. (*Il ſort en courant.*)

SCENE V.

LE BARON, *seul, après un moment de silence.*

Il ignore le chagrin qui l'attend; la cosaque est dansée, & avec le Chevalier de Verville; quelle sera sa colere, en apprenant cette horrible nouvelle!... Si je l'avois suivi, j'aurois gêné son premier mouvement... & je veux savoir jusqu'où il peut aller... Pauvre Théodore, quel doit être son dépit, dans cet instant!... Hélas, si jeune, connoître déja le trouble & l'agitation!... Et moi, malgré ma raison, je partage sa douleur enfantine... je me sens ému; que sera-ce donc quand je verrai son cœur déchiré par des peines profondes & réelles?... L'Abbé ne vient point!... Ah, le voici.

SCENE VI.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

Eh bien, l'Abbé, comment s'est conduit Théodore?

L'ABBÉ.

Il est furieux, hors de lui... Il est ar-

rivé commme la cosaque finissoit; j'étois caché dans l'embrasure d'une fenêtre, il ne m'a point apperçu; d'ailleurs, il ne voyoit que deux objets dans la salle, Mademoiselle Amélie & le Chevalier de Verville. La premiere s'est approchée de lui, pour lui dire qu'elle l'avoit attendu fort long-temps, & qu'enfin sa mere lui avoit donné l'ordre de danser avec Monsieur le Chevalier de Verville. Le malheureux Théodore n'a rien répondu; il a pâli, rougi, & n'osoit parler, je crois, dans la crainte que les larmes ne lui coupassent la parole. Il s'est éloigné brusquement; il a passé devant moi sans me remarquer; à deux pas de moi, il a rencontré le Chevalier de Verville, & j'ai entendu très-distinctement qu'il lui disoit à demi-bas, qu'il vouloit lui parler un moment dans ce même sallon où nous sommes.

LE BARON.

Que signifie cela?

L'ABBÉ.

Ecoutez jusqu'au bout. Son air & l'altération de sa voix ont fort étonné le Chevalier; il a demandé une explication que Monsieur votre fils a refusée; enfin, ils sont convenus que le Chevalier danseroit encore une contredanse, parce que sa danseuse l'attendoit, & qu'ensuite ils passeroient dans ce sallon. Après avoir entendu cela, je suis sorti sur le champ pour venir vous en instruire; mais j'ai pris la précaution de dire à Champagne de nous avertir quand

il verroit nos deux jeunes gens sortir du bal.

LE BARON.

Quelle impétuosité, quelle violence dans le caractere de cet enfant! ... S'il n'acquiert pas un empire absolu sur lui-même, dans quels égarements ne tombera-t-il pas! La foiblesse & l'emportement, voilà les sources dangereuses des désordres & des excès les plus coupables. .. Mais éprouvons-le jusqu'à la fin; voyons comment il se conduira...

L'ABBÉ.

Quel est votre dessein?

LE BARON.

De les laisser venir dans ce sallon, & de nous cacher dans ce cabinet, d'où nous pourrons facilement entendre leur entretien.

L'ABBÉ.

Il est clair que M. Théodore a le projet de se battre....

LE BARON.

Laissons-le s'expliquer avec le Chevalier; voilà ce que je suis curieux d'entendre: après toutes les leçons qu'il a reçues de moi aujourd'hui, aura-t-il l'imprudence d'avouer la cause de son ressentiment; osera-t-il ainsi compromettre ce qu'il aime, & cela après un quart d'heure de réflexion!...

L'ABBÉ.

L'épreuve que vous méditez est bien délicate; songez-y...

LE BARON.

Je le sens comme vous; elle me trouble,

m'inquiete; mais elle peut m'éclairer ſur le caractere de mon fils, je dois la tenter... Je connoîtrai, par cet entretien, s'il a véritablement dans ſon ame les germes du courage & de la générosité....

L' A B B É.

Rappellez une réflexion qui ſouvent nous a conſolés l'un & l'autre, & dont l'expérience démontre tous les jours la juſteſſe : c'eſt qu'en général, ſi l'on veut juger des enfants, on ne doit tirer des conſéquences poſitives de ce qu'ils annoncent, que ſur leurs vertus, & non ſur leurs défauts; l'homme eſt plus foible que méchant, & le mal plus étranger, plus oppoſé à ſon naturel, qu'on ne le croit. La vertu prend facilement dans ſon ame de profondes racines, tandis que le vice n'y pénetre jamais que ſuperficiellement & par degrés; enfin, je penſerai toujours qu'il ſeroit plus aiſé de ramener un cœur égaré, que d'en corrompre un vertueux & ſenſible.

L E B A R O N.

Je ſuis de votre avis, mon cher Abbé; mais cependant, ſi mon fils ſoutient mal cette épreuve, il me percera l'ame..... Quelqu'un vient....

L' A B B É.

Ah, Monſieur, renoncez à votre projet...

L E B A R O N.

Je ne le puis....

L' A B B É.

C'eſt Champagne.

CHAMPAGNE, *venant précipitamment.*
La contredanse est finie.... Ils vont venir.
LE BARON.
Champagne, quand ils seront ici, vous les laisserez seuls.... Allons, cachons-nous....
L'ABBÉ.
Vous tremblez.
LE BARON.
Je l'avoue..... J'en rougirois devant tout autre; mais, mon ami, vous savez à quel point cet enfant m'est cher!....
L'ABBÉ.
Vos yeux se remplissent de larmes!... Ah, Monsieur!.... (*Ils s'embrassent, & restent un moment sans parler.*)
LE BARON.
Vous seul pouvez excuser cette foiblesse.
L'ABBÉ.
Ah, croyez que je la partage; je suis aussi troublé que vous....
CHAMPAGNE.
Je les entends.
LE BARON.
Venez, mon cher Abbé; Champagne, s'ils demandent où je suis, dites que je viens d'entrer dans le bal... Allons, venez... (*Ils entrent dans le cabinet.*)
CHAMPAGNE, *seul.*
Comme Monsieur est attendri! je vois cela souvent...... Bon pere, bon maître, bon homme.... on le serviroit de grand cœur pour rien. Ah, voici Monsieur Théodore....

SCENE VII.

LE CHEVALIER, THÉODORE, CHAMPAGNE.

THÉODORE.

CHAMPAGNE, nous avons affaire ici pour un moment; laissez-nous. Si mon papa ou M. l'Abbé me demandent, vous direz que nous répétons une figure de contredanse, que nous allons danser tout à-l'heure; & prenez garde que personne ne vienne nous troubler, car nous serons enfermés : mais cela ne sera pas long.

CHAMPAGNE.

Comment, tous deux tout seuls, & sans violon?

LE CHEVALIER.

Le violon va venir; laissez-nous seulement.

CHAMPAGNE.

Allons, divertissez-vous bien. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, THÉODORE.

THÉODORE.

A PRÉSENT, je vais fermer la porte. (*Il y va.*)

LE CHEVALIER.

Ce pauvre Théodore, il est devenu fou.

(*Theodore, après avoir fermé la porte, prend deux épées sur un canapé.*)

LE CHEVALIER.

Que cherchez-vous là, Théodore?

THÉODORE.

Votre épée & la mienne, qui doivent être ici...

LE CHEVALIER.

Eh bien, Théodore, votre projet est donc de vous battre?

THÉODORE, *tenant deux épées.*

Voici votre épée...

LE CHEVALIER, *prenant la sienne.*

Ah ça, dites-moi ce que je vous ai fait, car je l'ignore...

THÉODORE.

Ecoutez; dans mon premier mouvement je vous ai proposé de venir ici, & vous avez dû comprendre que c'étoit pour vous demander raison de vos procédés. A présent que je suis plus de sang-froid, la crainte de faire de la peine à mon papa, me revient dans l'esprit; & si vous voulez me faire des excuses, je consens à ne point me battre.

LE CHEVALIER.

Comment, des excuses! & de quoi veux-tu que je te fasse des excuses?

THÉODORE.

On doit recevoir des excuses, ou se battre; je sais cela. Il me faut des excuses; arrangez-vous là-dessus, ou bien battons-nous.

LE CHEVALIER.

Mais si l'on doit recevoir des excuses, j'ai plus que vous le droit d'en demander; c'est vous, Monsieur, qui êtes l'aggresseur.

THÉODORE.

Et c'est vous qui avez tort.

LE CHEVALIER.

Mais quel tort?...

THÉODORE.

On m'a dit que vous aviez parlé de moi d'une certaine maniere... qui ne me convient pas...

LE CHEVALIER.

Cela est faux.... Nommez-moi celui qui a inventé ce mensonge, c'est avec lui que je dois me battre.

THÉODORE.

Je ne vous nommerai personne, j'en ai donné ma parole d'honneur.

LE CHEVALIER.

Oh bien, je crois que cela n'est pas vrai, & que c'est un prétexte que vous imaginez.

THÉODORE.

Comment, Monsieur, vous me donnez un démenti! allons, allons, l'épée à la main, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

Je sais très-bien la véritable raison de votre colere; c'est que vous êtes jaloux de Mademoiselle Amélie, & au désespoir de n'avoir pas dansé la cosaque...

THÉODORE.

Monsieur, vous devinez fort mal: votre opinion m'est très-indifférente; mais

je veux vous faire connoître qu'elle n'a pas le sens commun. Ainsi apprenez que je respecte beaucoup Mademoiselle Amélie, mais qu'elle n'est point du tout la personne que je préfere, & qu'en un mot, j'en aime une autre.

LE CHEVALIER.

Et depuis quand donc?

THÉODORE.

Oh, de tout temps... Il y a plus de six semaines, avant que je connusse Mademoiselle Amélie. Mais terminons cet entretien; allons, Monsieur, finissons, de grace.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis plus fort & plus âgé que vous; je ne veux ni ne dois me battre avec un enfant.

THÉODORE.

Un enfant!... Vous avez treize ans, je suis dans ma treizieme année, ainsi nous sommes du même âge. Allons, encore une fois, finissons & dépêchons-nous...

LE CHEVALIER.

Mon épée est plus grande & meilleure que la vôtre...

THÉODORE.

Je croirai que vous cherchez des défaites, si vous refusez plus long-temps de vous battre.

LE CHEVALIER.

Non, j'ai à présent tout autant d'envie de me battre que vous en avez... mais je ne veux point d'avantages : troquons d'épées, & je me battrai sur le champ.

THÉODORE.

Puisque vous croyez la mienne moins bonne, je dois la garder.

LE CHEVALIER.

J'ai déja sur vous l'avantage de la force.

THÉODORE.

Et moi, j'ai celui de l'adresse; je fais des armes mieux que vous. Allons, mettez-vous en garde.

LE CHEVALIER.

Un moment... (*Le Chevalier s'avance avec rapidité vers Théodore, lui arrache son épée, & lui jette la sienne.*)

THÉODORE.

O Ciel! que faites-vous?

LE CHEVALIER.

Prenez mon épée; j'ai la vôtre; à présent battons-nous.

THÉODORE.

Je ne veux point de votre épée; rendez-moi la mienne... C'est m'insulter, que de vouloir la retenir.

LE CHEVALIER.

Ramassez cette épée, finissons; allons, défendez-vous...

THÉODORE.

Je ne me battrai qu'avec des armes égales; & si vous êtes réellement généreux, vous ne m'attaquerez pas, & vous ne me forcerez point à combattre d'une maniere indigne... Arrêtez un instant, il me vient une idée: toutes les épées des danseurs sont sur ce canapé; j'en vais choisir une pareille à la vôtre...

LE

LE CHEVALIER.

J'y consens.

THÉODORE.

Allons, dépêchons-nous. (*Ils vont au canapé, & choisissent une épée, en la mesurant à celle du Chevalier.*) Celle-ci est justement semblable. Ne perdons plus de temps.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur.

(*Ils se mettent en garde. Dans cet instant, la porte du cabinet s'ouvre; le Baron & l'Abbé paroissent.*)

SCENE IX.

LE BARON, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, THÉODORE.

THÉODORE.

CIEL.... c'est mon papa!...

LE BARON, *se mettant au milieu d'eux.*

Théodore, & vous, mon cher Chevalier, voulez-vous bien consentir à me prendre pour arbitre?...

LE CHEVALIER.

Ah, je ne demande pas mieux.

L'ABBÉ.

Et qu'en dit M. Théodore?

THÉODORE.

J'attends les ordres de papa; j'y suis soumis d'avance.

LE BARON.

Eh bien, puisque vous me prenez pour juge, je vais prononcer : tout le tort est du côté de mon fils; je me flatte qu'il le sent à présent, & qu'il cherchera les moyens de réparer son imprudence, son emportement & son injustice.

THÉODORE.

Oui, papa, je reconnois ma faute; je vous supplie de me la pardonner, & de me dicter les excuses que je dois à M. le Chevalier de Verville.

LE BARON.

Non, je ne vous prescris rien; souvenez-vous que vous l'avez offensé, que vous l'aimiez autrefois, & dites-lui ce que votre cœur vous inspirera.

THÉODORE.

Si j'osois, j'irois l'embrasser....

LE CHÉVALIER, *allant à lui.*

Viens, mon ami.

(*Ils courent l'un à l'autre, & s'embrassent à plusieurs reprises.*)

L'ABBÉ, *au Baron.*

Les charmants enfants!...

LE BARON.

A présent, Théodore, venez aussi recevoir mon pardon, (*Il lui tend la main, Théodore la baise,*) car vous avez cruellement offensé mon cœur; vous m'avez promis une entière confiance, & vous prenez la résolution de vous battre sans m'en faire part, sans me consulter!... Et sachant même que votre ressentiment étoit

aussi bizarre qu'injuste, la certitude de m'affliger mortellement n'a pu vous retenir.... Mais, tout est oublié ; je me flatte que cette aventure vous fera connoître à quel point vous devez craindre vos premiers mouvements, & que désormais vous travaillerez avec ardeur à modérer l'impétuosité de votre caractere....

THÉODORE.

Oui, papa, à l'avenir, vous y pouvez compter, je ne ferai plus rien sans vos conseils.... Vous êtes si bon, si juste, qu'il faudroit que je fusse bien ingrat, pour avoir de la répugnance à vous tout confier ; quand j'aurai envie de faire une étourderie, je viendrai vous le dire sur le champ, & vous n'aurez jamais de peine à m'en détourner ; car, je vous assure, que lorsque je vous écoute, je suis presque aussi raisonnable que vous.

LE BARON.

Maintenant, mes enfants, retournez au bal. Je vous prie, mon cher Chevalier, de ne point parler de cette petite aventure, elle vous donneroit un ridicule à l'un & à l'autre ; votre duel prouveroit que vous n'avez même pas la raison qu'on doit avoir à douze ans. Vous n'avez ni la force ni l'adresse nécessaires pour combattre ; vos corps sont foibles, vos principes sont encore incertains ; vos notions sur le point d'honneur ne peuvent être qu'imparfaites : ainsi ce n'est point en se battant à vos âges, qu'on annonce de la valeur ; ce que vous

vouliez faire, ne montre que l'ignorance où vous êtes des vertus qui vous conviennent. Enfin, dans un enfant, l'unique espece de courage qui promette pour l'avenir, c'est de supporter les maladies & la douleur avec patience & sans se plaindre; c'est surtout de savoir maîtriser ses fantaisies, garder ses résolutions, & se corriger de ses défauts. La bravoure, qui n'a point pour base cet empire absolu sur soi-même, n'est qu'un instinct aveugle, & souvent dangereux; mais le vrai courage vient de l'ame: celui-là seul, invariable autant qu'intrépide, peut conduire à la gloire, & fait également les héros & les sages. Théodore, nous reprendrons cet entretien; il est tard: allez, mes enfants, dans le bal; j'irai bientôt vous rejoindre....

LE CHEVALIER.

Monsieur, permettez-moi une question: vous étiez dans ce cabinet, vous nous avez donc entendus?

LE BARON.

Oui....

LE CHEVALIER.

Eh bien, puisque vous savez ce que j'ai dit au sujet de Mademoiselle Amélie, je puis vous en parler, & c'est pour vous prier de demander encore la cosaque, afin que Théodore la puisse danser aussi.

THÉODORE.

Mais, non; je ne m'en soucie pas; je vous assure....

LE CHEVALIER.

Eh bien, ce sera par complaisance pour moi.

LE BARON.

Théodore aura cette générosité; allez, mes amis, je vous suis dans l'instant.

THÉODORE.

Allons, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Viens, mon cher Théodore, &, je t'en prie, ne nous brouillons plus. (*Ils se prennent sous le bras, & s'en vont.*)

SCENE X & derniere.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

Eh bien, l'Abbé, êtes-vous fâché à présent que j'aye tenté cette épreuve?

L'ABBÉ.

Vous êtes un heureux pere, & vous le méritez bien. Je ne puis vous peindre le plaisir que je trouvois à vous regarder quand nous étions dans ce cabinet; quelle satisfaction, quelle joie éclatoient sur votre visage, pendant la querelle de ces deux aimables enfants! Qu'il est attendrissant, qu'il est doux de contempler les mouvements expressifs de la physionomie d'un pere satisfait! oui, c'est voir l'image la plus parfaite

du bonheur le plus pur qui soit sans doute sur la terre.

LE BARON.

Mais, parlons de ces enfants; parlons-en, mon cher Abbé : que de courage, de générosité, de délicatesse, que de qualités enfin ils ont montrées dans le court espace d'une demi-heure!... Mon fils!... comme son cœur est noble & sensible!... Cette crainte de m'affliger, qui le troubloit au milieu de son dépit & de sa colere!... Vous rappellez-vous de quel ton il a dit qu'il vouloit bien ne point se battre à cause de moi?...

L'ABBÉ.

Rien ne m'est échappé, soyez-en sûr.

LE BARON.

Convenez qu'il justifie bien ma tendresse.... Mais, mon cher Abbé, si cette tendresse passionnée m'aveugle jamais, éclairez-moi, je vous en conjure : hélas! ce n'est que pour l'intérêt de cet enfant si cher que je craindrois de m'abuser.... Ah, préservez-moi du malheur affreux de gâter, par une foiblesse coupable, votre ouvrage & le mien.

L'ABBÉ.

Non, cet ouvrage ne peut être que perfectionné; il fera la gloire & les délices de votre vie, n'en doutez pas.

LE BARON.

Je meurs d'envie de voir le pere du Chevalier, pour lui conter cette charmante histoire. Il est au bal, allons le chercher.

L' A B B É.

De grace, que je ſois préſent à cet entretien. Mais, auparavant, faites danſer la coſaque pour notre aimable Théodore.

L E B A R O N.

Oh, cela eſt trop juſte. Venez, mon ami. (*Ils ſortent.*)

FIN.

LE VOYAGEUR,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.



PERSONNAGES.

Le Marquis DE MELVILLE.

Le Vicomte DE MELVILLE, *son Fils.*

Le Baron DE VALCÉ.

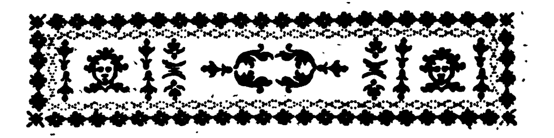
Le Chevalier DE VALCÉ, *Fils du Baron.*

DORIVAL, *Gouverneur du Vicomte de Melville.*

L'ÉPINE, *Valet-de-chambre du Vicomte.*

ROUSSEL, *Valet-de-chambre du Baron.*

La Scene est en Picardie, dans le Château du Baron.



LE VOYAGEUR,

COMÉDIE.

Travel is really the laſt ſtep to be taken in the inſtitution of youth, and to ſet out with it, is to begin where they should end.

Spectator, vol. 5.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

ROUSSEL, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Je ſuis charmé, mon cher Rouſſel, de te revoir en auſſi bonne ſanté; après un voyage de deux ans, on eſt ſi aiſe de revoir ſes anciens amis. Il y a trois jours que nous ſommes ici; & mon premier ſoin en deſcendant de cheval dans la cour du château, a été de demander de tes nouvelles : j'ap-

pris, avec un grand chagrin, que tu étois à Paris.

ROUSSEL.

Oui, mon maître m'y avoit envoyé pour quelques commissions, qui m'ont retenu plus long-temps que je ne croyois.

L'ÉPINE.

Tu ne fais que d'arriver?

ROUSSEL.

Dans l'instant; & comme M. le Baron est à la chasse, nous aurons bien le temps de causer jusqu'à son retour.

L'ÉPINE.

Volontiers; tu as trouvé ton homme: pardi, tu verras si les voyages dégourdissent la langue. De mon naturel, j'aimois à parler; cependant je suis encore perfectionné là-dessus. Mais c'est mon jeune maître qu'il faut entendre; oh, c'est une volubilité..... quand on lui fait une question, lui, sans barguigner, fait trente réponses. Ecoute qui peut, cela est égal, il va toujours son train. Tous ces étrangers avec qui nous avons vécu, en étoient dans un étonnement..... Suisses, Italiens, Siciliens, Anglois, Hollandois, il les forçoit tous à se taire; ah, c'est un brave jeune homme; je te réponds qu'il est formé, celui-là; quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, il n'y a point de bavard de quarante qui puisse lui tenir tête seulement une demi-heure.

ROUSSEL.

Que diantre! il alloit dans les pays

étrangers pour s'instruire ; & s'il parloit toujours, ce n'est pas le moyen.

L'ÉPINE.

Qu'appelles-tu pour s'instruire ? oh, nous sommes partis tout instruits ; demande plutôt à Monsieur Dorival, notre Gouverneur.... C'est nous, mon enfant, qui instruisons ces pauvres benets d'étrangers, qui n'auroient jamais su un mot de nos usages, si mon maître n'avoit pas pris la peine de les en informer. Nous ne parlions que de Paris, de la Comédie Françoise, des femmes à la mode, des beaux-esprits, des soupers, des bals ; enfin, toujours Paris ou Versailles ; nous ne sortions point de là....

ROUSSEL.

Fort bien ; & à présent que vous y voilà revenus, vous ne nous parlerez peut-être que de la Suisse ou de l'Italie.

L'ÉPINE.

Précisément ; tu l'as deviné ; & voilà pourquoi les jeunes gens voyagent.

ROUSSEL.

Ma foi, l'Epine, d'après ce que tu me dis de ton maître, je doute qu'il puisse plaire au mien. M. le Baron est un bon campagnard, qui a presque toujours vécu dans ses terres, & qui pense qu'un jeune homme doit être simple & modeste...

L'ÉPINE.

Vieilles idées que cela, mon ami ; nous les rectifierons...

ROUSSEL.

Oh, je n'en crois rien : va, je te garantis que c'eſt un fin merle; avec ſon air tout uni, il en ſait long : & puis, n'a-t-il pas bien ſu élever ſon fils, ſans avoir pour cela beſoin de lui faire courir la prétantaine.... M. le Chevalier de Valcé en vaut bien un autre; qu'en penſes-tu?

L'ÉPINE.

Oui, c'eſt un aſſez joli garçon... un peu niais.

ROUSSEL.

Niais toi-même. Où prends-tu cela? Il a un eſprit, une bonté... il étudie, il lit toute la journée; il eſt rempli de talents, & il croit ne rien ſavoir.

L'ÉPINE.

Tu appelles cela de la modeſtie; & pour nous autres voyageurs, c'eſt de la bêtiſe, de la pure ineptie, comme dit mon maître. Mais, mon cher Rouſſel, parlons de choſes plus intéreſſantes : tu ſais que nous arrivons ici tout exprès pour épouſer la fille de M. le Baron; pourquoi donc n'eſt-elle pas ſortie du Couvent; pourquoi eſt-elle toujours à Paris?

ROUSSEL.

Ah, pourquoi?... c'eſt que M. le Baron veut connoître par lui-même ſon gendre futur; c'eſt qu'il veut étudier ſon caractere, avant de lui donner ſa fille...

L'ÉPINE.

Mais ce mariage eſt arrangé depuis fort long-temps, & même avant notre départ:

ton maître, & le pere du mien, sont amis de tout temps ; ils sont également riches, & ...

ROUSSEL.

Tout cela est vrai ; mais M. le Baron n'a donné sa parole que sous la condition que ton jeune maître, le Vicomte de Melville, viendroit ici après ses voyages passer quelque temps, afin que le Baron pût juger s'il conviendroit à sa fille.

L'ÉPINE.

Et M. le Marquis n'imagine pas qu'il soit possible de voir son fils, sans être saisi d'étonnement & d'admiration.

ROUSSEL.

Eh bien, M. le Baron est-il de son avis ; que dit-il de ton maître ?

L'ÉPINE.

Mais, rien encore... Le premier jour s'est passé en compliments, en embrassements, en conversations particulieres entre mon maître & son pere. Hier on a été toute l'après-midi à la pêche, ce matin l'on chasse ; ainsi M. le Vicomte n'a pas encore eu le temps de déployer toute son éloquence ; mais, laisse le faire, il prendra sa revanche.

ROUSSEL.

Dis-moi un peu ; a-t-il réellement grande envie d'épouser Angélique ?

L'ÉPINE.

Mais oui ; elle est riche, jolie, ce mariage lui plaît fort ; & il est même décidé à lui sacrifier, aussi-tôt qu'elle sera sa femme, un certain portrait... :

ROUSSEL.

Ah, j'entends... d'une Dame qu'il aimoit.

L'ÉPINE.

Oh, point du tout; car c'eſt la copie d'une Sainte Cécile qui eſt au Capitole. Mais, en France, nous donnons à cette tête le nom d'une grande Dame Napolitaine; & je te réponds que ce ne ſera pas la premiere miniature venue des pays lointains ſous un nom ſuppoſé.

ROUSSEL.

Comment, il ne ſe feroit pas ſcrupule d'une ſemblable fauſſeté?

L'ÉPINE.

Bon, des ſcrupules! il n'y en a point dont la fatuité ne vienne à bout. Mais, dis-moi, à ton tour, ſi Angélique eſt bienaiſe de ſe marier?

ROUSSEL.

Oh, elle n'a d'autres volontés que celles de ſon pere.

L'ÉPINE.

Elle n'a jamais vu mon maître?

ROUSSEL.

Non. Elle a été élevée dans un couvent de Province juſqu'à la mort de ſa tante l'Abbeſſe, & il n'y a que dix-huit mois qu'elle eſt à Paris.

L'ÉPINE.

Quelqu'un vient, je crois... Rouſſel, on t'appelle...

ROUSSEL.

C'eſt la voix de M. le Baron...

L'ÉPINE.

Allons, je m'en vais; sans adieu, mon ami. (*Il sort.*)

ROUSSEL.

Quel étourdi... Ah, voici mon maître.

SCENE II.

LE BARON, ROUSSEL.

LE BARON.

ROUSSEL... je te cherchois. Eh bien, m'apportes-tu des lettres?

ROUSSEL.

Oui, Monsieur, en voilà plusieurs.... (*Il les lui donne. Le Baron lit. Roussel, pendant ce temps, continue:*) Il y en a une de Mademoiselle Angélique; elle a écrit aussi à M. le Chevalier.

LE BARON.

L'as-tu vue, ma fille? (*Il lit pendant que Roussel répond.*)

ROUSSEL.

Oui, Monsieur: elle est grandie, embellie; oh, elle est charmante... Je vous rapporte son portrait, qui est d'une ressemblance!.... Elle a voulu être peinte en Diane, parce que M. le Baron aime la chasse.

LE BARON *met ses lettres dans sa poche.*

Voyons donc ce portrait. (*Roussel lui donne une tabatiere.*) Il est en effet frap-

pant... Rouſſel, ne parle de ce portrait à perſonne; je veux le montrer au Vicomte de Melville, ſans lui dire que c'eſt celui d'Angélique; je ſerai bien-aiſe de voir l'impreſſion qu'il fera ſur lui.

ROUSSEL.

A propos de M. le Vicomte, oſerois-je demander à Monſieur quand ſe fera la noce?...

LE BARON.

Oh, quand!... je n'en ſais rien; il faut voir... La tournure du jeune homme n'eſt pas trop ſuivant mon goût; il a bien de la ſuffiſance, pour avoir de l'eſprit... mais ſi le cœur eſt bon, c'eſt-là l'eſſentiel.

ROUSSEL.

Il eſt tout fier d'avoir voyagé, à ce qu'on dit.

LE BARON.

Je l'avois prévu, j'en avois averti ſon pere; il faut être raiſonnable, pour voyager avec fruit. Le Marquis n'a pas voulu comprendre cela. C'eſt un honnête homme; mais il a un peu de galimathias dans la tête: tous ces Philoſophes, *ces Penſeurs*, comme ils s'appellent, ſont de rudes gens. Rouſſel, j'aime mieux ton bon ſens & le mien, que toutes leurs belles phraſes. Ne connois-tu pas le Valet-de-chambre du Vicomte?

ROUSSEL.

Beaucoup, Monſieur.

LE BARON.

Eh bien, je te charge de le questionner adroitement sur son maître.

ROUSSEL.

Oh, Monsieur, je n'aurai pas besoin d'adresse; nous en avons causé une bonne heure.

LE BARON.

Eh bien, qu'en dit-il?

ROUSSEL.

Ma foi, Monsieur, il en parle très-cavaliérement, je vous en préviens.

LE BARON.

Ne me cache rien; je te l'ordonne.

ROUSSEL.

Vous le voulez donc?...

LE BARON.

Paix, j'entends quelqu'un. Vas m'attendre dans mon cabinet, j'irai te rejoindre dans un moment.

ROUSSEL.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

LE BARON.

Le témoignage d'un valet contre son maître, ne mérite guere de considération; mais, dans une affaire de cette importance, je dois écouter tout le monde. Ah, voici le Marquis.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Eh bien, Marquis, qu'avez-vous fait de nos enfants?

LE MARQUIS.

Le mien eſt enfermé dans ſa chambre; il écrit, parce que le courier d'Italie part demain. Ah ça, Baron, parlons un peu de nos affaires; d'abord, dites-moi ce que vous penſez de mon fils.

LE BARON.

Il eſt bien tourné; s'il étoit habillé à la Françoiſe, il feroit fort joli; mais ce gros col qui lui fait un gouëtre, le défigure un peu; & puis on peut bien auſſi être à cheval à l'Angloiſe, ſans ſe ployer en deux, comme il fait, ſur le col de ſon cheval. Il faut tâcher de le défaire de ces petites affectations, qui donnent toujours mauvaiſe opinion de l'eſprit d'un jeune homme.

LE MARQUIS.

Oh, pour de l'eſprit, je ne crois pas qu'on puiſſe l'accuſer d'en manquer. Faites-le cauſer, je vous prie; queſtionnez-le ſur ſes voyages, il vous étonnera, j'en ſuis ſûr. Il a une imagination, un feu, un tact.... Il a même de la profondeur, & beaucoup....

LE BARON.

Du tact, de *la profondeur*, à dix-huit ans !... Eh, mon ami, quel abus de mots !

LE MARQUIS.

Mais, faites-le causer, c'est tout ce que je vous demande. Jusques-là suspendez votre jugement : vous prétendiez que c'étoit une folie de le faire voyager si jeune ; il ne rapportera des pays étrangers, disiez-vous, que des ridicules & de la pédanterie, & pas une vraie connoissance : au-lieu de cela, il a tout examiné avec cette ardeur de curiosité qui n'appartient qu'à la premiere jeunesse ; & cette attention a gravé dans sa tête, d'une maniere ineffaçable, tous les objets qu'il a vus. Il a rapporté d'Italie un goût passionné pour les arts ; il en parle d'une maniere qui vous surprendra. Je vous en prie, demandez-lui le chapitre de son Journal qui traite de la Peinture ; sur ma parole, c'est un chef-d'œuvre de goût & d'éloquence.

LE BARON.

Un chef-d'œuvre, j'y consens ; mais je n'y comprendrois rien, moi ; je n'ai nulle passion pour les arts, car je suis à cet égard d'une ignorance extrême ; je ne fais que raisonner un peu : mais, quoique je n'aye point d'instruction, j'en fais cas dans les autres, & je trouve que c'est un bonheur très-réel d'en avoir. Vous voyez que je n'ai rien épargné pour l'éducation de mon fils. J'ai placé auprès de lui des gens en état de lui donner des connoissances & des talents, &

tous les ans je l'envoye passer trois mois à Paris chez mon frere, afin de le perfectionner dans les choses qu'il apprend, par les leçons des grands maîtres, & aussi afin de lui faire voir un peu le monde. Enfin, je vous le répete, j'ai assez de bon sens pour comprendre l'agrément & l'utilité de l'instruction; mais je hais par-dessus toutes choses la pédanterie: ce vice n'est guere le partage que des demi-savants & des talents médiocres; fût-il accompagné de toute la science du monde, il me seroit encore insupportable; &, sur-tout dans la jeunesse, il me paroît une espece de monstruosité. Oui, un jeune homme pédant est, à mes yeux, l'objet le plus complétement ridicule qu'on puisse rencontrer.

LE MARQUIS.

Je suis de votre avis à cet égard, & certainement vous trouverez mon fils bien éloigné d'un tel défaut. Il est d'un naturel extrême; il y a même souvent du désordre & du décousu dans sa conversation, parce qu'il se laisse conduire par une tête vive & une ame pleine de force & d'énergie: alors il est étonnant; il s'exprime avec une éloquence & un choix d'expressions extraordinaires. Mais cette abondance vient de source, naturellement, sans affectation & sans étude, & par la seule impulsion de l'enthousiasme qu'il éprouve.

LE BARON.

Je n'entends pas grand'chose à tout cela; mais enfin, j'aurai avec lui aujourd'hui

une longue conversation. Je vous avoue que jusqu'ici je n'ai pas eu de goût pour les jeunes gens éloquents & enthousiastes; il me raccommodera avec eux; nous verrons. En un mot, s'il a du naturel, je lui passe tout... Mais il faut que je vous quitte; j'ai quelques petites affaires à terminer avant dîner.

LE MARQUIS.

A propos d'affaire, nous n'avons pas encore fixé de jour pour la noce.

LE BARON.

Nous en raisonnerons; ne précipitons rien.... Ah, voici le Gouverneur de votre fils; j'imagine que vous ne serez pas fâché de causer ensemble; je vous laisse. Adieu. (*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Voilà un homme bien borné, pour sentir tout le mérite de mon fils.

SCENE IV.

LE MARQUIS, DORIVAL.

LE MARQUIS.

MONSIEUR Dorival, que fait mon fils?

DORIVAL.

L'Epine vient de me dire qu'il est fatigué de la chasse, qu'il s'est jetté sur son lit, & qu'il dort depuis deux heures.

LE MARQUIS.

Oh, cela n'est pas vrai; car je suis en-

tré avec lui dans sa chambre, & il m'a dit qu'il alloit s'enfermer pour écrire.

DORIVAL.

Eh bien, Monsieur, il vous a prêté son journal; qu'en pensez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'en reviens pas. Réellement, Monsieur Dorival, vous ne l'avez pas aidé?

DORIVAL.

Aidé!.... Monsieur, ce n'est pas une exagération; mais je ne serois pas en état d'écrire à tête reposée ce qu'il écrit, lui, d'un trait de plume. C'est une facilité qui véritablement tient du prodige; & sa maniere de voir & de juger, est inconcevable à son âge. Vous a-t-il lu son morceau sur les mœurs & l'état politique des Anglois?

LE MARQUIS.

Oui....

DORIVAL.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Inoui, incompréhensible... Les bras m'en sont tombés; je l'avoue.

DORIVAL.

Il n'a cependant été que deux mois en Angleterre. C'est un sujet rare; je vous assure qu'il connoît les hommes mieux que je ne les connois moi-même, quoique j'aye vingt ans plus que lui.

LE MARQUIS.

Quand il partit, je ne lui donnai qu'un conseil: Mon fils, lui dis-je, vous avez seize ans, vous avez fait d'excellentes études,

votre

votre tête est *bien meublée*; il s'agit à présent de former votre esprit: vous allez parcourir différents Pays; attachez-vous moins à l'étude des choses, qu'à celle des hommes...

DORIVAL.

Admirable précepte, bien essentiel, bien philosophique...

LE MARQUIS.

Les hommes, les hommes; étudiez les hommes, lui répétai-je: telle fut mon exhortation; je vois avec plaisir qu'elle a fructifié...

DORIVAL.

Je vous réponds qu'il a bien suivi vos conseils; il a porté dans ses voyages un esprit observateur qui surprenoit tout le monde... L'Ambassadeur de Venise disoit de lui: ce jeune homme joint, à la vivacité des François, toute la profondeur Angloise; & c'étoit bien le peindre.

LE MARQUIS.

Je ne savois pas ce trait-là; il est charmant; il y a du *tact* & de la finesse.... Je vous en prie, contez cela au Baron.

DORIVAL.

Oh, je pourrois lui en conter bien d'autres... Mais Monsieur le Baron les sentira-t-il bien?

LE MARQUIS.

Le Baron est un bon-homme, il a même une sorte d'esprit naturel; mais point de *ressort*, point de *philosophie*, nulle connoissance du cœur humain: des préjugés,

une imagination froide; voilà son portrait en peu de mots.

DORIVAL.

Et tracé par un pinceau de maître.

LE MARQUIS.

Quelquefois j'ai le talent d'attraper assez bien les ressemblances... M. Dorival, *une tête bien faite*, qui réfléchit depuis quarante ans, doit avoir un peu de pénétration.... Mais, pour revenir au Baron, je sens bien qu'il n'a pas tout ce qu'il faut pour apprécier mon fils; cependant l'esprit enchante & séduit toujours les personnes même le moins en état d'en juger; & le Baron, j'en suis sûr, ne pourra se défendre de cet attrait irrésistible...

DORIVAL.

Oui; mais je crains que son fils, le Chevalier de Valcé, ne cherche à nuire à M. le Vicomte.

LE MARQUIS.

Cela se pourroit. Ce jeune homme se voit écrasé par mon fils d'une si terrible maniere, qu'il est à craindre que l'amour-propre humilié ne le conduise promptement à la jalousie & à l'aversion.

DORIVAL.

A-t-il quelque pouvoir sur l'esprit de son pere?

LE MARQUIS.

Beaucoup. Le petit garçon ne sera jamais qu'un très-médiocre sujet; il a de la douceur, mais point de fond, rien de brillant; en un mot, fait pour rester éternel-

lement dans la classe obscure des gens dont on ne peut dire ni bien ni mal; voilà son horoscope. Malgré cela, l'aveuglement du Baron sur son compte, est incroyable. Je vous avoue que je ne puis concevoir ces préventions de pere; elles m'étonnent toujours; & de tous les ridicules, celui-là est peut-être un des plus curieux à observer philosophiquement... Mais, que nous veut Roussel?

SCENE V.

LE MARQUIS, DORIVAL, ROUSSEL.

ROUSSEL, *au Marquis.*

MONSIEUR le Baron vous fait proposer, Monsieur, de venir jouer une partie de billard avant le dîner.

LE MARQUIS.

Volontiers. Venez, mon cher Dorival. (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

ROUSSEL, *seul.*

MONSIEUR le Baron me paroît un peu dégoûté de son gendre futur. Ma foi, je

n'en suis pas fâché; car, d'après le rapport de l'Épine, & selon les apparences, le futur, à ce que je crois, n'est qu'un fat... Quelqu'un vient; ah, c'est Monsieur le Chevalier.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, ROUSSEL.

LE CHEVALIER.

ROUSSEL, un moment; j'ai à te parler.

ROUSSEL.

De quoi s'agit-il, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Mon pere m'a conté tout ce que tu lui as dit au sujet du Vicomte de Melville, il en est très-frappé; le voilà prévenu contre ce jeune homme, dont le valet a peut-être exagéré les ridicules; & je trouve, Roussel, que vous auriez dû mettre plus de ménagement dans le compte que vous avez rendu...

ROUSSEL.

Dame, je n'ai dit que la vérité.

LE CHEVALIER.

Il ne faut pas tant se presser de croire le mal, & sur-tout de le débiter. Mon pere vous a chargé de questionner encore l'Épine; je vous prie, mon cher Roussel, par amitié pour moi, de ne point aigrir mon pere davantage; il est plus clairvoyant

que nous ; ainsi ne lui donnez pas de préventions, afin qu'il puisse juger sainement & par lui-même.

ROUSSEL.

Vous vous êtes donc pris d'amitié pour Monsieur le Vicomte?

LE CHEVALIER.

Oh cela, point du tout ; mais, malgré les défauts de son extérieur, peut-être a-t-il une belle ame.....

ROUSSEL.

Savez-vous, Monsieur, ce qu'il a dit de vous?

LE CHEVALIER.

Non ; & je vous défends de me l'apprendre.

ROUSSEL.

Je suis, je l'avoue, hors de moi, de vous voir prende le parti d'un homme qui vous traite de niais....

LE CHEVALIER.

De niais?....

ROUSSEL.

Oui, Monsieur, de niais, puisqu'il faut vous le dire.

LE CHEVALIER, *riant*.

N'est-ce que cela?... Eh bien, quel tort me fait-il? Il m'accuse d'être ce qu'on est fort communément à mon âge.

ROUSSEL.

A votre âge! mais il n'a qu'un an de plus que vous.

LE CHEVALIER.

Eh bien, oui, j'ai dix-sept ans ; & si je

suis niais, je suis fort excusable; ainsi c'est le plus petit reproche qu'il pouvoit me faire, puisque c'est une disgrace de la premiere jeunesse, qu'on perd avec elle, & qui tient même souvent à des qualités qu'un jeune homme doit avoir, la timidité & la défiance de soi-même.

ROUSSEL.

A la bonne heure, Monsieur, il a fait un magnifique éloge de vous: vous trouvez cela; moi, j'y consens.

LE CHEVALIER.

Non, mais je crois vous avoir prouvé qu'il n'a rien dit qui doive m'offenser.

ROUSSEL.

Vous êtes peut-être le seul jeune homme que cela ne puisse pas piquer au vif.

LE CHEVALIER.

Pourvu qu'on n'attaque ni mon honnêteté, ni mon cœur, & qu'on ne m'accuse jamais d'être un pédant ou un fat; tout le reste m'est égal.

ROUSSEL.

A propos, Monsieur.... eh, mon Dieu, j'allois oublier de vous dire cela.... votre ami M. le Vicomte nous a donné une bourde, ce matin, avec son courier d'Italie.

LE CHEVALIER.

Comment?

ROUSSEL.

Oh, c'est excellent.... il a fait dire qu'il s'enfermoit dans sa chambre, parce qu'il avoit vingt lettres à écrire pour Rome;

& au-lieu de cela, il s'est couché entre deux draps, car il étoit mort de fatigue de la chasse, malgré son trot à l'Angloise qu'il vante tant.

LE CHEVALIER.

Eh, comment sais-tu déja qu'il trotte à l'Angloise ?

ROUSSEL.

Pardi, depuis cinq heures que je suis arrivé, je n'entends parler que de lui. J'ai vu la Brie, le Piqueur, qui m'a conté cela. Il n'y a pas un domestique dans le château, qui ne se moque de M. le Voyageur, comme ils l'appellent. J'étois bien curieux de le voir; en qualité de concierge, j'ai été tout-à-l'heure prendre ses ordres; je l'ai trouvé à sa toilette : il m'a chargé de dire à Monsieur le Baron que ses dépêches étoient finies, & qu'il alloit descendre.

LE CHEVALIER.

Eh bien, comment savez-vous qu'il n'a pas écrit, & qu'il s'est couché ?

ROUSSEL.

Parce qu'il avoit oublié de défendre à l'Épine de le dire, & que pendant son sommeil j'ai été dans son anti-chambre causer avec l'Épine, & que nous l'entendions ronfler.

LE CHEVALIER.

Mais il a peut-être écrit depuis ?

ROUSSEL.

Pas seulement une panse d'a, m'a dit l'Épine tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER.

Mentir ainsi de gaieté de cœur, cela n'est pas croyable!.... Mon pere le sait-il?

ROUSSEL.

Eh, mon Dieu, non; j'ai oublié de lui en parler.

LE CHEVALIER.

Eh bien, mon cher Roussel, ne lui en dites rien, je vous prie; du moins, attendez, ne précipitons rien, & ne nous hâtons pas de nuire à un jeune homme dont la légéreté & l'étourderie causent peut-être tous les torts. Certainement, s'il n'est pas honnête, il n'est pas digne de ma sœur; mais donnons-nous le temps de le connoître, & prenons bien garde d'aigrir mon pere mal-à-propos contre lui.

ROUSSEL.

Allons, je ferai tout ce que vous voudrez; car votre bonté d'ame me gagne au point de me donner des scrupules. Mais Monsieur, il est deux heures; on va se mettre à table.

LE CHEVALIER.

Tu as raison. Adieu, Roussel, souviens-toi de ta promesse.

ROUSSEL.

Oui, Monsieur...... Quel joli naturel d'enfant! (*Il sort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'ÉPINE, *seul.*

Je croyois trouver ici Monsieur le Vicomte ; il faut absolument que je lui parle.... Ah, le voici.

SCENE II.

L'ÉPINE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Ah, Monsieur l'Epine, je suis bien-aise de vous rencontrer ; qu'est-ce que c'est donc que cette histoire que vous avez faite à Monsieur Dorival, que je m'étois couché, &....

L'ÉPINE.

Appellez-vous cela une histoire, Monsieur ? ne vous êtes-vous pas deshabillé, mis au lit ; n'ai-je pas fermé vos volets ; n'avez-vous pas dormi deux heures ?

LE VICOMTE.

Apprenez, une fois pour toutes, quand

je suis enfermé, à dire que j'écris, ou que je lis, enfin que je travaille.

L'ÉPINE.

Fort bien, Monsieur, à présent je n'y manquerai pas; mais aussi, ayez la bonté, à l'avenir, de ne pas oublier de me faire ma leçon, comme vous faisiez en Italie: je crois, sans reproche, que je ne vous secondois pas mal; je ne demande pas mieux que de mentir, mais je ne peux pas deviner.

LE VICOMTE.

En voilà assez là-dessus.... Dites-moi; vous connoissez Roussel, il me paroît qu'il a la confiance du Baron, tâchez de savoir de lui si j'ai le bonheur de plaire à son maître....

L'ÉPINE.

Je voulois précisément vous parler là-dessus, Monsieur; pendant votre dîner, nous avons beaucoup jasé, Roussel & moi, & il m'a dit que Monsieur le Baron desiroit avoir une grande conversation avec vous dès aujourd'hui, afin de s'assurer par lui-même s'il est vrai que vous ayez autant d'esprit qu'on le dit.

LE VICOMTE, *avec un ris moqueur*.

Le bon-homme!... cela est charmant!

L'ÉPINE.

Ainsi, Monsieur, préparez-vous.

LE VICOMTE.

Etonner, émouvoir une brute, doit être un triomphe assez piquant.... Allons, je l'essayerai.... je me livrerai.



L'ÉPINE.

Rouſſel m'a confié encore que le Chevalier a formé le projet d'avoir auſſi un entretien particulier avec vous.

LE VICOMTE.

Comment; il faudra donc que je ſubiſſe l'examen de toute la famille? Cela devient très-impoſant.

L'ÉPINE.

Ils prétendent tous que ce jeune homme eſt rempli de ſcience & de talents.

LE VICOMTE.

Mais oui; il me paroît qu'il jouit dans toute la Picardie d'une très-brillante réputation....

L'ÉPINE.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il ſait bien des langues pour ſon âge: le Latin, l'Allemand, l'Italien, l'Anglois.

LE VICOMTE.

Oui; & il les parle avec une grande élégance.

L'ÉPINE.

Ma foi, je ne m'y connois pas; mais ce que je puis dire, c'eſt que nous aurions été bien heureux, dans nos voyages, d'en ſavoir autant.... Quelqu'un vient; c'eſt juſtement lui-même.

LE VICOMTE.

Laiſſe-nous. (*L'Epine ſort.*)



SCENE III.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH, Vicomte, je suis charmé de vous trouver seul; depuis le retour de la chasse, je cherchois cette occasion. J'aurois été chez vous; mais j'ai su que vous dormiez....

LE VICOMTE, *en riant.*

Que je dormois!.... C'est mon valet-de-chambre qui a dit cela?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE VICOMTE.

Je veux bien vous avouer le vrai.... c'est que toutes les fois que je me retire pour travailler, mes gens ont ordre de dire que je dors.... sans cela, on seroit interrompu à chaque instant.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous êtes donc pas couché?

LE VICOMTE.

Pas une minute.

LE CHEVALIER.

Mais vos volets étoient fermés?

LE VICOMTE.

Toujours, quand je travaille; c'est un tic; le jour me distrait: je ne puis m'occuper de choses un peu sérieuses que de

cette maniere. C'est une habitude que j'ai prise en Italie, d'autant plus qu'à cause de la chaleur, il faut toujours tout fermer, & que les appartements y sont par cette raison très-obscurs. Ma fantaisie d'écrire à la lumiere, étoit fort connue à Rome & à Naples; elle passa même en proverbe: car pour exprimer qu'un ouvrage étoit écrit avec soin, on disoit qu'il avoit sûrement été fait à la lumiere. Ce fut mon Discours de réception à l'Académie des Arcades, qui mit cette plaisanterie à la mode.

LE CHEVALIER.

Enfin, j'ai cru ce matin que vous étiez dans votre lit, &....

LE VICOMTE.

Dans mon lit!... Mettez-vous dans la tête que je ne dors point; ce n'est pas une façon de parler, j'ai de l'antipathie pour le sommeil; cet état de *stupeur* & de mort morale, dans lequel toutes les facultés de l'ame s'anéantissent, me paroît la sujétion la plus humiliante de la nature humaine. Aussi je me suis accoutumé à ne dormir chaque nuit que deux ou trois heures tout au plus.

LE CHEVALIER.

Je vous en félicite.... mais je venois avec l'intention de vous parler de ma sœur; j'ai reçu ce matin une lettre d'elle...

LE VICOMTE.

Eh bien, sait-elle que je suis en France?

LE CHEVALIER.

Oui, elle me parle beaucoup de vous;

elle me questionne ; elle me prie de lui mander, aussi-tôt que vous serez ici, ce que je pense de votre caractere, &c....

LE VICOMTE.

Vous pourrez lui répondre que je ne suis pas tout-à-fait imbécille, & que j'ai retiré quelque fruit de mes voyages.

LE CHEVALIER.

Angélique a seize ans; elle a toute l'heureuse simplicité de son âge; elle croit que tout le mérite de la grande jeunesse consiste dans la modestie, la douceur, le desir de s'instruire, & sur-tout d'acquérir des vertus. Si je lui faisois de vous un portrait plus brillant; si je lui mandois que vous êtes à dix-huit ans tout ce que vous serez à trente, au-lieu de la séduire, je l'effrayerois; elle est si intimement persuadée que la premiere jeunesse n'est pas susceptible d'atteindre à la perfection de l'âge mûr, qu'il me seroit impossible de la faire revenir de cette prévention; & si je disois que vous avez des talents supérieurs & une érudition profonde, elle croiroit que je me suis abusé, & que j'ai pris l'assurance de la présomption, & des prétentions ridicules, pour du mérite & de l'instruction.

LE VICOMTE.

Ce que vous me dites-là ne m'étonne point du tout; voilà le fruit de l'éducation du couvent : des préjugés, de l'entêtement...

LE CHEVALIER.

Elle a été mieux élevée qu'on ne l'est ordinairement dans un Couvent; ma tante, fort en état de lui former l'esprit, s'attacha sur-tout à ne lui donner que des idées justes....

LE VICOMTE.

Est-elle fort sensible?...

LE CHEVALIER.

Son cœur est excellent.

LE VICOMTE.

Tant mieux; rien n'attache comme une ame *aimante*; &, il faut l'avouer, les femmes à cet égard l'emportent sur nous..... Les Angloises, sur-tout quand elles aiment, c'est avec une violence..... j'en ai connu une entr'autres bien surprenante à cet égard... belle comme le jour, très-piquante, très à la mode; eh bien, cette femme (dont le nom est très-connu, même ici) est capable d'un excès de passion qui surpasse tout ce qu'on peut lire dans les romans les moins vraisemblables... une impétuosité d'imagination, un feu, une chaleur, une délicatesse!... & une maniere d'écrire, véritablement pleine d'énergie & de séduction... Cette Angloise, & une petite Espagnole chez le pere de laquelle je logeois à Madrid, sont, dans ce genre, les deux êtres les plus extraordinaires qui soient peut-être au monde.

LE CHEVALIER, *à part*.

Quel délire de fatuité!...

LE VICOMTE.

Les Italiennes ont aussi des passions très-violentes ; mais elles sont d'une jalousie insupportable... J'en fis l'épreuve à Venise, d'une maniere cruelle... une malheureuse femme se perdit par des éclats d'une extravagance !... Cette aventure fit un bruit affreux, & véritablement elle m'affecta beaucoup. Si je contois tout ce qui m'est arrivé dans mes voyages, je pourrois souvent risquer d'être accusé d'exagération ; réellement, il semble que je sois né pour les choses extraordinaires, & cela dans tous les genres... Mais vous, Chevalier, quand voyagerez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Je vous avoue que je n'ai nul goût pour les voyages.... & chaque instant fortifie ma répugnance...

LE VICOMTE.

Mais, c'est une répugnance d'enfant que cela...

LE CHEVALIER.

En vérité, vous ne parviendrez point à la vaincre.

LE VICOMTE.

Quel conte !... Eh bien, je veux vous emmener avec moi, dans le Nord, l'année prochaine.

LE CHEVALIER.

Comment, dans le Nord ?

LE VICOMTE.

Oui, je compte faire le voyage du Nord. J'irai d'abord en Russie, parce que je mé-

dite un ouvrage très-piquant sur les progrès rapides des Russes dans les arts & dans la politique. J'en ai déja fait le plan... Et puis je veux connoître la Suede, le Danemarck...

LE CHEVALIER.

Et si vous vous mariez, emmenerez-vous votre femme?

LE VICOMTE.

Oh, cela est impossible... Je ne prendrai avec moi qu'un Dessinateur & un Botaniste. Aimez-vous l'Histoire naturelle? moi, elle me tourne la tête. Je suis heureusement né! L'étude la plus seche, la plus aride, n'est pour moi qu'un amusement: j'apprends tout ce que je veux, sans travail & sans peine. On peut se vanter de cette facilité; elle n'a rien de commun avec l'esprit; elle ne vient que de la mémoire... Il est certain que j'ai une mémoire prodigieuse... Et puis j'aime toutes les sciences également... Ma passion de m'instruire s'étend sur tous les objets... On fit à ce sujet à Rome, les derniers jours que j'y passai, une remarque assez plaisante: on prétendit, que, dans la même soirée, j'avois donné la solution d'un problême, rempli douze bouts-rimés, soutenu une discussion très-vive sur la politique, traduit en françois un passage du Dante, & dansé dix contredanses. Je ne m'en ressouviens pas, je ne puis répondre de l'exactitude de cette récapitulation; mais il est très-possible qu'elle soit vraie... très-possible...

LE CHEVALIER.

Quel paſſage du Dante traduiſîtes-vous ?

LE VICOMTE.

Mais.... Ah, cela eſt excellent!.... il m'eſt échappé.... Tout ce que je me rappelle, c'eſt que c'étoit le plus difficile du poëme, parce qu'on l'avoit choiſi exprès pour m'embarraſſer.... Je dois avoir dans mes papiers cette traduction; je vous la montrerai.

LE CHEVALIER.

J'entends mon pere, je crois... (*A part.*) Ah, j'avois grand beſoin qu'on vînt à mon ſecours; je n'y pouvois plus tenir....

LE VICOMTE, *à part.*

Le jeune homme, à ce que je vois, eſt un peu étonné de cet entretien.... Allons; après avoir pétrifié le fils, il faut ſubjuguer le pere.

SCENE IV.

LE BARON, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

MON fils, allez dans le ſallon retrouver le Marquis qui vous attend pour la promenade.... Mais, écoutez.... (*Au Vicomte.*) Permettez-vous que je lui diſe un mot?...

LE VICOMTE.

Je vais me retirer....

LE BARON.

Non, non, cela ſera fait dans l'inſtant....

LE VICOMTE.

Fort-bien; pendant ce temps je vais examiner les tableaux de ce cabinet, que je n'avois pas encore remarqués. (*Il s'éloigne & conſidere les tableaux, en affectant toutes les manieres d'un connoiſſeur.*)

LE BARON, *au Chevalier, à demi-bas.*

Eh bien, comment s'eſt paſſée votre converſation?

LE CHEVALIER.

Ah, mon pere!... vous me voyez dans une ſurpriſe!...

LE VICOMTE, *conſidérant un tableau.*

Cette tête n'eſt-elle pas d'après Raphaël?

LE BARON, *ſe tournant.*

Non, c'eſt d'après ma grand'mere.... Un très-beau tableau....

LE VICOMTE.

Le faire n'en eſt pas mauvais, point du tout mauvais.... Ah, voilà un aſſez joli payſage; il eſt *chaud de couleur*....

LE BARON, *à demi-voix, au Chevalier.*

C'eſt un fat, n'eſt-ce pas, un vrai fat?... Mais croyez-vous du moins qu'il ait quelque inſtruction, autant que vous en pouvez juger? Parlez-moi naturellement.

LE CHEVALIER.

Il eſt fou, on lui a tourné la tête; voilà tout ce que j'ai pu démêler.

LE VICOMTE, *considérant toujours les tableaux, & se parlant à lui-même, mais très-haut.*

Dans le goût de la Rosalba.

LE BARON, *toujours au Chevalier.*

Et si le cœur est gâté, il n'y a nulle ressource.

LE CHEVALIER.

Ah, mon pere, parlez-lui; donnez-lui des conseils; peut-être parviendrez-vous à le corriger....

LE BARON.

Il suffit; nous reprendrons cet entretien. Venez, Vicomte; & vous, mon fils, allez chercher le Marquis, & conduisez-le dans mon petit jardin; tenez, voilà la clef de la grille. (*Le Chevalier sort.*)

SCENE V.

LE BARON, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Il est charmant, votre jardin... le *site* en est très-agréable.... On y découvre du côté du bois une vue *agreste*, mais fort *pittoresque*. Au déclin du jour, le soleil couchant produit sur la montagne de *grandes masses de lumieres* d'un *effet très-piquant*. Ce paysage rappelle ceux de la Suisse, il en offre les charmes sans en avoir *la sévérité. La nature est plus majestueuse, plus*

imposante en Suisse & en Italie; mais c'est une beauté, si j'ose m'exprimer ainsi, dont l'âpre austérité va jusqu'à la rudesse. Ici, elle est moins sublime, mais plus simple; elle touche davantage.

LE BARON, *à part.*

Quelle tirade!... Je crois qu'ils appellent cela *improviser* : mais ce n'est pas en françois; car je n'entends ni les mots, ni les phrases....

LE VICOMTE, *à part.*

Je le tiens.... le voilà déja stupéfait.

LE BARON, *à part.*

Voyons jusqu'où cela peut aller. (*Haut.*) En vérité, Vicomte, vous m'étonnez... Vous avez une singuliere *éloquence*.... Tout ce que vous avez trouvé le moyen de débiter, pour dire que j'ai un joli jardin....

LE VICOMTE.

C'est que j'aime la campagne avec passion. La vue d'un beau paysage, m'affecte d'une maniere très-extraordinaire : comme j'étois heureux dans les Appennins! Ces hautes montagnes hérissées de rochers, entourées de précipices; *cet aspect* noble & sauvage exaltoit mon imagination; mes idées *s'étendoient*, s'élevoient; entraîné par un enthousiasme auquel je ne pouvois résister, je descendois de voiture; je méditois, je dessinois, je faisois des vers.... Quel pays que l'Italie, pour une tête vive & *pensante!* Je *recevois une impression* que je ne puis dépeindre, en songeant que j'é-

tois dans la patrie de Cicéron, de Virgile & d'Horace : sachant tous leurs ouvrages par cœur, je trouvois un nouveau plaisir à les lire dans ces lieux où ils avoient été composés.... & Rome, Rome! quels transports j'éprouvai en entrant dans Rome!...

LE BARON.

A présent, parlez moi un peu des hommes, des mœurs, des différents Gouvernements; n'avez-vous pas étudié tout cela à fond?

LE VICOMTE.

En Italie, mes observations n'ont roulé que sur le matériel; il ne faut-là que de la mémoire & des yeux, on n'y peut réfléchir que sur le passé : mais c'est en Suisse, en Angleterre, qu'il faut chercher des *êtres pensants* & des têtes bien *organisées*, des idées d'une profondeur!... Nous avons de la grace, *un vernis agréable*, & une *grande fraîcheur de coloris*; nous connoissons l'art des *nuances*; mais ils ont sur nous l'avantage d'une raison *géométrique* & *méthodique*, & nous ne sommes pas *en mesure* de pouvoir comparer notre *logique* à la leur.

LE BARON.

Ainsi, vous mettez les Suisses & les Anglois dans la même classe? Ils n'ont ni vernis, ni nuances, ni fraîcheur, mais de la méthode, de la logique, de la géométrie, & de la mesure?

LE VICOMTE.

Oui, quant aux mœurs & à la tournure

des idées, ils se ressemblent beaucoup; dans les uns & les autres, les *données* sont à-peu-près les mêmes.

LE BARON, *à part.*

Les données!... (haut.) Vous avez fait un journal fort détaillé, à ce qu'on dit?

LE VICOMTE.

Oui, j'ai six volumes de mes griffonnages; c'est un ouvrage *informe*, comme vous pouvez penser; je l'ai écrit avec tant de rapidité!... Cependant il y a du feu, & un tour assez original; on m'a persécuté à Londres pour le faire imprimer; mais je suis si loin de toute espece de prétentions!... J'ai rapporté aussi d'Italie des dessins *précieux & d'un fini* admirable.

LE BARON.

Vous êtres grand connoisseur en tableaux?

LE VICOMTE.

Mais, j'ai le coup d'œil assez juste, & un goût si décidé pour les arts!.... La musique & la peinture ont occupé mes loisirs à Rome, d'une maniere bien délicieuse; j'ai fait un petit traité sur la musique, dans lequel je prouve que les Italiens ont seuls connu les *grands effets d'harmonie*; que leur *style* est en général *plus pur*, leurs idées plus *fraîches*, & qu'enfin, on trouve toujours dans leurs plus petits airs de jolies *intentions*, de la *grace*, de *l'élégance*, & des *motifs* bien soutenus.

LE BARON.

De maniere que notre musique est mal-

intentionnée : cela me fait de la peine, car j'aimois Rameau... Mais revenons à la peinture ; puisque vous êtes un véritable amateur, je veux vous montrer une miniature qu'on dit être d'un bon maître : vous m'en direz votre avis franchement, parce qu'en conséquence je l'acheterai ou je la renverrai. La voici. (*Il lui donne la boîte sur laquelle est le portrait d'Angélique. Il dit à part* :) Voyons un peu ce que ce pédant dira de la figure d'Angélique.

LE VICOMTE, *après un moment d'examen.*

Je ne vous conseille pas d'acheter cela.

LE BARON.

Pourquoi donc ?... Le visage me paroît joli...

LE VICOMTE, *regardant le portrait.*

Non... point de caractere... mauvais tour de tête ; nulle expression... un ouvrage détestable, en vérité.

LE BARON, *piqué.*

Cela est bon à savoir...

LE VICOMTE, *regardant toujours le portrait.*

Détestable !.... aucune *entente* du mélange de couleurs ; un *faire* mesquin.... une *petite maniere*, de la sécheresse... une draperie pauvre... (*lui rendant la boîte.*) Cela ne vaut rien... absolument rien...

LE BARON, *avec colere.*

Eh bien, Monsieur le connoisseur, d'autres seront moins difficiles...

LE VICOMTE.

Comment ; que signifie cela ?

LE

LE BARON.

Ah, voici votre pere fort à propos.

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

Venez, Marquis, venez....

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu, vous avez l'air bien ému...,

LE BARON.

Je viens de montrer le portrait d'Angélique à Monsieur votre fils...

LE VICOMTE, *à part.*

Ah, voilà donc le nœud !...

LE BARON.

Et elle n'a pas le bonheur de lui plaire ; il dit qu'elle est *seche*, qu'elle a de *petites manieres*, l'air mesquin... & cent autres impertinences du même genre...

LE MARQUIS.

Comment, mon fils!...

LE VICOMTE, *bas au Marquis.*

Mon pere, je vous expliquerai cela.... rien n'est plus simple ; mais ces gens-ci n'ont pas le sens commun.

LE BARON.

Enfin, mon cher Marquis, Monsieur le

Vicomte de Melville est beaucoup trop merveilleux pour moi; son esprit est si fort au-dessus du mien, que je ne comprends pas plus ses longs discours que s'il parloit allemand. Son langage est composé d'une quantité de mots qui me sont absolument inconnus, & il place ceux que je sais, de maniere à me dérouter totalement sur leur signification... Moi, je veux pouvoir causer avec mon gendre; ainsi vous voyez bien...

LE MARQUIS.

C'en est assez, je vous rends votre parole; venez, mon fils....

LE CHEVALIER, *à part.*

J'avois prévu ce dénouement.

LE VICOMTE, *au Baron.*

Monsieur, je ne sais que six langues, mais je n'ai pas la plus légere teinture *du Picard*, je l'avoue à ma honte, & cette ignorance me coûte trop cher pour ne la pas déplorer sincérement...

LE MARQUIS.

Allons, mon fils, suivez-moi.

LE BARON.

J'espere du moins, mon cher Marquis, que je n'aurai pas le malheur de perdre votre amitié... J'aurois dû vous parler avec plus de ménagement; mais vous connoissez ma franchise & ma vivacité, & réellement, ce jeune homme m'a poussé à bout... Vous savez d'ailleurs, quand vous me proposâtes ce mariage, que je vous prévins

qu'il n'auroit lieu qu'en supposant que l'esprit & le caractere de votre fils me conviendroient, &....

LE MARQUIS.

Epargnons-nous des explications inutiles, & recevez mes adieux; venez, mon fils; partons.

LE VICOMTE, *avec ironie.*

Allons, supportons ce revers avec courage; les Muses, la gloire & les arts, parviendront peut-être à m'en consoler... Adieu, Chevalier... (*En s'en allant, & en riant.*) Voilà une aventure véritablement très-plaisante. Ah, ah, ah. (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON.

Le fat!... en vérité, je ne sais où j'en suis... J'ai encore la tête remplie de toutes les extravagances qu'il m'a débitées, & que j'ai eu la patience d'écouter pendant une heure... Le sot jargon!... parbleu, j'avois fait-là un beau choix pour ma pauvre Angélique!... Mais, parlez donc mon fils, concevez-vous cet excès de folie, de confiance & de stupidité?...

LE CHEVALIER.

Je vois, mon pere, ce que vous m'avez

répété bien souvent, que la présomption, dans un jeune homme, doit également gâter son cœur & son esprit.

LE BARON.

Mon enfant, n'oubliez jamais cette leçon : vous verrez des fats moins grossiers & plus spirituels ; mais dites-vous bien qu'au fond du cœur ils sont tous les mêmes. Dominés par la plus méprisable & la plus sotte vanité, sans élévation, sans principes, sans égards pour les femmes ; indiscrets, menteurs, arrogants : voilà les vices horribles qui les caractérisent tous, & qui sont le partage du plus adroit d'entre eux, comme du plus gauche & du plus ridicule. Enfin, répétez-vous sans cesse, qu'à votre âge, malgré la meilleure éducation, on ne sait rien qu'à demi ; que l'expérience & le temps peuvent seuls perfectionner l'esprit & la raison ; qu'un *Philosophe* ou un *Savant* de dix-huit ans, n'est qu'un sot ; & que sans un bon cœur, de la réserve & de la docilité, on ne doit rien attendre d'un jeune homme.

LE CHEVALIER.

Ah, mon pere, je reçois avec trop de plaisir des conseils si salutaires, pour n'en pas retirer le fruit un jour ; oui, daignez le croire, je serai digne de vous, du moins par mes sentiments....

LE BARON.

Je n'en doute pas, & cette espérance fait tout le bonheur de ma vie.... Mais

allons retrouver le Marquis, & l'appaiser, s'il est possible, avant son départ ; car, malgré les impertinences de son fils, je ne veux pas décidément rompre une liaison de vingt ans...... Allons le chercher, allons.....

FIN.

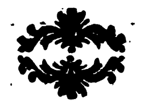
VATHEK,

COMÉDIE.

EN DEUX ACTES.

AVERTISSEMENT

Il y a eu, en effet, un Calife nommé Vathek, fils de Motassem. Ce Motassem, surnommé le *Huitainier*, fut le huitieme Calife Abbasside, & un très-grand Prince. On trouvera indiqués, dans des notes, les traits de cette petite Piece, qui sont tirés de l'Histoire des Arabes. Si les fictions d'un cœur sensible ont le droit d'émouvoir & d'attendrir, la vérité doit toucher encore davantage; & le plaisir de citer une bonne action, vaut mille fois celui de l'inventer.



PERSONNAGES.

Le Calife MOTASSEM.

VATHEK, *Fils du Calife.*

ALMANZOR, *Gouverneur de Vathek.*

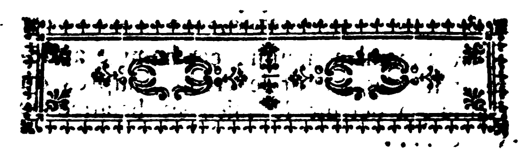
LE VISIR.

OSMIN, *Fils du Visir.*

NASSER, *Ami du Visir.*

GIAFFER, *Ami d'Almanzor.*

La Scene est dans le Palais du Calife.



VATHEK,

COMÉDIE.

A desintereſted and generous man, is born a ruler; and he is, at the ſame time, the greateſt of politicians, were policy only to be conſidered.

Grandiſſon, vol. VI.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une des ſalles du Palais.

LE VISIR, NASSER.

NASSER.

ARRÊTONS-NOUS ici; le jeune Prince n'eſt point encore de retour de la chaſſe; en l'attendant, nous pouvons nous entretenir en liberté. J'ai un important ſecret à vous apprendre: enfin, je crois que la fortune nous offre un moyen ſûr de perdre

notre ennemi commun, cet homme austere & sauvage, dont le crédit, auprès du Calife, a détruit le mien & balance le vôtre.....

LE VISIR.

Almanzor?....

NASSER.

Oui, lui-même.....

LE VISIR.

Ah, parlez.....

NASSER.

J'ai découvert le nom de l'Auteur de ces vers injurieux faits contre vous & le Calife....

LE VISIR.

Eh bien?....

NASSER.

Ce libelle infame, qui ose outrager avec tant d'audace notre Souverain & son Visir, est l'ouvrage d'un parent & d'un ami d'Almanzor, de Boulaski; j'en ai la preuve certaine.

LE VISIR.

Cette découverte peut être utile, d'autant mieux qu'Almanzor a, depuis peu, vivement sollicité une place pour Boulaski, & vient de l'obtenir.

NASSER.

Montrez ces vers au Calife; apprenez-lui ce détail; faites-lui sentir que l'intérêt d'Almanzor pour Boulaski, ne s'est manifesté que depuis que ces vers ont paru; décelez-lui que vous n'ignorez pas la haine qu'il a pour vous.....

LE VISIR.

Je suis fâché que le Calife soit ainsi que moi déchiré dans ces vers; il ne lui paroîtra pas naturel qu'Almanzor, le Gouverneur de son fils, ait voulu ternir sa gloire!....

NASSER.

N'essayons pas de persuader qu'il les a faits; mais tâchons de prouver qu'il en a eu connoissance, & qu'en faveur du mal qu'on y dit du Visir, il a tout approuvé; d'ailleurs, vous pouvez ajouter, qu'au fond de l'ame, Almanzor, depuis un an, est mécontent du Calife : quand la place de Visir vint à vaquer, on prétend qu'il la préféroit à celle de Gouverneur du jeune Prince, & qu'il ne vous pardonna point d'avoir su l'obtenir. Enfin, rassemblez avec art toutes ces circonstances; quand vous ne parviendriez qu'à jetter dans l'ame du Calife quelques légers soupçons, ce seroit encore beaucoup : les Princes passent bientôt de la défiance à l'aversion....

LE VISIR.

Le Calife est juste & pénétrant; il estime Almanzor; moi-même quelquefois, je l'avoue, j'approuve au fond du cœur l'amitié qu'il lui témoigne. Depuis dix ans, Almanzor, occupé de l'éducation de Vathek, paroît n'avoir d'autre ambition que celle de remplir ses devoirs; ne se mêlant d'aucune affaire; montrant le désintéressement le plus rare; méprisant l'intrigue; dédaignant la flatterie; si l'on ne lui supposoit pas des

desseins profonds & secrets, on seroit tenté de le regarder comme un modéle unique de philosophie, de sagesse & de vertu.

NASSER.

Croyez-moi, ce n'est point à la Cour que ce modele peut se trouver; s'il existe, ne le cherchons pas dans un courtisan. Soyez sûr que cette apparente modération d'Almanzor, cache une ambition démesurée; ne l'a-t-elle pas déja bien servi? Il ne demande rien; mais les graces viennent le chercher; on lui donne souvent, sans qu'il paroisse le desirer, ce que nous sollicitons en vain. Il n'intrigue point; eh, n'a-t-il pas l'art de s'insinuer chaque jour davantage dans la confiance du Calife? Et ne s'est-il pas assuré pour jamais de celle de son successeur? Avec quelle adresse n'a-t-il pas su gagner l'affection du jeune Prince? J'ignore les ressorts secrets de la politique d'Almanzor; mais, par son succès, je juge de sa profondeur, &, sans doute, elle l'emporte sur la nôtre : craignez d'en être la victime....

LE VISIR.

Je pense comme vous, mon cher Nasser, je ne vois dans Almanzor qu'un rival d'autant plus dangereux, qu'il sait mieux qu'un autre dissimuler ses desseins & son ambition; &, pour répondre à votre confiance, je vous avouerai que j'ai pénétré un secret qui pourra, je l'espere, le démasquer entiérement aux yeux du Calife.

NASSER.

Je brûle de l'apprendre....

LE VISIR.

Le jeune Prince est amoureux de Zulica....

NASSER.

De la fille d'Almanzor?....

LE VISIR.

Oui, j'en suis certain; mon fils a eu l'art d'arracher à Vathek cette importante confidence....

NASSER.

Et c'est d'Osmin lui-même que vous tenez ce détail?....

LE VISIR.

Oui; & je ne le sais que d'hier....

NASSER.

Ne doutons point qu'Almanzor n'ait en secret favorisé cette passion, & n'en conçoive d'ambitieuses espérances....

LE VISIR.

Tout semble le prouver.

NASSER.

Mais comment Vathek a-t-il eu l'occasion de voir & de connoître Zulica?...

LE VISIR.

Chez la Princesse, mere du Calife....

NASSER.

Eh voilà donc la raison de l'attachement extraordinaire d'Almanzor pour cette Princesse?.... Différents événements avoient éloigné le Calife de sa mere; Almanzor seul a su les rapprocher & les réunir....

LE VISIR.

Et pour prix d'un tel service, la Prin-

cesse a presque adopté Zulica pour sa fille; elle ne peut s'en séparer un instant; elle est sans doute instruite de l'amour de Vathek; &, séduite par son favori, elle conçoit peut-être la folle espérance d'engager le Calife lui-même à l'approuver.... Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que le Calife desiroit donner une épouse au Prince, il y a quelques mois; le choix qu'il avoit fait, pouvoit être avantageux à l'Etat; mais la Princesse sa mere & Almanzor, l'en ont détourné sous différents prétextes plus spécieux que solides, alléguant, entr'autres raisons, l'extrême jeunesse du Prince.....

NASSER.

Quel sera le ressentiment du Calife, lorsqu'il découvrira cette intrigue criminelle!... Ah, ne différez point à lui ouvrir les yeux; voilà le premier de vos devoirs....

LE VISIR.

Je le remplirai.... & je ne crois pas qu'Almanzor puisse échapper au piege adroit que j'ai su lui tendre.... J'ai supplié le Calife ce matin, de lui demander Zulica pour mon fils; & s'il la refuse, comme je n'en doute pas, il est perdu....

NASSER.

Embrassez-moi, mon cher Visir, vous me transportez d'admiration; oui, je suis moins animé par la haine que j'ai pour Almanzor, que par la joie que doit m'inspirer l'éclatant service que vous allez rendre à l'Etat, en renversant les audacieux

projets d'un ambitieux, qui, je le vois, eſt capable de tout. Enfin, nous ferons donc témoins de la chûte de ce prétendu Philoſophe, de cet homme ſuperbe, à qui les complots & la haine ne ſemblent inſpirer que l'indifférence & le dédain; il perdra donc cette injuſte ſupériorité qu'il avoit ſur nous: comme ſa fauſſe modération étoit piquante!...., Nos oreilles ne feront donc plus fatiguées de l'ennuyeuſe répétition de ſon éloge!... Par l'hypocriſie de ſa conduite, il a forcé pendant quinze ans ſes ennemis à le louer ou à ſe taire; mais, graces à votre zele, à votre génie, nous allons être vengés....

LE VISIR.

Oui, oui, nous le ferons; mais conduiduiſons nous avec prudence, & cachons, par la diſſimulation, de ſi juſtes reſſentiments. Depuis quelque temps, obligé de céder au torrent, & ſur-tout à la volonté du Calife, j'ai paru me réconcilier avec Almanzor; maintenons-le dans cette erreur: je deſirerois que vous euſſiez aujourd'hui même un entretien avec l'ami intime d'Almanzor, ce ſombre & miſanthrope Giafſer; cet homme cauſtique, qui ne vit à la Cour que pour en dédaigner les honneurs, pour en fronder les mœurs & les uſages, & qui ne ſemble être vertueux que pour avoir le droit d'être le cenſeur des autres. Voyez-le, parlez-lui; tâchez de lui perſuader que je ſouhaite véritablement l'amitié d'Almanzor......

NASSER.

J'espere peu de cet entretien ; Giaffer est si méfiant, si rempli d'orgueil & de dédain pour nous!..... Il a la sauvage austérité d'Almanzor, sans avoir sa douceur affectée, sa politesse & son adresse.... Enfin, la grossiéreté & la brusquerie de Giaffer sont si révoltantes.....

LE VISIR.

Paix.... J'entends du bruit ; c'est sans doute le Prince qui revient de la chasse ; allons au-devant de lui.......

NASSER.

Le voici.........

SCENE II.

LE VISIR, NASSER, VATHEK, ALMANZOR, OSMIN, GIAFFER.

VATHEK.

Je croyois mon pere ici.....

LE VISIR.

Seigneur, il s'y rendra bientôt, & m'a donné ordre de vous prier de l'y attendre...

OSMIN, *au Visir.*

Ah, mon pere, si vous saviez quelle action le Prince a faite ce matin à la chasse...

LE VISIR.

Quelque action de bienfaisance, sans doute?

OSMIN.

Oh, c'eſt une hiſtoire charmante!.... Si le Prince le permet, Almanzor pourroit vous la conter.

ALMANZOR.

Volontiers, la voici : le Prince, malgré ma priere, a pris les devants, & nous a laiſſés aſſez loin derriere lui....

LE VISIR.

Il a tant de vivacité....

NASSER.

Et elle lui ſied ſi bien!...

OSMIN.

Et il monte à cheval avec une telle hardieſſe!...

GIAFFER, *à part.*

Hom!... Les bas flatteurs!...

OSMIN.

Perſonne ne peut le ſuivre....

ALMANZOR.

Celà eſt vrai : il ne ſait pas conduire ſon cheval; il en eſt toujours emporté; & de cette maniere, il va plus vîte qu'aucun de nous.

LE VISIR.

Ah, la plaiſanterie eſt charmante.....

VATHEK.

Non, non, Almanzor ne plaiſante point; il me dit mes vérités; il a mieux fait encore, il m'a appris à les entendre avec plaiſir.

ALMANZOR.

Pour revenir à l'hiſtoire : le Prince a ren-

contré un vieillard * dont la petite charette étoit versée dans un fossé, & le pauvre paysan faisoit de vains efforts pour l'en retirer....

VATHEK.

Dites donc que ce bon vieillard avoit la figure la plus intéressante & la plus vénérable; de beaux cheveux blancs couvroient ses épaules; la sueur inondoit son visage: appuyé contre un arbre, & accablé de fatigue & de douleur, il levoit au ciel ses yeux remplis de larmes, & ses mains tremblantes; quand j'arrivai près de lui, je le trouvai dans cette situation touchante.... Pauvre bon-homme! je crois le voir encore....

ALMANZOR.

Vous devinez le reste: le Prince est descendu de cheval, il a prêté au vieillard une main secourable; il a retiré la charette du fossé, & donné sa bourse au paysan, qui, transporté de joie & de reconnoissance, remercioit & bénissoit, en pleurant, son bienfaiteur, lorsque nous sommes arrivés au lieu même où se passoit cette scene. Le vieillard, en apprenant que ce jeune inconnu si charitable étoit le fils de son Souverain, est resté un moment immobile; ensuite,

* Cette Anecdote est entiérement tirée de l'Histoire des Arabes, & arriva au Calife Motassem, pere de Vathek, dans sa premiere jeunesse. *Voyez l'Histoire des Arabes, par M. l'Abbé de Marigny.*

joignant les mains & les élevant vers le ciel: O Dieu! s'est-il écrié, pour sa récompense, conserve lui ce cœur compatissant & généreux!...

GIAFFER.

En effet, voilà le plus beau souhait que la reconnoissance & la vertu puissent faire pour un Prince!... Il vaut mieux que les plus pompeux éloges de tous les courtisans du monde!...

VATHEK.

Oui, Giaffer, j'en sens tout le prix: le vœu de ce bon vieillard sera exaucé; oui, j'en suis sûr, mon cœur ne changera jamais....

LE VISIR.

Je ne connois rien de touchant comme cette histoire: voilà, Seigneur, le fruit des leçons d'Almanzor....

ALMANZOR.

Ce que le Prince a fait est si simple & si naturel, que je ne m'en attribue rien....

GIAFFER.

Oui, sans doute, Almanzor, il est naturel de secourir un malheureux vieillard réduit au désespoir, & qu'on peut rendre heureux si facilement. Mais, cependant, attendez-vous à voir paroître demain des vers, des poëmes, composés à la louange de cette même action que vous trouvez si simple.

LE VISIR.

L'enthousiasme inspiré par la bienfaisance, est toujours excusable.

SCENE III.

VATHEK, ALMANZOR, LE VISIR, OSMIN, NASSER.

ALMANZOR.

VOILA de ses incartades ordinaires.

LE VISIR.

Il les rachete par tant de qualités estimables !...

VATHEK.

Sa mauvaise humeur ne vient que de sa franchise.

ALMANZOR.

Seigneur, il faut être franc sans brusquerie; il est absurde de croire qu'une vertu puisse donner le droit d'avoir un défaut insupportable dans la société : au contraire, Seigneur, l'homme le plus vertueux est en général le plus indulgent, le plus doux & le plus modéré; il n'affiche rien, ne déclame point, & chérit trop la vérité pour ne pas chercher à la rendre aimable, & pour risquer de la faire haïr par une austérité dure & désobligeante sans nécessité.

VATHEK.

Oui, voilà le portrait du véritable honnête homme; car c'est celui d'Almanzor.

ALMANZOR.

Soyez sûr cependant, Seigneur, que Giaffer,

Giaffer, malgré ses déclamations continuelles, & son défaut d'indulgence, possede les qualités les plus rares & les plus brillantes; en général, défiez-vous de la probité des gens intolérants; mais ne croyez pas impossible qu'il en puisse exister de vertueux : si nous n'admettions point d'exception dans les principes qui nous font juger les hommes, nous deviendrions injustes, & nous nous livrerions à toutes les erreurs de l'entêtement & de la prévention.

LE VISIR.

Voilà des préceptes également dignes de celui qui les reçoit, & de celui qui les donne... Mais je vais savoir si le Calife est informé du retour du Prince; venez, Osmin; venez, Nasser...

NASSER.

Nous vous suivons.

(*Le Visir, Osmin & Nasser sortent.*)

SCENE IV.

ALMANZOR, VATHEK.

ALMANZOR, *après un moment de silence.*

SEIGNEUR, vous rêvez?...

VATHEK.

Il est vrai... Je faisois de tristes réflexions.

ALMANZOR.

Sur quel sujet?

VATHEK.

Sur la flatterie; je la hais, & souvent je m'apperçois qu'elle me trompe.... Sans vous, Almanzor, combien de fois elle m'auroit abusé!....

ALMANZOR.

Haïssez-la toujours, & vous n'aurez pas lieu de la craindre; elle ne vous séduira jamais.

VATHEK.

Mais quand elle prend le ton de l'amitié, elle est si persuasive, si dangereuse!....

ALMANZOR.

Un moyen sûr d'éviter ses pieges, c'est d'apprendre à se connoître soi-même, de réfléchir sur ses défauts, sur sa conduite, enfin de se juger avec sévérité; & si les louanges qu'on reçoit sont au-dessus de l'opinion que nous avons de notre mérite, on peut être bien certain que la flatterie les a dictées.... mais, je vous le répete, pour que ce moyen soit bon, il faut s'étudier avec soin, & se juger avec rigueur. Une autre maniere de déconcerter la flatterie, c'est d'y paroître insensible, & de l'écouter avec froideur. Heureux le Prince qui sait en imposer assez pour la forcer au silence! votre auguste pere vous offre cet exemple; on n'ose le louer en face; & le courtisan le plus intrépide n'au-

roit pas la hardiesse de lui adresser directement une flatterie.

VATHEK.

Oui, je m'en apperçois; ils sont obligés de prendre des détours. J'en ai vu un l'autre jour, (c'étoit Nasser) qui faisoit son éloge à quatre pas de lui; mon pere s'est retourné, & Nasser a paru surpris & embarrassé; mais c'étoit une feinte, il avoit parlé pour être entendu. Je l'avois bien remarqué; vous m'avez appris toutes leurs petites ruses.... Cela est singulier; je n'y suis plus trompé pour mon pere, mais je le suis encore quelquefois pour moi-même... Par exemple, Osmin, Osmin, quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, sait déja flatter, & avec un art!... Il paroît m'aimer, il est à-peu-près de mon âge; si vous ne m'en aviez point averti, je l'aurois cru sincere... Il ne m'aime pas, puisqu'il veut me tromper. Et quoi, un Prince doit-il donc renoncer au bonheur d'avoir des amis?...

ALMANZOR.

Quand ils dédaigneront les flatteurs, quand ils paroîtront chérir la vérité, & qu'ils sauront récompenser, non l'intrigue & l'assiduité, mais les talents & le mérite, ils trouveront des amis sinceres & vertueux.

VATHEK.

Mais, Almanzor, vous savez combien j'aimois le fils de Giaffer; je l'avois distingué de tous ceux qui m'approchoient; il vous est cher, il fut élevé avec moi & par vous; j'estimois son caractere, sa personne

m'étoit agréable, il possédoit toute ma confiance : & cependant je suis certain qu'il n'avoit pas pour moi une parfaite amitié ; je voyois facilement qu'il ne trouvoit pas dans nos entretiens le charme & la douceur que j'y trouvois moi-même ; il étoit souvent rêveur & distrait...

ALMANZOR.

Peut-être en avoit-il quelque raison secrete...

VATHEK.

Mais, pourquoi me la cachoit-il ?

ALMANZOR.

Ah, sans doute par votre faute... Les Princes, en général, ne regardent ceux qu'ils honorent du nom d'amis, que comme des confidents ; ils pensent qu'il n'y a que leurs secrets de véritablement importants : les petits intérêts qui nous touchent, leur paroissent trop municieux pour y prêter une grande attention ; enfin, le plaisir de parler d'eux-mêmes, les occupe uniquement : ils accordent de la confiance ; mais celle qu'on leur témoigneroit les ennuyeroit, du moins ils ne la desirent pas ; ils ne peuvent donc l'inspirer, & ne sont aimés qu'à demi ; car l'amitié ne peut exister sans une confiance entiere & réciproque.

VATHEK.

Je sens cela ; mais, cependant, je crois que j'étois exempt de ce défaut avec Nadir ; quand je le voyois préoccupé, je le questionnois, je lui demandois s'il ne desiroit rien, si je pouvois lui être utile, & je

ne cessois de le presser qu'après avoir reçu l'assurance qu'il ne souhaitoit de moi aucun service.

ALMANZOR.

Eh, faut-il avoir une grace à demander, pour se faire écouter de son ami?... Comment, avec une ame sensible & délicate, pouviez-vous ne desirer qu'une espece de confiance si intéressée? Ignoriez-vous que du cœur seul viennent les plus pures consolations que l'amitié puisse recevoir, & que partager les peines qu'on lui confie, est son plus sûr moyen de les diminuer & de les adoucir?

VATHEK.

Vous m'éclairez, Almanzor; cependant, je l'avoue, j'éprouve une secrete honte qu'une semblable leçon m'ait été nécessaire; voilà la premiere de vous qui m'ait fait rougir!... Et quoi, le cœur, ainsi que l'esprit, a donc besoin d'instruction!... Ah, pourquoi Nadir est-il absent depuis six mois! maintenant que je suis éclairé sur les devoirs de l'amitié, l'espoir de mériter la sienne, me fait desirer son retour plus vivement que jamais... Quand reviendra-t-il?

ALMANZOR.

Je l'ignore... Mais êtes-vous bien sûr de l'aimer toujours?...

VATHEK.

Oui, après vous, Nadir sera mon plus cher ami.

ALMANZOR.

Je le desire, parce que je l'en crois digne.

VATHEK.

Pourrois-je changer jamais pour l'ami que vous m'avez choisi?....

ALMANZOR.

Aimez-le, Seigneur, tant que votre gloire lui sera plus chere que votre faveur; tant qu'il sera sincere & désintéressé: mais s'il cesse d'être modéré dans ses desirs, s'il devient intrigant, s'il prend des détours pour vous dire d'utiles vérités, sans balancer, détachez-vous de lui; il ne seroit plus alors l'ami qu'Almanzor vous a choisi. Sans doute, si vous lui conservez vos bontés, on fera beaucoup d'efforts pour le perdre: instruisez-le des accusations qu'on formera contre lui, ne le jugez point sans l'entendre, & sur-tout, méfiez-vous de la délation de quiconque demande le secret, & craint d'être nommé à celui qu'il noircit.... Mais, Seigneur, pendant que nous sommes seuls, je veux encore vous donner un avis: j'ai remarqué que souvent devant vous Osmin ose se livrer à son naturel railleur & moqueur....

VATHEK.

Si j'écoute quelquefois ses plaisanteries, du moins je n'y prends jamais de part....

ALMANZOR.

Ce n'est point assez; vous ne devez pas les souffrir: les objets de la moquerie d'Osmin, en voyant que vous vous amusez des ridicules qu'il jette sur eux, doivent penser que vous approuvez le lâche courtisan qui cherche à vous plaire par un moyen si bas.

La moquerie est toujours condamnable; mais dans un Prince, elle est cruelle. Songez, Seigneur, que vous percez l'ame de celui dont vous vous moquez : vous ne l'attaquez que par une plaisanterie ; mais peut-il vous la rendre ? Et, s'il en avoit l'audace, le souffririez-vous ? il est donc sans défense, & vous l'accablez !... & vous donnez à cette injustice inhumaine le nom de plaisanterie, de gaieté ! Ah, Seigneur, le Prince qui abuse des droits de son rang, s'avilit & perd sa dignité ; la grandeur, sans la générosité, n'obtient que de vains hommages extérieurs ; & celui des sentiments, le seul desirable, lui sera toujours refusé.

VATHEK.

Ah, le vrai bonheur d'un Prince, c'est d'être aimé : Almanzor, je vous le jure, voilà ma plus grande ambition !....

ALMANZOR.

Voyez donc, Seigneur, si vous devez compter sur l'attachement d'Osmin, puisque, pour vous divertir quelques instants, il risque de vous faire haïr !...

VATHEK, *en soupirant.*

Me divertir !... il seroit difficile de me divertir !.... depuis long-temps, depuis trois mois sur-tout....

ALMANZOR.

Eh bien, Seigneur ?

VATHEK.

Rien ne m'amuse ; rien ne me distrait..

ALMANZOR.

Et.... par quelle raifon ?

VATHEK.

Vous le favez, j'en fuis fûr.

ALMANZOR.

Seigneur, j'aimerois mieux devoir vos fecrets à votre confiance qu'à ma pénétration.

VATHEK.

Ah, vous avez dû me deviner.... & fi vous m'approuvez, vous m'épargnerez un aveu que je n'ofe faire.... Vous ne répondez point ?....

ALMANZOR.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.....

VATHEK.

Eh bien, n'en parlons plus. (*Il tombe dans la rêverie.*)

ALMANZOR.

Voulez-vous des confeils, je vous en donnerai..... Mais fi vous efpérez une lâche indulgence, en effet, Seigneur, il vaut mieux vous taire.....

VATHEK.

Et pourquoi tant de févérité ? Eft-ce un crime d'être fenfible ?...

ALMANZOR.

C'en eft un grand d'oublier la raifon, les convenances, & fur-tout de fe laiffer maîtrifer par fes paffions. Mais les portes s'ouvrent ; c'eft le Calife.....

VATHEK.

Almanzor, mon cher Almanzor, ah, que vous m'affligez !.....

ALMANZOR.

Seigneur, le Calife s'avance.

SCENE V.

LE CALIFE, VATHEK, ALMANZOR.

LE CALIFE, *à sa suite.*

LAISSEZ-NOUS.... Almanzor, j'ai à vous parler; j'ai une proposition à vous faire, qui, je l'espere, ne vous sera point désagréable.

ALMANZOR.

De quoi s'agit-il, Seigneur?

LE CALIFE.

Je crois que votre réconciliation avec le Visir, est sincere.

ALMANZOR.

Oui, Seigneur, je puis répondre qu'elle l'est de ma part....

LE CALIFE.

Il m'a prouvé qu'elle l'étoit aussi de la sienne : Il vous demande Zulica pour son fils.

VATHEK, *à part.*

O Ciel!....

ALMANZOR.

Seigneur, Zulica n'est point assez riche pour Osinin; la fortune du fils unique du Visir doit le faire aspirer à une alliance plus avantageuse....

LE CALIFE.

Et Zulica n'est-elle pas la fille de mon ami ?..... & n'êtes-vous pas sûr que je rendrai sa fortune égale à celle de l'époux que vous lui choisirez ?...

ALMANZOR.

Seigneur, la mienne suffit à mes desirs ; elle est honnête, je suis heureux....

LE CALIFE.

Enfin, le Visir vous demande Zulica ; il fait plus, il vous supplie de garder les biens que vous lui destiniez ; il ne veut que former un nœud qui vous réunisse à jamais....

ALMANZOR.

Seigneur, je ne puis lui donner ma fille.

VATHEK, *à part.*

Ah, je respire !....

LE CALIFE.

Je vous ai toujours dit que je vous laisserois la liberté de disposer d'elle, même sans mon consentement ; ainsi je n'insisterai point : mais, je l'avoue, ce refus m'étonne.

VATHEK.

Mais, Seigneur, peut-être que la personne d'Osmin n'est pas agréable à Almanzor ; Osmin a des défauts qui peuvent lui déplaire ; il est flatteur, dissimulé....

ALMANZOR.

Il n'a que dix-huit ans, il peut se corriger. Je n'ai point d'aversion pour lui.

VATHEK.

Mais, Almanzor.... Vous savez peut-

être qu'il ne conviendroit pas à Zulica ?...

ALMANZOR.

Ma fille n'aura jamais d'autre volonté que la mienne. (*Au Calife.*) Enfin, Seigneur, vous avez daigné me promettre de me laisser le seul maître de la destinée de Zulica : c'est l'unique grace que j'aye osé vous demander; permettez-moi de vous le rappeller....

LE CALIFE.

Il suffit; n'y pensons plus. Je ne vous questionnerai même pas sur les causes de votre refus; mais je vous le répete, vous m'étonnez beaucoup.... Je ne savois pas non plus que mon fils eût autant d'éloignement pour Osmin....

VATHEK.

Moi! Seigneur, je ne le hais point; mais je le connois, &c.....

LE CALIFE.

Changeons d'entretien. On m'a dit, mon fils, que vous aviez quelques graces à me demander.

VATHEK.

Oui, Seigneur, pour Omar & Hadi....

LE CALIFE.

Les connoissez-vous beaucoup ? les aimez-vous ?...

VATHEK.

Non, Seigneur; mais ils me suivent souvent à la chasse; & depuis trois mois, ils me prient avec tant d'instances de vous parler en leur faveur, que pour me débarrasser d'eux....

ALMANZOR.

Fort bien, Seigneur; ainsi donc vous accordez à l'indiscrétion & à l'importunité, ce que vous auriez sans doute refusé au mérite modeste & retenu?

LE CALIFE.

Et parce qu'Omar & Hadi vous ennuyent, il faut que je les récompense?.... Une autre fois, mon fils, avant de me solliciter, sachez deux choses: Si la grace qu'on vous demande n'entraînera point d'injustices, & si celui qui la desire est digne de l'obtenir.... Mais on vient, c'est sans doute le Visir; je vais, Almanzor, lui rendre votre réponse; allez....

VATHEK, *à part, en s'en allant.*

O Zulica! à quel heureux mortel êtes-vous destinée! (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

LE CALIFE, *seul.*

Que signifie ce refus d'Almanzor, & l'intérêt que mon fils paroît y prendre?... Ils ont rougi tous deux, Vathek sur-tout étoit hors de lui-même.... & Almanzor, encore hier, m'a vivement détourné de marier mon fils.... mille soupçons confus se présentent, malgré moi, à mon imagination.... Eh quoi, je pourrois soupçonner Almanzor!... Je crains de manquer de prudence, ou d'outrager l'amitié.... Non,

Je ne puis douter d'Almanzor. Quel est donc l'homme qui oseroit compter sur la confiance d'un Prince, si quinze ans de services & de fidélité ne peuvent l'obtenir?... Ah! ne vaut-t-il pas mieux risquer d'être crédule que d'être ingrat?....

SCENE VII.

LE CALIFE, LE VISIR.

LE VISIR, *s'arrêtant.* (*A part.*)

Il paroît rêveur & troublé!..... Almanzor a fait un refus.....

LE CALIFE.

Approchez, Visir, approchez.....

LE VISIR.

Eh bien, Seigneur, oserois-je vous demander la réponse d'Almanzor.....

LE CALIFE.

Il est sensible à cette preuve de votre estime; mais sans doute il a d'autres engagements..... il ne peut vous accorder sa fille.

LE VISIR.

Qu'entends-je!... Ma surprise est extrême. Pour qui donc réserve-t-il Zulica?... Ah! se pourroit-il?....

LE CALIFE.

Quoi! que voulez-vous dire?

LE VISIR.

Permettez-moi, Seigneur, de me taire;

ce mot m'eſt échappé.... Je vois qu'Almanzor eſt toujours mon ennemi; mais je ne ſuis plus le ſien: vous l'avez exigé, Seigneur, & je crois vous avoir prouvé ma bonne foi.... ....

LE CALIFE.

Mais que vouliez-vous me faire entendre toute-à-l'heure?

LE VISIR.

Vous faire entendre!... Ah, Seigneur, ne me ſuppoſez point un art ſi criminel; je me flattois que ma franchiſe vous étoit mieux connue. Quand je haïſſois Almanzor, je ne m'en cachois point; rappellez-vous, Seigneur, que j'oſois vous entretenir de ſes torts & de mes reſſentiments, avec une entiere liberté....

LE CALIFE.

Je m'en ſouviens; mais croyez-vous, Viſir, que déchirer ſon ennemi, ſoit une preuve bien certaine de franchiſe?....

LE VISIR.

Seigneur, l'homme adroit ſait déguiſer l'excès de ſes reſſentiments, afin d'arriver plus ſûrement à ſon but; & l'homme ſimple & vrai, s'y livre ſans feinte, & dédaigneroit une vengeance qui lui coûteroit un inſtant de diſſimulation.

LE CALIFE.

Revenons à la queſtion que je vous faiſois; que penſez-vous du refus d'Almanzor?

LE VISIR.

Seigneur, il me confond; & dans le

premier mouvement de ma surprise, une folie.... une extravagance, dont les ennemis d'Almanzor osent l'accuser, est venue, j'en conviens, s'offrir à mon imagination.

LE CALIFE.

Quoi?.... Quelle folie? Expliquez-vous..... Mais non, je n'en veux pas savoir davantage; je suis certain de la fidélité d'Almanzor....

LE VISIR.

Je me tais avec joie, sur une absurdité qui ne mérite en effet que le plus profond mépris. Almanzor dédaigne mes offres & refuse mon fils; mais tels que puissent être ses procédés avec moi, je ne croirai jamais que sa faveur l'ait rendu le plus téméraire & le plus insensé de tous les hommes. J'ai toujours pensé qu'il n'étoit pas sans ambition, mais il a trop d'esprit & d'expérience pour former des projets absolument chimériques. Seigneur, permettez-moi de vous parler sur un autre sujet: on a répandu dans le public, depuis quelques jours, un libelle infâme contre votre personne sacrée, j'y suis aussi traité avec indignité: mais ce n'est pas-là ce qui me touche....

LE CALIFE.

J'y suis déchiré, dites-vous?

LE VISIR.

Ah, Seigneur, de la maniere la plus horrible....

LE CALIFE.

Avez-vous cet écrit?

LE VISIR.

Oui, Seigneur; le voici.

LE CALIFE.

Voyons : la haine, quelquefois, peut donner d'utiles avis.... (*Il lit tout bas.*)

LE VISIR.

Je sais le nom du criminel auteur de ces vers; celui qui les a copiés, l'a trahi; & le remords ou l'espoir d'une récompense, l'a engagé à m'apporter l'original, écrit de la propre main de l'auteur.

LE CALIFE, *après avoir lu.*

Nous * sommes en effet vous & moi cruellement traités dans cet ouvrage; je suis offensé comme vous, & je desire que vous partagiez avec moi le mérite du pardon que j'accorde à l'injure.

LE VISIR.

Seigneur!...

LE CALIFE.

Puisque vous pouvez me prouver de quelle main vient une méchanceté si noire... dites-moi quel en est l'auteur; je veux qu'il sache que je suis instruit de son nom; c'est la seule vengeance que j'en puisse prendre.

LE VISIR.

Mais, Seigneur, cet excès d'indulgen-

* Cette réponse est presque mot pour mot dans l'Histoire, & fut faite dans la même circonstance par le Calife d'Egypte, Agis, à son Visir.

ce ne peut-il pas devenir dangereux? Un particulier doit être sensible à la calomnie; il doit poursuivre le calomniateur : pourquoi donc un Souverain auroit-il plus de générosité?

LE CALIFE.

Un particulier poursuit le calomniateur pour le forcer à se rétracter; il demande aux loix de le punir, non pour sa vengeance, mais pour sa justification.... Un Souverain est au-dessus de toute réparation; il doit donc être aussi supérieur à l'offense... D'ailleurs, si l'on insulte sa personne, on ne peut rien sur sa réputation. Eh, n'est-il pas obligé d'apprendre à pardonner, lui qui pourroit offenser impunément? Et l'outrage obscur d'un insensé, enflammeroit sa colere!... Il est si noble, il est si doux de confondre la haine par la clémence & la générosité, & de changer en remords & en admiration, l'audace & la rage d'un impuissant ennemi! Ah, * si tous ceux qui m'ont offensé savoient combien j'aime à pardonner, conduits par le repentir & la tendresse, peut-être ils viendroient sans balancer m'avouer leurs fautes!

LE VISIR.

Seigneur, vous serez sans doute surpris

---

* Ce dernier trait est tiré de l'Histoire. Le frere aîné de ce même Calife Motassem, le Calife Mammon, dit ces belles paroles, après avoir pardonné à son oncle, qui avoit conspiré contre sa vie.

en apprenant le nom de l'infâme auteur de ces vers....

LE CALIFE.

Quel est-il?

LE VISIR.

Un homme à qui vous avez daigné accorder il y a quelques jours une grace importante..... Boulaski, enfin....

LE CALIFE.

Boulaski?...

LE VISIR.

Oui, Seigneur, lui-même : je plains Almanzor; il sera sûrement bien affligé, malgré la parenté qui l'unit à Boulaski, d'avoir sollicité vos bontés en sa faveur.

LE CALIFE.

Vous êtes dans l'erreur; Almanzor ne m'a point sollicité pour Boulaski.

LE VISIR.

Comment, Seigneur!...

LE CALIFE.

Le Visir que vous avez remplacé, étoit ennemi de Boulaski; il le noircit auprès de moi; il me trompa, il me fit faire une injustice : voilà l'espece de crime qu'un Prince ne peut jamais pardonner, & celui qu'il doit punir avec le plus de rigueur. Enfin, je dépouillai Boulaski de ses places, je refusai d'entendre sa justification; il quitta la Cour, en remettant ses intérêts entre les mains d'Almanzor, & conserva long-temps l'espoir d'être rappellé. Almanzor voulut vainement prendre sa défense, il ne put obtenir de moi une explication, & l'innocen-

te fût opprimée pendant trois ans... Cependant la vérité, qui, même à la Cour, tôt ou tard se découvre, vint m'éclairer & me confondre : vous savez le reste ; je rappellai Boulaski, je l'ai comblé de graces ; on croit qu'il n'en a l'obligation qu'au crédit d'Almanzor, & il ne les doit qu'au cri de ma conscience.

LE VISIR, *à part.*

Je n'avois pas prévu ceci !...

LE CALIFE.

A la fin, aigri par l'infortune & l'oppression, Boulaski a cru se venger en me calomniant : quel remords de plus pour moi ! Il étoit vertueux, je l'ai rendu coupable ; la seule mauvaise action dont il ait souillé sa vie, est le fruit de mon injustice.... Depuis quand ces vers sont-ils répandus dans le public ?

LE VISIR.

Ils ont précédé de quelques jours le rétablissement de Boulaski.

LE CALIFE.

Le malheureux ! qu'il a dû rougir en recevant mes dons, en voyant ma douleur de l'avoir opprimé....

LE VISIR.

Enfin, Seigneur, vous lui conserverez ses places ?

LE CALIFE.

Non ; l'auteur d'un libelle anonyme, est indigne d'en occuper aucune ; il a fait une noirceur, une lâcheté : désormais, nulle partie de l'administration ne peut lui être

confiée; mais je fus injuste, je lui dois des dédommagements : qu'il jouisse de sa liberté; qu'il soit assuré de mon pardon, de ma pitié, & du regret que j'éprouve de ne pouvoir qu'avec de l'argent réparer mes torts avec lui. Je connois son écriture : apportez-moi ce soir l'original de ces vers écrit de sa main, & je vous donnerai mes derniers ordres sur ce qui le concerne.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LE VISIR, *seul.*

ALMANZOR n'avoit point de part à la faveur de Boulaski!... qui l'eût pu penser?... Mais enfin il a refusé mon fils; n'en doutons plus, c'est à l'amour de Vathek qu'il réserve Zulica... J'ai vu le Calife interdit & troublé ; voici le moment d'achever de l'éclairer entiérement; allons chercher Nasser & mon fils, & concerter avec eux les mesures qu'il faut prendre, pour précipiter la chûte de cet orgueilleux favori. (*Il sort.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALMANZOR, GIAFFER.

GIAFFER.

OUI, j'en ſuis ſûr, on trame quelque nouvelle intrigue contre vous; Naſſer me recherche, me flatte, me parle de la véritable amitié du Viſir pour vous; tout cela cache quelque perfidie; vous le verrez.

ALMANZOR.

Eh bien, attendons que le temps nous la découvre, & n'ajoutons pas au chagrin d'en être l'objet, celui de la prévoir.

GIAFFER.

Voilà votre prudence ordinaire; vous vous croyez un Philoſophe, & vous n'êtes que le plus indolent de tous les hommes.

ALMANZOR.

Vous voyez tout en noir; vous ſoupçonnez éternellement des embûches, des pieges, des conſpirations; vous ſavez cependant que mille fois vous vous êtes trompé en formant de ſemblables conjectures; mais rien ne vous corrige.

GIAFFER.

Eh bien, le Viſir eſt charmé de votre

faveur; il est enchanté que vous ayez refusé son fils; tous les courtisans vous chérissent, personne ne vous envie: à la bonne heure, mes craintes n'ont pas le sens commun.

ALMANZOR.

Je sais bien que j'ai des ennemis; mais je ne les crois ni aussi noirs, ni aussi dangereux que vous me les dépeignez. Il semble, à vous entendre, que le seul sentiment qu'ils éprouvent, soit la haine que je leur inspire; & l'unique affaire de leur vie, le soin & l'occupation de me nuire: & je ne trouve dans de pareilles idées, que de l'exagération & de la folie.

GIAFFER.

Le Visir n'est pas un méchant homme?... un homme capable de tout?...

ALMANZOR.

Non...

GIAFFER.

Non?...

ALMANZOR.

C'est un homme défiant & jaloux, mais qui n'est point décidément méchant. Il a même de grandes qualités; il a des talents & de l'esprit; il remplit les devoirs de sa place avec distinction; enfin, il sert bien le Calife.

GIAFFER.

Et vous pensez qu'il ne vous déteste pas?

ALMANZOR.

Mais savez-vous pourquoi il me hait? c'est qu'il ne me connoît point. Il raisonne

& juge en courtisan ; il ne voit en moi qu'un ambitieux hypocrite ; pourquoi sa haine m'irriteroit-elle, puisqu'elle seroit fondée si j'étois tel qu'il me suppose?

GIAFFER.

Et vous imaginez que s'il vous connoissoit, il vous rendroit justice?

ALMANZOR.

Oui, parce qu'il cesseroit de me craindre.

GIAFFER.

Ainsi donc la vertu ne fera jamais d'envieux?

ALMANZOR.

Quand elle sera douce, indulgente, qu'on la croira dénuée d'ambition & d'orgueil, on finira par lui pardonner la gloire qu'elle procure...

GIAFFER.

En attendant, depuis dix ans, on vous méconnoît, on vous hait, on vous calomnie...

ALMANZOR.

Il est vrai qu'à la Cour l'homme de bien n'obtient qu'avec le temps la justice qui lui est due; mais il doit à la fin détruire les préventions & confondre l'imposture; & sans doute qu'un triomphe long-temps attendu, n'en est que plus doux & mieux senti.

GIAFFER.

Jamais, jamais on ne triomphe de l'aversion des méchants; vous serez un jour, je le prévois à regret, la victime de votre sécurité, & de la perversité des courtisans.

ALMANZOR.

Perversité!... quelle expression!

GIAFFER.

Oui, je vous soutiens qu'ils sont tous pervers, corrompus...

ALMANZOR.

Certainement ils ont en général de grands défauts qui les caractérisent; mais n'ont-ils pas aussi beaucoup d'excuses? La vie dissipée d'un courtisan lui laisse à peine le temps de réfléchir; & ce n'est que la réflexion qui peut assurer nos principes & nos vertus. D'ailleurs, à quels genres de séduction un homme en place n'est-il pas exposé? Il faut qu'il satisfasse à la fois l'avidité de ses parents, de ses amis, de ses créatures. Cette foule mercénaire, dont il est sans cesse entouré, s'empresse à le corrompre par la plus basse adulation; il n'en reçoit jamais un conseil désintéressé: on ne l'entretient que de projets d'agrandissement; on cherche à tourner tous ses desirs vers les honneurs & la fortune; & sur-tout, chacun s'occupe avec soin à lui rendre odieux ses ennemis particuliers: jamais cet homme malheureux n'entendra louer d'un Ministre, que le faste, la magnificence, & les graces répandues avec profusion sur ses protégés; personne n'aura la noblesse de lui dire que, dans un rang élevé, la seule marque de la véritable grandeur est la modération; & l'unique gloire desirable, l'estime publique. Enfin, il est livré à plus de dangers qu'un Souverain: il a comme lui

tous

tous les pieges de la flatterie à redouter; il a de plus la tentation des richesses & des honneurs; & il ne peut avoir (sur-tout dans les commencements de son administration) l'amour pour le peuple, ce sentiment paternel, si puissant dans le cœur d'un bon Prince. Cependant, malgré tant d'écueils, quoi que vous en disiez, Giaffer, depuis dix ans que je vis à la Cour, je n'ai point encore vu de favori qu'on dût avec raison appeller un méchant homme; j'ai vu beaucoup d'injustices & d'inconséquences, & la plupart produites plutôt par l'aveuglement & la foiblesse, que par la méchanceté; en un mot, j'ai été témoin d'actions nobles, de procédés généreux, & jamais d'une seule atrocité.

GIAFFER.

Oui, ils feront le matin une action noble, & le soir une bassesse. Ils n'ont ni caractere, ni suite dans leurs idées.

ALMANZOR.

Ils ne sont pas philosophes, j'en conviens: tout homme qui ne s'est point étudié & réformé lui-même, & qui ne s'est pas proposé un plan de conduite invariable, sera foible & inconséquent. Croyez-vous, Giaffer, que si, vous & moi, nous n'eussions point passé une partie de notre vie dans la solitude & la méditation, nous serions ce que nous sommes? Non, sans doute. Excusons donc les défauts de ceux qui, jettés dans le tourbillon de la Cour dès leur plus tendre jeunesse, ont été privés des réflexions aux-

quelles nous devons la ſolidité de nos principes. Peut-être même faut-il nous étonner qu'ils ayent encore autant de vertus!... Cependant je crois qu'il exiſte quelques ames privilégiées, qui pourroient, ſans le ſecours de l'éducation, & malgré les mauvais exemples, s'élever au-deſſus de tout ce qui les environne. Parmi ces courtiſans, objets de vos mépris; ſoyez ſûr, Giaffer, qu'il en eſt de véritablement eſtimables; & leurs vertus ſont d'autant plus dignes d'admiration, qu'ils ne les doivent qu'à la bonté de leur naturel.

GIAFFÈR.

Du moins vous convenez que la vertu ſe montre ici rarement, qu'elle y eſt entourée d'écueils & de dangers; & c'eſt dans ce ſéjour maudit que vous avez pu conſentir à élever le jeune Prince?

ALMANZOR.

Quoi, vouliez-vous que j'élevaſſe dans un déſert, celui qui doit un jour conduire & gouverner des hommes, & dont, par conſéquent, la plus importante étude eſt d'apprendre à les connoître?...

GIAFFER.

A votre place, je ne m'en ſerois point chargé; ou l'on m'auroit permis d'inſtruire ſa jeuneſſe, loin de l'intrigue & de la flatterie.

ALMANZOR.

Dans une ſolitude, n'aurois-je pas été obligé de le prévenir de tous les dangers qui ſe trouvent ici? eh, quel récit peut va-

loir une observation ? Avec un Gouverneur attentif, vigilant & vertueux, un Prince ne peut être nulle part aussi bien élevé qu'à la Cour : ce n'est que là qu'on peut lui dévoiler tous les artifices des courtisans, dont les petites finesses sont si faciles à pénétrer; c'est-là qu'on lui peut enseigner à n'en être jamais la dupe, à détester le vice qu'on lui a fait voir à découvert, & à chérir davantage, par le pouvoir du contraste, la vertu dont on lui donne l'exemple.

GIAFFER.

Je conviens que vous avez rempli vos devoirs aussi-bien que vous le pouviez ici; mais votre ouvrage n'est encore qu'imparfait, & vous le laissera-t-on finir ?..

ALMANZOR.

Comment pourroit-on m'en empêcher ?... En cessant d'être Gouverneur du Prince, je ne cesserai point d'être son ami : il me consultera toujours ; je lui donnerai des conseils, & je conserverai à jamais sur son cœur l'empire que doit assurer la confiance, l'estime, & la reconnoissance.

GIAFFER.

Eh quoi, Almanzor, votre projet est donc de ne jamais quitter la Cour ? Quoi, renonceriez-vous sans retour au repos, cette précieuse récompense des travaux de l'homme ; bonheur qui souvent fut préféré même à la gloire, & le dernier desir du sage ? Après avoir consacré quinze ans au service de sa patrie, n'est-il pas juste de vivre enfin pour soi ; & rompant d'honorables, mais de pe-

ſantes chaînes, d'aller chercher, dans la ſolitude, les ſeuls biens réels qui ſoient ſur la terre, la paix & la liberté?...

ALMANZOR.

Qui, moi, Giaffer, je préférerois le repos âu bonheur d'être utile à l'humanité? Pouvant ſervir ma patrie juſqu'au bout de ma carriere, j'abandonnerois lâchement ſes intérêts? Non, non; la dette ſacrée qu'en naiſſant j'ai contractée avec elle, ne peut s'acquitter qu'en lui conſacrant ma vie entiere. C'eſt ici que le Ciel ma placé; il a daigné m'y conſerver une ame pure; j'y dois reſter ſans doute: la Providence, en donnant à l'homme homête & vrai l'amitié d'un Souverain, ne ſemble-t-elle pas lui impoſer l'obligation de la cultiver à jamais, pour ſa propre gloire & la félicité du genre humain? Eh, dix ans du plus doux repos, valent-ils la délicieuſe ſatisfaction d'empêcher ou de prévenir une ſeule injuſtice? Ah, Giaffer, pour un cœur noble & ſenſible, combien la place que j'occupe eſt importante & glorieuſe! Quel emploi ſublime que celui de former les principes & le caractere d'un Prince qui doit régner un jour! Chaque idée juſte que j'offre à mon éleve, chaque vertu que j'imprime dans ſon jeune cœur, ſont autant de bienfaits que je répands ſur ma nation; c'eſt elle qui doit recueillir l'heureux fruit de mes ſoins, de ma vigilance...., Quels tranſports ſeront les miens, ſi, dans ma vieilleſſe, je puis me dire: „ Vathek eſt équitable & bon; il fait

„ la félicité de ſes peuples; & ſes ſuccès,
„ ſa gloire & ſes vertus ſont mon ouvra-
„ ge!...

GIAFFER.

Eh bien, mon cher Almanzor, pour le bonheur de cette patrie qui vous eſt ſi chere, craignez donc que l'envie ne parvienne à vous ravir la faveur & le crédit dont vous jouiſſez; ne mépriſez point mes avis; ſoyez ſûr qu'on médite contre vous quelque noir complot...

ALMANZOR.

Certain de pouvoir toujours me juſtifier, quelle accuſation ai-je à craindre?

GIAFFER.

Mais du moins ayez plus de prudence: par exemple, pourquoi laiſſer Oſmin entretenir le jeune Prince tête-à-tête? Oſmin eſt le fils du Viſir; vous venez de lui refuſer Zulica; il va chercher tous les moyens imaginables de vous nuire dans l'eſprit du Prince....

ALMANZOR.

Il le tenteroit en vain.... Je ſuis ſûr du cœur de Vathek. Je penſe, comme vous, qu'Oſmin, guidé par ſon pere, entreprend quelque intrigue auprès de Vathek; j'ai vu qu'il deſiroit lui parler en ſecret...

GIAFFER.

Et vous les avez laiſſés enſemble!

ALMANZOR.

Oui, afin de pénétrer ce myſtere; car ſûrement Vathek m'en inſtruira.

GIAFFER.

Vous comptez trop, Almanzor, fur votre vertu; tant de fécurité vous perdra.

ALMANZOR.

Non, jamais l'honnête homme ne doit fe défendre de l'intrigue par l'intrigue; eh bien, après tout, fi l'on me perd, j'aurai pour ma confolation le témoignage de ma confcience, & le fouvenir du bien que j'ai fait. Avec de tels dédommagements, nulle difgrace n'eft accablante, & nul exil n'eft rigoureux... mais on vient; c'eft le Prince.

GIAFFER.

Tenez, Ofmin le fuit encore....

ALMANZOR.

Laiffons-lui le temps d'achever de s'expliquer; fortons.

SCENE II.

VATHEK, ALMANZOR, OSMIN, GIAFFER.

VATHEK, *arrêtant Almanzor.*

POURQUOI fortez-vous, Almanzor?

ALMANZOR.

Seigneur, j'ai remarqué qu'Ofmin, depuis ce matin, cherchoit une occafion de vous entretenir fans témoins, & je veux la lui procurer.

VATHEK.

Où allez-vous?

ALMANZOR.

Dans la grande galerie, Seigneur.

VATHEK.

J'irai bientôt vous rejoindre.

(*Almanzor & Giaffer sortent.*)

SCENE III.

VATHEK, OSMIN.

OSMIN.

OUI, Seigneur, j'ose vous le protester, mon pere a demandé Zulica sans m'en prévenir : quand il m'a fait part du refus d'Almanzor, j'ai senti qu'on vous réservoit Zulica ; & connoissant l'excès de votre passion, pour la servir, j'ai trahi votre secret : mon pere est dans vos intérêts, Seigneur ; il employera tout son crédit auprès du Calife, à favoriser votre amour ; ainsi vous devez concevoir de justes espérances. Pourquoi donc, Seigneur, cet air sombre & chagrin ?

VATHEK.

C'est que la confiance que vous avez obtenue de moi, n'est pas entiérement volontaire. Hier vous m'avez arraché le secret de mes sentiments pour Zulica ; aujourd'hui, vous croyant mon rival, & coupable de la plus noire perfidie, le ressentiment & la colere m'ont fait desirer une explication : vous m'avez satisfait, Osmin,

vous êtes justifié ; je vous ai fait l'aveu de mon injustice, je me repens sur-tout de vous avoir accusé de dissimulation devant mon pere : mes torts vous donnent de grands droits à mon amitié ; mais, Osmin, c'est malgré moi que vous savez tous mes secrets ; je sens, je vous l'avoue, quelques remords de vous avoir confié ce que j'ai craint de dire à Almanzor. C'est à lui seul que je dois une entiere confiance, puisque lui seul peut m'éclairer & me guider.

OSMIN.

Cette délicatesse, Seigneur, est digne de vous ; mais ne vous reprochez rien, & soyez sûr qu'Almanzor a lu dans votre cœur.

VATHEK.

Je le crois, comme vous... & vous pensez qu'il seroit possible qu'il ne me désapprouvât point ?

OSMIN.

Eh, sa conduite ne le prouve-t-elle pas ?...

VATHEK.

Il est vrai.... Avec quelle fermeté il a rejetté l'offre du Visir, malgré le mécontentement visible de mon pere, & sans donner aucune raison d'un refus si extraordinaire !... Je me rappelle même qu'il avoit l'air contraint, embarrassé.... O Zulica, seroit-il possible !... Hélas, l'idée de la peine que je souffrirois s'il falloit perdre une si douce erreur, cette prévoyance cruelle m'ôte tous les charmes de l'espérance. Ah, je veux voir Almanzor, je veux le consulter....

OSMIN.

Gardez-vous-en bien, Seigneur; vous perdriez Zulica sans retour.

VATHEK.

Eh, pourquoi?

OSMIN.

Almanzor ne peut agir pour vous; il vous a fait assez connoître qu'il approuvoit vos sentiments : le pere de Zulica les favorise en secret, mais le Gouverneur du Prince doit les condamner; il évite une confidence, parce qu'il seroit forcé de vous donner des conseils contraires à votre amour....

VATHEK.

En effet, pourquoi évitoit-il toujours avec tant de soin de me parler de Zulica!... Cependant, je ne puis croire qu'Almanzor ait autant d'indulgence pour une foiblesse..... Osmin, si vous le soupçonniez d'ambition, quelle injustice seroit la vôtre!

OSMIN.

Moi, Seigneur, croire Almanzor ambitieux! Ah, son caractere m'est connu; mon pere m'a vanté si souvent l'austere vertu qui le distingue....

VATHEK.

Le Visir? Est-il bien vrai?

OSMIN.

Oui, Seigneur, il l'admire, il l'aime.

VATHEK.

Il fut autrefois son ennemi....

OSMIN.

Mais, Seigneur, aujourd'hui il lui demandoit Zulica; & ce soir il m'a donné sa parole de vous servir....

VATHEK.

Almanzor n'y consentira pas.

OSMIN.

Almanzor, Seigneur, est un philosophe au-dessus des préjugés vulgaires : il voit en Zulica toutes les qualités qui peuvent vous rendre heureux; il desire qu'elle soit votre épouse, non par ambition, mais pour assurer le bonheur de votre vie; ce n'est pas sa fille qu'il souhaite élever à ce haut rang, c'est la personne qui, à ses yeux comme aux nôtres, paroît le plus digne de l'occuper.

VATHEK.

Si Almanzor ne blâme point ma passion, tels sont sans doute ses motifs & ses sentiments. Eh bien, mon cher Osmin, que ferai-je, quel parti dois-je prendre?

OSMIN.

Il faut, Seigneur, déclarer votre amour au Calife....

VATHEK.

A mon pere? jamais je n'en aurai le courage....

OSMIN.

La Princesse sa mere chérit Zulica; sûre de conserver à jamais les droits les mieux fondés à sa reconnoissance, elle desire passionnément qu'elle soit votre épouse :

le Calife ne consultera qu'elle & mon pere; ainsi....

VATHEK.

Mais le Visir! Est-il bien certain que je puisse compter sur lui?

OSMIN.

Si vous n'en croyez pas sa parole, Seigneur, croyez-en l'intérêt qu'il trouve à vous servir, & à s'assurer, par cette seule obligation, de vos bontés, de celles de votre épouse, & de l'amitié d'Almanzor.

VATHEK.

Vous me persuadez.... mais, cependant, je ne puis me résoudre à faire une démarche si importante à l'insu d'Almanzor....

OSMIN.

Eh, Seigneur, il ne peut y donner son consentement....

VATHEK.

Et si j'excite la colere de mon pere contre lui?...

OSMIN.

Si vous agissiez de concert avec Almanzor, vous pourriez en effet irriter le Calife; mais il ne verra dans votre conduite, que l'effet naturel d'une passion invincible....

VATHEK.

Allons, c'en est fait, je lui parlerai....

OSMIN.

Vous le pouvez, Seigneur, avec d'autant plus d'assurance, qu'il soupçonne

déja votre amour, & n'en paroît point surpris....

VATHEK.

Comment?

OSMIN.

Ce n'est pas sans dessein que je vous ai conduit ici; il va s'y rendre, Seigneur....

VATHEK.

O Ciel, Osmin, où m'avez-vous engagé!.... Ah! laissez-moi consulter Almanzor....

OSMIN.

Eh bien allez, Seigneur, je ne vous retiens plus: peut-être, en effet, est-il plus sage de renoncer à Zulica; si c'est-là votre dessein, je suis loin de vous en détourner....

VATHEK.

Y renoncer!... non, je ne le puis!... Mon pere va venir! Et sera-t-il avec le Visir?....

OSMIN.

Oui, Seigneur; j'ai conjuré mon pere de le pressentir avec adresse, & de l'amener ici....

VATHEK.

Ah, Dieu!...

OSMIN.

Enfin, je suis convenu d'un signe avec mon pere, par lequel il doit m'avertir des dispositions du Calife, afin, Seigneur, que je puisse vous encourager à parler, ou vous en détourner....

VATHEK.

Ainsi donc me voilà entiérement livré à vos conseils!...

OSMIN.

Seigneur, je vois couler vos larmes.....
Eh bien, abandonnez un projet peut-être téméraire, pardonnez l'excès d'un zele sans doute indiscret....

VATHEK.

Almanzor!... Hélas! il me semble que je le trahis, que je vas me perdre!...

OSMIN.

Venez, Seigneur, venez le retrouver....

VATHEK.

Il n'est plus temps....

OSMIN.

J'entends du bruit....

VATHEK.

Ciel! c'est mon pere!...

OSMIN.

Seigneur, à quoi vous décidez-vous?

VATHEK.

O Zulica!... Osmin, je suivrai vos conseils.

OSMIN.

Voici le Calife.

VATHEK.

Osmin, observez bien votre pere.

OSMIN.

Oui, Seigneur.

SCENE IV.

LE CALIFE, LE VISIR, VATHEK, OSMIN.

VATHEK, *à part.*

Je tremble!....

LE CALIFE, *dans le fond du Théâtre, à part au Visir.*

Oui, je me contraindrai, je vous le promets....

OSMIN, *bas au Prince.*

Seigneur, mon pere me fait signe que vous pouvez parler. Adieu. Armez-vous de courage.... (*Il sort.*)

VATHEK, *à part.*

Que dirai-je?... Comment faut-il me conduire?... Ah! sans Almanzor, je ne puis faire qu'une imprudence!...

LE CALIFE, *s'avançant.*

Osmin vous quitte, mon fils; je sais que devant plusieurs personnes vous vous êtes emporté contre lui, & qu'ensuite vous avez eu une longue explication ensemble.

VATHEK.

Seigneur, il est vrai....

LE CALIFE.

Eh, d'où vient donc votre colere contre Osmin?

VATHEK.

Seigneur, elle est dissipée; j'ai reconnu mon injustice.

LE CALIFE.

Mais quel en étoit le ſujet?

LE VISIR.

Parlez, Seigneur, parlez avec confiance au meilleur de tous les peres....

VATHEK, *ſe jettant aux pieds du Calife.*

Ah, Seigneur, j'implore votre indulgence, votre pitié..... O mon pere, il eſt vrai, j'ai oſé me livrer à des ſentiments que vous condamnerez ſans doute....

LE CALIFE.

Vous aimez Zulica?

VATHEK.

Oui, Seigneur, je l'avoue.....

LE CALIFE, *froidement.*

Levez-vous.

VATHEK, *à part.*

Quelle ſévérité dans ſes regards!..

LE VISIR, *à part.*

Enfin, le coup eſt porté! mon projet a réuſſi....

LE CALIFE.

Vous aimez Zulica!...Et depuis quand?

LE VISIR.

Apparemment depuis l'enfance?...

VATHEK, *à part.*

Sans doute le Viſir me conſeille de répondre ainſi.... Hélas, je ne ſais plus ce que je dois dire!....

LE CALIFE.

Répondez donc?

VATHEK.

Oui, Seigneur.... je l'aime depuis que je me connois.

LE VISIR, *au Calife.*

Du moins, Seigneur, Zulica justifie par ses charmes, ses vertus & ses talents, la passion du Prince; on dit qu'Almanzor s'est appliqué particuliérement à former son esprit & son caractere; le Prince a trouvé en elle toute l'instruction qu'il a lui-même; la beauté seule n'auroit pu le séduire : ce triomphe étoit réservé à l'assemblage rare des qualités qui brillent en Zulica.

LE CALIFE.

Allez, mon fils, allez chercher Almanzor; amenez-le : je vous expliquerai mes sentiments devant lui : mais je vous défends de le prévenir.

VATHEK.

Je vous obéirai, Seigneur.... Mais puis-je espérer le pardon....

LE CALIFE.

Je n'ai contre vous ni colere, ni ressentiment.

VATHEK.

Hélas! Seigneur, oserois-je le dire, la colere me glaceroit moins, peut-être, que cette froideur imposante & févere....

LE CALIFE.

C'en est assez. Allez.

VATHEK, *à part.*

Ah, je suis perdu.... O mon cher Almanzor, qu'ai-je fait.... (*Il sort.*)



SCENE V.

LE CALIFE, LE VISIR.

LE VISIR.

Eh bien, Seigneur, vous le voyez; je ne me trompois pas dans mes conjectures.... Malgré mon estime pour Almanzor, quand j'ai su de mon fils la maniere dont le Prince l'avoit traité dans son premier mouvement, j'ai bien vu que l'amour seul en étoit la cause, & que cet amour étoit l'ouvrage d'Almanzor. Vous l'avez entendu, le Prince avoue qu'il aime Zulica depuis l'enfance; Almanzor est trop pénétrant pour n'avoir pas su lire dans un jeune cœur qu'il a formé; il n'a point combattu cet amour; au contraire, il semble qu'il ait mis tous ses soins à le fortifier; enfin, il rejette avec dédain mon alliance; il ne donne aucune raison de son refus; & le Prince, toujours uniquement guidé par lui, vous déclare sa passion!... Est-il possible maintenant de douter des projets ambitieux & téméraires d'Almanzor?

LE CALIFE.

Epargnez-vous le soin de rapprocher toutes ces circonstances, elles se présentent d'elles-mêmes à mon esprit. J'attends Almanzor, & je ne veux point le juger sans l'entendre.

LE VISIR.

Eh, Seigneur, que pourra-t-il dire pour ſa juſtification ?

LE CALIFE.

Telles que puiſſent être les apparences, on doit écouter avant de condamner : voilà ſans doute la premiere obligation de celui qui a le pouvoir de punir. Eh, tout-à-l'heure, n'ai-je pas vu Boulaski, ne l'ai-je pas écouté ? J'avois cependant vu tracée de ſa main, la preuve de ſa perfidie ; mais la penſée qu'il étoit poſſible qu'on eût pu en imiter le caractere, m'a fait réſoudre à l'entendre ; enfin, je tiens de ſa bouche l'aveu de ſa noirceur, & ma conſcience eſt tranquille.... Ferai-je moins pour Almanzor, pour un ami de dix ans.... moi, qui ne voudrois pas condamner légérement, ſeulement au fond de mon cœur, le dernier de mes ſujets ?...

LE VISIR.

Je le vois, Seigneur, l'excès de mon zele n'a ſervi qu'à m'égarer. J'ai cru qu'un tel avis pouvoit être utile ; j'ai moins conſulté la prudence que mon devoir... Almanzor va nier qu'il eût connoiſſance de l'amour du Prince, &....

LE CALIFE.

Et vous penſez qu'il lui ſera facile de m'abuſer ? Vous n'attaquez que mon eſprit, vous ne craignez que la bonté de mon cœur : je vous pardonne ſans peine. Mais, raſſurez-vous ; ſi ſa défenſe ne roule que ſur ſa prétendue ignorance des ſentiments de

mon fils, je ne le croirai pas; car je suis certain qu'il les connoissoit.

LE VISIR.

Eh, quelle autre raison pourroit-il donner?...

LE CALIFE.

Je l'ignore; mais, en un mot, je veux qu'il se défende lui-même... Je l'entends...

LE VISIR.

Seigneur, dois-je me retirer?...

LE CALIFE.

Non, restez.... C'est lui.... ô Dieu, si je suis digne d'avoir un ami, faites qu'Almanzor puisse se justifier!

LE VISIR, *à part.*

Malgré moi, cette explication m'inquiete.

LE CALIFE.

Le voici; mon trouble est extrême!...

SCENE VI.

LE CALIFE, LE VISIR, ALMANZOR, VATHEK.

VATHEK, *à part.*

HÉLAS, je respire à peine!

LE CALIFE.

Venez, Almanzor..... Mon fils vous a-t-il parlé?

ALMANZOR.

Non, Seigneur; mais j'ai vu sur son vi-

ſage un trouble dont j'eſpere que vous daignerez m'expliquer la cauſe.

LE CALIFE.

Almanzor! .... Eſt-il bien vrai que vous ſoyez ſans inquiétude?

ALMANZOR.

Seigneur, vous êtes agité.... le Prince tremble; je vois couler ſes larmes; je pénetre facilement qu'on a voulu me nuire auprès de vous, & je devine peut-être l'entiere vérité.... Mais, Seigneur, avant de me juſtifier par des faits, ſouffrez que je vous rappelle que depuis dix ans Almanzor eſt honoré du titre de votre ami; votre grande ame, Seigneur, ne m'a-t-elle pas déja juſtifié en ſecret? Penſeriez-vous poſſible, qu'un ambitieux hypocrite pût feindre pendant dix ans la ſincérité, la modération & le déſintéreſſement?... Non, Seigneur, je ne ſuis point intimidé; je ne ſerois qu'affligé & ſurpris, ſi vous pouviez douter de ma foi.

LE CALIFE.

Non, je n'en doute point, non, mon cher Almanzor.... Je ne crains point de vous l'avouer, j'ai été pluſieurs fois aujourd'hui troublé par un concours de circonſtances qui ſemblent dépoſer contre vous; mais toujours l'amitié l'emportoit ſur la défiance: & dans ce moment, convaincu de votre innocence, je ne deſire une explication, que pour vous voir triompher à tous les yeux.

LE VISIR, *à part.*

J'ai peine à me contenir....

VATHEK.

O mon pere!...

LE CALIFE.

Parlez donc, mon cher Almanzor.... Mon fils aime Zulica, il m'en a fait l'aveu....

ALMANZOR.

Ah, Seigneur, pardonnez-lui cette imprudence, elle ne vient pas de lui; sans doute de mauvais conseils...

LE CALIFE.

Mais, ignoriez-vous son amour?

ALMANZOR.

Non, Seigneur, je l'ai connu dès sa naissance...

LE VISIR, *à part.*

Eh comment, à présent, pourra-t-il se justifier!...

LE CALIFE.

Et vous avez refusé Zulica au fils du Visir... Almanzor, vous pouvez choisir dans ma Cour un époux pour Zulica; je vous demande sa main pour celui que vous en jugerez digne : mais j'exige que ce choix soit déclaré aujourd'hui...

VATHEK, *à part.*

Ah, grand Dieu!...

ALMANZOR.

Seigneur, il m'est impossible de vous obéir.

VATHEK, *à part.*

Qu'entends-je!...

LE VISIR, *bas au Calife*.

Eh bien, Seigneur, cet excès d'audace vous ouvre-t-il les yeux?...

LE CALIFE, *après un moment de silence*.

Oui, l'amitié m'éclaire!.... Almanzor a rempli son devoir; Zulica n'est plus libre....

ALMANZOR, *se jettant aux pieds du Calife*.

O le meilleur des Princes! quand toutes les apparences m'accusent, vous seul pouvez pénétrer la vérité qui me justifie!...

LE VISIR.

Comment!

VATHEK.

Quoi! Zulica...

ALMANZOR.

Zulica, depuis deux mois, est en secret l'épouse de Nadir, du fils de Giaffer.

VATHEK.

Ciel!...

LE CALIFE.

Cher Almanzor!...

LE VISIR, *à part*.

Quel coup inattendu!

LE CALIFE.

Mon fils!... Il pâlit, il chancele...

ALMANZOR, *le soutenant dans ses bras*.

Ah, Seigneur!...

VATHEK, *à Almanzor*.

Laissez-moi, cruel...

ALMANZOR, *à Vathek*.

Eh quoi, Seigneur, voulez-vous, par une indigne foiblesse, tromper l'espérance

que j'avois conçue des vertus que vous annonciez? .. Ce qui me justifie, peut-il vous désespérer? L'amour est-il plus fort dans votre cœur, que l'amitié, que la réconnoissance? oui, la reconnoissance, Seigneur, j'ose le dire, vous m'en devez: un attachement sans bornes est digne d'en inspirer.

VATHEK.

Almanzor, si je puis m'acquitter en vous aimant, vous n'avez rien à me reprocher... Mais du moins qu'il me soit permis de répandre des pleurs que je ne puis retenir...

LE VISIR.

Enfin, Almanzor, connoissez votre accusateur; je vous ai cru coupable, je vous ai dénoncé...

VATHEK, *à part.*

Le perfide!...

ALMANZOR, *au Visir.*

Vous avez fait votre devoir.

LE CALIFE.

Et je ferai le mien... Mais, Almanzor, achevez de satisfaire ma curiosité; pourquoi m'avez-vous caché le mariage de Zulica?

ALMANZOR.

Seigneur, la Princesse votre mere à desiré que je vous épargnasse le chagrin de connoître la foiblesse du Prince: vous m'aviez laissé le maître absolu du sort de ma fille; depuis long-temps, je la destinois à Nadir; & comme il a peu de fortune, je crai-

gnois, je l'avoue, que votre bonté pour moi vous fît blâmer cette alliance. Aussitôt que je m'apperçus de l'égarement du Prince, je fis revenir secretement Nadir ; il épousa Zulica, & repartit sur le champ. Par égard pour le Prince, je crus devoir lui cacher quelque temps cette union. Zulica devoit aller rejoindre son époux ; la maladie de la Princesse votre mere a retardé son départ ; enfin, le jour en est fixé : nous avions trouvé un prétexte à son voyage ; & au bout de quelques mois d'absence, je comptois déclarer la vérité.

LE CALIFE.

Mais, mon fils, vous m'aviez dit que vous aimiez Zulica depuis l'enfance ?

VATHEK.

Je ne vous cacherai plus rien, Seigneur ; je croyois le Visir dans mes intérêts ; il vous aigrissoit, & me trompoit...

LE VISIR.

Seigneur !...

VATHEK, *au Visir.*

Du moins ne m'interrompez point... je ne veux que vous faire connoître : je pourrois peut-être desirer une autre vengeance ; mais ne craignez rien ; Almanzor a su m'apprendre à pardonner les trahisons ; il ne manque à sa gloire, que de me voir généreux. Soyez tranquille ; cette idée seule peut tout sur moi, elle me préservera de la colere & du ressentiment.

LE VISIR, *à part.*

C'en est trop, je ne puis souffrir tant de mépris !...

mépris ! . . . (*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LE CALIFE, *au Visir.*

Reftez ; écoutez-le : vous répondrez après.

LE VISIR, *à part.*

Quelle affreufe contrainte !

VATHEK.

Trompé par une queftion artificieufe du Vifir, que j'ai prife pour un confeil, je vous ai dit, Seigneur, que j'aimois Zulica depuis mon enfance ; &, fans le favoir, par cette réponfe, je rendois Almanzor plus coupable à vos yeux : mais ce malheureux amour ne m'occupe que depuis trois mois ; & c'eft Ofmin, c'eft le fils du Vifir, qui me l'a fait connoître ; fans lui peut-être je n'aurois jamais ofé me l'avouer à moi-même. Ofmin me vantoit fans ceffe Zulica, ne me parloit que de fes charmes, de fes vertus ; il me faifoit entendre qu'il foupçonnoit mes fentiments. Je l'écoutai d'abord avec indifférence, enfuite avec embarras ; & bientôt fes difcours me cauferent un trouble inexprimable. Il m'avoit appris que j'aimois ; il fit plus, il m'en arracha l'aveu. Hier, vaincu par fes importunités, je lui confiai ce malheureux fecret, qu'il ne defiroit obtenir que pour le trahir auffi-tôt. Enfin, aujourd'hui, c'eft lui qui m'a preffé, conjuré, Seigneur, de vous déclarer mes fentiments, en me perfuadant de cacher cette démarche à Almanzor, & me promettant

que le Visir m'appuyeroit de tout son crédit. Voilà, Seigneur, l'exacte vérité.

LE CALIFE.

Je vois, mon fils, que les insinuations d'Osmin sont les principales causes de votre foiblesse; c'est ainsi que souvent les courtisans flattent les passions des Princes, & même les font naître, afin de devenir leurs confidents, ou pour assurer le succès de quelque intrigue secrete.

LE VISIR, *au Calife.*

Seigneur, je prévois facilement ma disgrace; daignez me déclarer vos volontés: je suis préparé à mon sort, je saurai du moins le supporter avec courage.

ALMANZOR, *au Calife.*

Ah, Seigneur, songez aux services du Visir, songez que sa valeur fut plus d'une fois utile à l'Etat; il a versé son sang pour vous; il remplit avec éclat la place dont vous l'avez honoré: son inimitié particuliere pour un seul homme, anéantiroit-elle à vos yeux le mérite de tant d'actions glorieuses? Eh, qu'importe à la patrie, que le Visir haïsse Almanzor!.... D'ailleurs, sa haine n'étoit fondée que sur son erreur; il m'a cru capable d'une ambition insensée: un jour il connoîtra, Seigneur, que la réputation d'honnête homme, & l'amitié d'un Prince tel que vous, peuvent suffire à l'ambition d'une grande ame. Mais mon zele m'emporte & m'égare; il m'a fait oublier un instant que je parle au Souverain le plus

juste & le plus éclairé, & que de semblables conseils lui sont inutiles.

LE CALIFE, *au Visir*.

Tels furent toujours les discours d'Almanzor en votre faveur, & dans le temps même où vous laissiez paroître toute votre haine pour lui. Sa gloire & sa générosité le vengent assez de ses ennemis.... Je dois de la reconnoissance à vos services, Visir; conservez votre place; & si vous desirez encore l'amitié de votre Souverain, imitez Almanzor; il vous a donné l'exemple des vertus qui peuvent l'obtenir. Et vous, mon fils, suivez-moi chez ma mere; venez-lui montrer un courage qu'elle n'osoit attendre de votre jeunesse, & qu'on devoit cependant se promettre des soins d'Amanzor. Venez voir Zulica pour la derniere fois; lui faire vos adieux; lui promettre de chérir l'estimable époux qu'elle a choisi; venez prouver enfin par un généreux empire sur vous-même, que vous serez digne un jour de régner.

VATHEK.

Oui, Seigneur, vous ranimez mon ame!... Entre mon pere & Almanzor, que je serois vil si je manquois de courage & de générosité! L'un & l'autre me font adorer les vertus qu'ils m'enseignent!... Oui, je verrai Zulica sans foiblesse; oui, j'aimerai l'époux de Zulica!... Eh, pourrois-je envier le bonheur de Nadir!... de Nadir qui me fut si cher! de Nadir, qui toujours m'a dit la vérité!... Allons, Seigneur, je brûle de vous suivre...

LE CALIFE.

Venez, mon fils; venez, mon cher Almanzor.:..

VATHEK, *à part en s'en allant.*

O Zulica! je vous prouverai, du moins, que je méritois d'être aimé!.. (*Ils sortent.*)

SCENE VII & derniere.

LE VISIR, *seul, après un moment de silence.*

VOILA donc le fruit de ma politique & de toutes mes intrigues, le triomphe éclatant d'Almanzor!... il a bouleversé toutes mes idées.... La probité simple & constante doit-elle donc toujours anéantir les plus profonds complots de l'artifice?... & pour être heureux, enfin, faut-il être juste?.., Mon fils!... je l'ai perdu auprès du Prince; il faut, pour quelque temps, l'éloigner de la Cour.... Allons le retrouver.... Ah, puisse du moins cette triste expérience le frapper comme moi, & le convaincre que l'homme droit & vertueux finira toujours par déconcerter & confondre les détours, l'intrigue, l'envie & la haine.

(*Il sort.*)

FIN.

LES FAUX AMIS,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

Le Comte D'ANGLURES,

Le CHEVALIER, *fils du Comte.*

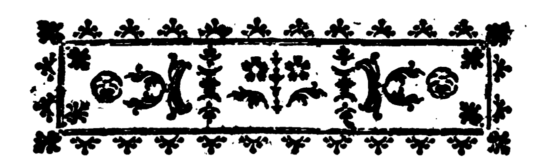
Le Marquis de VALVILLE.

DORSAIN, } *amis du Chevalier.*
VALMONT, }

BRUNEL, *valet-de-chambre du Chevalier.*

ZÉPHYR, *coureur du Chevalier.*

La Scene est à Paris, chez le Comte.



LES FAUX AMIS,

COMÉDIE.

. . . . The friendships of the world are oft
confed'racies in vice or leagues of pleasure.
Cato.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Sallon.

BRUNEL, ZÉPHYR.

BRUNEL, *tenant un papier.*

VOILA donc votre mémoire, Monsieur Zéphyr; pardi, vous avez eu bien de la peine à me le donner : vous craignez mon examen; & vous aimeriez mieux, je crois, traiter cette affaire avec Monsieur le Chevalier qu'avec moi.

ZÉPHYR.

Ma foi, il vaut toujours mieux n'avoir affaire qu'à ses maîtres....

BRUNEL.

Oui, quand ils n'ont que vingt-un ans, sur-tout; ils ne sont pas si près regardants qu'un vieux valet-de-chambre affectionné à leurs intérêts, n'est-ce pas.... Mais voyons donc ce mémoire....

ZÉPHYR.

Vous remarquerez, Monsieur Brunel, qu'il comprend la dépense de deux mois...

BRUNEL. (*Il met ses lunettes.*)

Oui, oui.... (*Il lit tout haut.*) *Pour un bouquet de roses artificielles, neuf francs.... Du douze, pour deux branches de jacinthe, trois livres.... Du vingt, pour six anémones....* Parbleu, vous aimez bien les fleurs!...

ZÉPHYR.

Avec tout cela, il n'y en a que pour cinq louis....

BRUNEL.

C'est une bagatelle, en effet... Allons, allons, il faut prendre patience. (*Il continue.*) *Pour six paires de bas de soie, cinquante-quatre livres.... Pour huit paires de souliers brodés en paillettes, soixante-douze livres.... Pour une plume couleur de rose.... pour une plume blanche.... pour un panache noir & bleu, quatre louis....* Mais, comment diantre, l'entretien d'une jolie femme n'est pas plus cher que le vôtre! Quelle folie!...

ZÉPHYR.

Je ſuis pourtant très-économe, je vous en réponds : demandez à Monſieur de Valmont, ce que lui coûte Roſſignol, ſon coureur ; vous verrez la différence.

BRUNEL.

Eh bien, j'en conclurai qu'il faut ſe paſſer d'un coureur....

ZÉPHYR.

Cela eſt bientôt dit ; heureuſement que tout le monde ne penſe pas comme vous : tenez, Monſieur Brunel, aujourd'hui un jeune Seigneur ſans coureur & ſans chaſſeur, eſt un corps ſans ame.... Enfin, Monſieur de Valmont, pour pouvoir garder Roſſignol, a fait le ſacrifice du meilleur cuiſinier de Paris. Je ſuis ſûr de cela.

BRUNEL.

Je crois que ceux qui vont dîner chez lui, ne trouvent pas ce ſacrifice-là fort raiſonnable..... Mais j'entends la voix de Monſieur le Comte.... Allez m'attendre dans ma chambre ; j'irai vous rejoindre tout-à-l'heure.... (*Zéphyr ſort.*) Quel plaiſir peut-on trouver à dépenſer plus de quatre mille francs par an, pour un animal auſſi inutile que celui-là !...

SCENE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, BRUNEL.

LE COMTE.

Brunel, allez voir ce que fait mon fils, & informez-vous de ses projets pour la journée.

BRUNEL.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

LE MARQUIS.

Je vous prie, mon cher Comte, soyez discret; ne lui parlez point de la signature des articles, je me fais un vrai plaisir de jouir de sa surprise.......

LE COMTE.

Sa joie l'égalera sûrement; il aime votre charmante fille avec une passion inexprimable.

LE MARQUIS.

Et, de son côté, Eugénie le préfere à tout autre.

LE COMTE.

Je crois qu'elle ne se répentira jamais d'avoir daigné le choisir. Mon fils a des défauts, je ne vous les ai point cachés; l'extrême douceur de son caractere le rend quelquefois trop facile, & la bonté de son cœur lui donne souvent une crédulité dangereuse. Sa franchise & sa sincérité,

qui sont incomparables, le portent à juger toujours les autres d'après lui-même; non-seulement il ne soupçonne personne de mauvaise foi, mais il pense à peine qu'un vice si bas puisse exister. Tant de candeur a sans doute beaucoup d'inconvénients; mais cette qualité précieuse est si estimable & si attachante, que ce n'est qu'avec les précautions les plus délicates qu'on doit entreprendre d'en modérer l'excès. La défiance est sur-tout révoltante dans sa jeunesse; & celui qui, a vingt ans, voit déja les hommes tels qu'ils sont, sera inévitablement à quarante un misanthrope outré. Cependant, comme la premiere regle pour instruire est d'être vrai, je n'ai point déguisé à mon fils qu'il existoit des ames perverses & corrompues; mais respectant la pureté de son cœur, j'ai passé légérement sur ces peintures horribles & cruelles, affligeants détails qu'on a si souvent exagérés, & qui ne servent qu'à noircir les idées & à flétrir l'ame du jeune homme qu'on veut éclairer.

LE MARQUIS.

Je pense comme vous; & la conformité de nos principes sur l'éducation, est le premier motif qui m'ait décidé à vous offrir ma fille. Vous eûtes l'honnêteté de m'avertir des défauts du Chevalier, du goût naissant qu'il paroissoit alors prendre pour le jeu; nous lui imposâmes une épreuve de dix-huit mois. Déja un an s'est écoulé depuis cette convention; & je suis si touché de l'exactitude avec laquelle il a gardé sa pa-

role, de l'attachement qu'il a pour Eugénie, & de l'amitié qu'il me témoigne, que je ne puis me résoudre à différer davantage son bonheur ; d'ailleurs, vous m'avez assuré qu'il n'a même jamais eu de passion réelle pour le jeu....

LE COMTE.

Oui, il n'étoit joueur que par air & par foiblesse. Il est instruit, il sait s'occuper ; il a de l'esprit, & de l'élévation dans l'ame. Avec de semblables qualités, on devient rarement un joueur de profession. Mais à son entrée dans le monde, il a trouvé le goût du jeu si généralement répandu, il a vu tant de gens s'enorgueillir du titre de gros joueur, &, sans autre mérite en effet, être accueillis & recherchés dans la société, que le défaut de réflexion, ordinaire à son âge, le mauvais exemple, & une vanité puérile, l'emporterent facilement sur la raison & mes conseils.

LE MARQUIS.

Il faut véritablement bien peu de réflexion, pour être séduit par cette prétendue considération dont les joueurs pensent jouir dans la société. On les prie à souper, non pour leurs agréments & les charmes de leur conversation, mais pour les établir autour d'une table, leur gagner de l'argent, & les ruiner, si l'on peut : voilà l'unique motif qui les fasse rechercher. Il faut avoir une vanité bien ingénieuse, pour pouvoir s'enorgueillir d'un succès qui n'est dû qu'à une semblable cause !

LE COMTE.

Enfin, mon fils maintenant me paroît penser à cet égard comme nous ; je suis bien certain que depuis un an, il n'a pas joué une seule fois ; mais il est vrai qu'il a eu peu de sujets de tentation : il a voyagé l'hyver dernier ; ensuite il a passé quatre mois à son régiment, dans une garnison où le jeu n'est point à la mode. Il n'y a que deux mois qu'il est de retour à Paris ; pour bien constater sa conversion, peut-être faudroit-il attendre le retour du printemps, & laisser passer tout l'hyver...

LE MARQUIS.

Je reconnois-là votre délicatesse, mon cher Comte, & cette exacte & scrupuleuse probité qui vous inspire toujours la crainte d'abuser de la confiance qu'on vous témoigne ; pour moi, je suis sans inquiétude, & je ne veux plus différer une union de laquelle j'attends tout le bonheur de ma vie. Votre fils m'est devenu cher autant qu'il peut vous l'être ; je ne trouve à blâmer dans sa conduite qu'une seule chose, & je me proposois de vous consulter là-dessus : c'est l'intimité de sa liaison avec deux jeunes étourdis qui ne me paroissent en rien dignes de son amitié....

LE COMTE.

Valmont & Dorsain ?

LE MARQUIS.

Justement. Le premier sur-tout, est un joueur décidé ; & tous deux sont d'une fatuité, d'une suffisance !....

LE COMTE.

J'en conviens : mais mon fils a vingt-un ans ; il est dans le monde depuis quatre ; je ne puis l'empêcher de vivre avec des jeunes gens de son âge : il a été fort recherché par Dorsain & Valmont, qui, par leur naissance du moins, sont partie de ce qu'on appelle la *bonne compagnie*. D'ailleurs, mon fils est persuadé qu'il a en eux deux amis véritables : j'entreprendrois en vain de le dissuader ; & j'ai pris le parti de les attirer chez moi l'un & l'autre, afin de faire observer peu-à-peu à mon fils, les ridicules frappants dont ils sont couverts ; &, de cette maniere, je l'espere, je parviendrai insensiblement à lui ouvrir les yeux.

LE MARQUIS.

Allons, je m'en rapporte entiérement à vous, & je persiste dans mon dessein pour ce soir.

LE COMTE.

Vous avez bien fait vos réflexions?

LE MARQUIS.

Oui, je suis absolument décidé, je vais chez mon Notaire.....

LE COMTE.

Vous me comblez de joie, je l'avoue.....

LE MARQUIS.

Je regarde ce jour comme le plus beau de ma vie.....

LE COMTE.

Mon fils!.... Quels seront ses transports!....



LE MARQUIS.

Mais de la discrétion, je vous prie.....

LE COMTE.

Ah, soyez tranquille....

LE MARQUIS.

Vous viendrez me prendre à huit heures précises chez moi, pour m'amener ici....

LE COMTE.

Quoi! l'explication ne se fera point devant Eugénie?

LE MARQUIS.

Non : vous connoissez sa modestie & sa timidité; elle desire que le secret soit révélé au Chevalier chez vous : elle craint, sans doute, de laisser paroître une émotion trop vive ; ménageons sa délicatesse....

LE COMTE.

Ah, la source en est trop pure, pour ne pas la respecter!... Cette aimable pudeur est la grace la plus touchante qui puisse embellir une femme; elle est le gage certain de l'innocence ou de la vertu. La coquetterie même, pour plaire & pour séduire, est souvent forcée d'en emprunter au moins l'apparence, & son art le plus raffiné consiste sur-tout à la savoir feindre.

LE MARQUIS.

Ainsi je vais dire à ma fille que tout est arrangé suivant ses desseins.... A propos, vous ai-je montré le présent de noces que je destine au Chevalier?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

C'est le portrait d'Eugénie ; il est charmant : cependant, avant de le donner, je veux savoir si le Chevalier sera content de la ressemblance.... Mais nous causerons de tout cela tantôt. Adieu, à ce soir....

LE COMTE.

Je serai sûrement chez vous avant huit heures.

(*Le Marquis sort.*)

LE COMTE, *seul.*

L'honnête homme!.... Quel bonheur pour moi de pouvoir donner à mon fils un tel beau-pere, & une femme charmante!....

SCENE III.

LE COMTE, BRUNEL.

LE COMTE.

Eh bien, Brunel, que vous a dit mon fils de l'emploi de sa journée?

BRUNEL.

Ma foi, Monsieur, ce n'est pas sans peine que j'ai pu le savoir; il est avec Monsieur Dorsain & Monsieur de Valmont, qui font un tel train dans sa chambre....

LE COMTE.

Enfin, se prépare-t-il à sortir?....

BRUNEL.

Oui, Monsieur, ils vont au petit Dun-

kerque acheter des boucles & des boutons, & puis au bois de Boulogne, & puis à la paulme, où ils dîneront & s'habilleront; ensuite ils se transporteront à la Comédie Italienne, d'où ils iront au Colisée, de-là aux Danseurs de corde; enfin ils souperont au Palais-Royal, & termineront la journée par le bal de l'Opéra..

LE COMTE.

Mais voilà en effet une journée bien remplie!...

BRUNEL.

Bon, j'ai encore oublié deux ou trois choses; le détail étoit bien plus long.... ils ont parlé d'un réveillon après le bal....

LE COMTE.

Appellez-moi mon fils....

BRUNEL.

Il m'a dit qu'avant de sortir il viendroit s'informer des nouvelles de Monsieur.... Ah, justement le voici.

LE COMTE.

Laissez-nous.

(*Brunel sort.*)

SCENE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

APPOCHEZ, mon fils.... (*Il regarde à sa montre.*) Il est midi, & Brunel m'a

dit que vous alliez sortir pour ne rentrer qu'à six heures du matin....

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je l'ai promis....

LE COMTE.

Et vous faites-vous une idée bien charmante d'une semblable journée?....

LE CHEVALIER.

Ah, point du tout, mon pere, je vous assure....

LE COMTE.

Pourquoi donc l'employer d'une maniere si frivole, si vous n'en devez même pas retirer le fruit d'un amusement passager?... C'est qu'on vous l'a proposé, & que vous êtes foible, n'est-ce pas?... La complaisance est sans doute une des qualités qu'on doit apporter dans la société; mais il faut cependant savoir y mettre des bornes; & c'est pousser bien loin les égards & la politesse, que de se sacrifier vingt-quatre heures de suite à la fantaisie des autres. D'ailleurs, mon fils, consacrer une journée entiere à la plus vaine dissipation, n'en pas réserver du moins deux ou trois heures pour votre instruction particuliere, ce n'est pas-là ce que vous m'aviez promis: si vous embrassez un tel genre de vie, comment voulez-vous former votre esprit, perfectionner vos connoissances, apprendre votre métier, devenir enfin un homme estimable, & un militaire distingué?

LE CHEVALIER.

Je ne compte pas non plus prendre une

semblable habitude ; naturellement j'aime à m'occuper.

LE COMTE.

Oui, mais c'est un goût qui s'éteint promptement, s'il n'est entretenu avec le plus grand soin ; & pour le conserver, il faut se faire une regle invariable de ne jamais perdre entiérement un seul jour.

LE CHEVALIER.

Eh bien, mon pere, je renonce sans peine à cette partie ; je dînerai ici, & j'irai seulement les retrouver à la paulme un moment....

LE COMTE.

Non, sortez, ne rompez point votre engagement ; mais soyez ici vers les sept heures & demie, je vous menerai chez le Marquis de Valville.

LE CHEVALIER.

Quoi ! j'y serai reçu aujourd'hui ? je croyois qu'Eugénie devoit aller voir sa tante à Saint-Germain....

LE COMTE.

Au-lieu de cela, sa tante est ici....

LE CHEVALIER.

Ah, Dieu ! & pouvant voir Eugénie, j'avois disposé de toute ma journée.... Que ne vous dois-je pas, mon pere, de m'avoir averti....

LE COMTE.

Vous l'aimez donc toujours avec la même vivacité ?

LE CHEVALIER.

Si je l'aime ! .... Ah, tout mon bonheur

est attaché à l'obtenir, à me rendre digne d'elle.... Hélas, il faut attendre encore six mois, six mortels mois!.... Croyez-vous, mon pere, que Monsieur de Valville n'abrégera pas une épreuve si longue & si cruelle?....

LE COMTE.

Non, ne vous en flattez point, il est inflexible à cet égard. Vous savez l'aversion décidée qu'il a pour les joueurs; vous avez aimé le jeu; vous avez promis d'y renoncer; il n'exige qu'une épreuve de dix-huit mois; vous vous y êtes soumis; vous devez donc la subir sans vous plaindre. D'ailleurs, Monsieur de Valville, en craignant que vous n'ayez conservé du goût pour le jeu, ne forme en même-temps aucun doute sur votre probité; il ne veille point sur votre conduite, ne fait point épier vos démarches; il se repose entiérement sur votre parole & votre bonne foi....

LE CHEVALIER.

Ah, mon pere, il me rend justice, je suis incapable de le tromper; si j'avois eu le malheur de jouer & de perdre au-delà de nos conventions, j'aurois du moins la franchise de l'avouer... mais je suis bien sûr que ma sincérité ne sera jamais exposée à cette épreuve cruelle. Le sacrifice qu'il m'a demandé, me coûte si peu!... Eh, quel est celui qui pourroit me paroître pénible, avec la récompense qui m'est promise?.... Je vous proteste que, sans peine & sans effort, je ne joue que lorsque cette

complaiſance eſt abſolument un devoir de ſociété, & que depuis un an je n'ai même point encore perdu cette ſomme modique à laquelle vous m'avez ordonné de m'arrêter.

LE COMTE.

Perſévérez dans cette conduite, mon fils; elle ſera d'autant plus eſtimable en vous, que vous avez pour amis deux joueurs décidés...

LE CHEVALIER.

Mais Dorſain n'eſt pas joueur...

LE COMTE.

Il l'eſt beaucoup trop encore pour ſa fortune; & Valmont?...

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, il aime le jeu; mais je l'ai vu plus d'une fois former le projet d'y renoncer.

LE COMTE.

Oui, quand il en eſt maltraité... D'ailleurs, que feroit-il s'il ne jouoit pas? Il n'a ni inſtruction, ni converſation, ni attachement, ni fortune à perdre; car on dit qu'il eſt entiérement ruiné : ainſi, ſi j'étois ſon ami, je le regarderois jouer avec autant d'indifférence, que j'éprouverois de chagrin en voyant un homme aimable, honnête & ſenſible, ſe livrer à cette funeſte paſſion, produite ſouvent par l'oiſiveté, mais fortifiée par l'avarice, entretenue par de folles eſpérances, & qui enfin ouvrant le cœur aux deſirs immodérés & bas de la cupidité, ne reſpectant

ni les liaisons, ni l'amitié, & cherchant ses succès dans le malheur des autres, par une juste punition, ne procure, après tant d'égarements, que la ruine & le repentir.

LE CHEVALIER.

Valmont, je l'espere, évitera cette affreuse destinée : il est vrai qu'il n'a pas d'instruction, mais il a un cœur excellent ; il est d'une gaieté très-aimable, & d'un naturel !...

LE COMTE.

C'est-à-dire qu'il est étourdi, inconsidéré ; qu'il dit sans réflexion tout ce qui lui passe par la tête, & qu'il est bien bruyant & bien impoli : voilà ce que vous appellez du naturel, & voilà précisément *le naturel* dont il faudroit se défaire. Il est assez commun que la juste aversion qu'inspire la pédanterie, fasse tomber dans l'extrêmité contraire, & porte à louer & à admirer l'ignorance & la grossiéreté ; mais le bon goût doit nous preserver de l'un ou l'autre excès, & nous apprendre à n'estimer l'instruction qu'autant qu'elle est dépouillée d'affectation & d'apprêt, & à n'aimer le naturel que lorsqu'il se produit sous une forme agréable.

LE CHEVALIER.

Je vois avec peine, mon pere, que vous avez de grandes préventions contre Valmont & Dorsain ; ah, le dernier sur-tout, si vous le connoissiez mieux, vous l'aimeriez, mon pere, j'en suis sûr : il a une

ame d'une ſenſibilité, une chaleur dans ſon amitié!...

LE COMTE.

Oui, *chaleur*, *force*, *enthouſiaſme*, voilà ſes expreſſions, & vous vous laiſſez prendre à ce galimathias! Vous connoîtrez un jour, mon fils, que ce pompeux langage n'eſt point celui du cœur; le ſentiment donne ſouvent des idées ſublimes, mais toujours il les exprime avec ſimplicité!... Enfin, je vous l'avoue, vos deux amis ont un vice horrible à mes yeux, & qui me les rendra à jamais inſupportables....

LE CHEVALIER.

Mais quel eſt-il?...

LE COMTE.

La fatuité.

LE CHEVALIER.

Ah, Dorſain eſt trop paſſionné pour être fat!...

LE COMTE.

En effet, on n'eſt point fat & paſſionné, vous avez raiſon; mais votre ami eſt incapable d'éprouver une paſſion véritable.....

LE CHEVALIER.

Ah, mon pere, je vous aſſure....

LE COMTE.

Vous êtes ſon confident, & je ne le ſuis pas; eh bien, que diriez-vous, ſi je vous apprenois que je ſais comme vous tous ſes prétendus ſecrets?

LE CHEVALIER.

J'avoue que j'ai peine à croire...

LE COMTE.

Il porte toujours sur lui deux portraits de la même personne ; l'un dans une bague, l'autre dans un porte-feuille ; il a des cheveux & un chiffre dans une montre ; les cheveux sont noirs... & pour vous donner un détail plus positif, le portrait de la bague ne représente qu'un profil, & celui du porte-feuille représente la personne en habit de bal. Eh bien, suis-je instruit ?...

LE CHEVALIER.

Je ne reviens pas de ma surprise ; comment se peut-il ?...

LE COMTE.

Jugez à présent, mon fils, si un homme capable de tant d'indiscrétion, & qui, pour satisfaire la plus méprisable vanité, manque au secret qu'il a promis, trahit à la fois la confiance & l'honneur : jugez si un tel homme est honnête & sensible, & s'il est digne d'être aimé !...

LE CHEVALIER.

Je suis confondu ; mais cependant je ne puis me persuader que Dorsain ait un mauvais cœur... Il y a quelque chose là-dessous qu'il m'expliquera.

LE COMTE.

Je doute fort qu'il puisse se justifier... Mais j'entends du bruit, on vient...

LE CHEVALIER.

Ce sont eux, sans doute, qui me cherchent... Mon pere, je dînerai ici ; à quelle heure

heure irons-nous chez Monſieur de Valville ?

LE COMTE.

A huit heures ; je ſortirai, je reviendrai vous prendre. Adieu, mon fils ; je vois vos amis, je vous laiſſe. (*Il ſort.*)

LE CHEVALIER.

Je meurs d'envie de m'expliquer avec Dorſain.... il me ſeroit affreux de perdre mon eſtime pour lui !.... ....

SCENE V.

LE CHEVALIER, DORSAIN, VALMONT.

VALMONT.

MAIS, Chevalier, à quoi t'amuſes-tu donc ? Il eſt une heure, partons.... Ah, que je te conte auparavant.... je viens de faire une jolie découverte, Dorſain eſt *Glukiſte* ; nous venons d'avoir une diſpute ſur la muſique, mais une diſpute à nous brouiller.... Le ſage Brunel eſt accouru tout effrayé à nos cris ; il à véritablement penſé que nous allions nous battre...

LE CHEVALIER.

Quelle folie !..... Mais comment pouviez-vous établir une ſemblable diſcuſſion ? vous ne ſavez la muſique ni l'un ni l'autre.

DORSAIN.

Bon, qu'importe? Nous ſavons crier à tue tête, & dire : *Cela eſt déteſtable*, ou *cela eſt admirable*. Voilà tout ce qu'il faut pour ſoutenir ce genre de diſpute.

VALMONT.

Tu penſes, peut-être, qu'il eſt néceſſaire d'être muſicien pour bien parler muſique, & pour en juger ſainement?... Quels préjugés!.... Je n'en ſais pas une note; eh bien, demande à Dorſain comment je raiſonne ſur tout cela... toi-même, Chevalier, quoique tu ſois bon muſicien, je ne te craindrois point; je te dirois...

LE CHEVALIER.

Ah, déja, je vous demande grace, & je me reconnois vaincu; car je ſuis ſi las de cette eſpece de converſation...

DORSAIN.

Dailleurs, Valmont, le Chevalier eſt de votre avis; il eſt *Piccini∫te*...

LE CHEVALIER.

Moi, point du tout.

VALMONT.

Comment! encore un déſerteur... Chevalier, vous n'êtes pas de bonne foi; l'autre jour vous paroiſſiez charmé de Roland.

LE CHEVALIER.

J'en conviens...

VALMONT.

Par conſéquent, Gluk eſt donc *un barbare*.

LE CHEVALIER.

Voilà une belle concluſion.

VALMONT.

Je ne l'ai point imaginée; l'idée n'est pas de moi, mais elle est reçue du moins.

DORSAIN.

Enfin, il faut pourtant savoir avec qui l'on vit : Chevalier, expliquez-vous; êtes-vous Glukiste?

LE CHEVALIER.

Non.

VALMONT.

Mais, qu'êtes-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ni Piccinisté, ni Glukiste; c'est-à-dire que je suis raisonnable.

VALMONT.

Quoi! sans état, sans existence, un personnage neutre!.... Ah, cela est bien médiocre!...

LE CHEVALIER.

Mais savez-vous pourquoi je ne suis d'aucun parti? c'est que j'aime véritablement la musique; & que ce goût, fondé sur quelques connoissances, m'a préservé des malheureuses préventions auxquelles vous vous livrez l'un & l'autre, & qui vous font perdre tant de plaisirs.

DORSAIN.

Mais, cependant, il n'est pas possible d'admirer également deux compositeurs.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc? leurs talents, quoique différents, ne peuvent-ils pas être également admirables dans leur genre?

VALMONT.

Ainsi, Chevalier, tu trouves donc que nous autres chefs de parti nous n'avons pas le sens commun ? que nous sommes des imbécilles, des ignorants ?

LE CHEVALIER.

Je ne me servirai jamais de semblables expressions ; ce seroient celles de l'enthousiasme & de la passion, qui ne s'écartent que trop souvent des égards de la politesse & de l'honnêteté. Mais la raison est toujours indulgente dans ses jugements, & modérée dans ses critiques.

VALMONT.

L'aversion des deux partis sera peut-être tout le fruit que tu retireras de ta prétendue sagesse.

LE CHEVALIER.

La crainte d'éprouver une injustice, ne m'empêchera jamais de dire la vérité.

DORSAIN.

Moi, j'ai trop de chaleur pour avoir tant de modération, je l'avoue ; j'ai une tête ardente, qui m'emporte malgré moi.

VALMONT.

Dorsain, je sais bien pourquoi vous êtes devenu Glukiste ; c'est une affaire de sentiment ; on l'a exigé de toi. Allons, allons, conviens-en ; cela est respectable, d'ailleurs...

DORSAIN.

Quelle extravagance !... ne parle point de sentiment, tu n'y entends rien.

VALMONT.

Peux-tu dire cela, après ce que je t'ai confié hier!..... quand la tête me tourne.... je conterai cette histoire au Chevalier quelque jour; il sera bien étonné.... ma foi, pour le coup, je suis pris, & très-sérieusement.... Mais quelle heure est-il? nous nous oublions; & le petit Dunkerque? Chevalier, je suis impatient de te faire voir les boucles que j'ai commandées.... A propos, connois-tu ma chaîne de montre? (*Il la lui donne.*) N'est-ce pas qu'elle est charmante?

LE CHEVALIER.

Voilà des cheveux de la plus jolie couleur!...

VALMONT, *avec une extrême fatuité.*

Cheveux de pendus.... cheveux de pendus.... au vrai, ils sont si jolis, que c'est presque une indiscrétion de les porter; car on doit les reconnoître..... Ils ont une grande réputation, ces cheveux-là!... Chevalier, vous les avez admirés hier au bois de Boulogne.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Comment!

VALMONT.

De grace, que ceci ne vous passe jamais.

DORSAIN.

Oh, le Chevalier est discret, je te réponds de lui. A propos, Valmont, êtes-vous prié au bal chez Madame de Saint-Ange?

VALMONT.

Oui, mais je n'irai point.

DORSAIN.

Pourquoi ?

VALMONT.

C'eſt que j'ai des torts affreux avec Madame de Saint-Ange ; il faudroit eſſuyer des reproches.... Au reſte, je ſerois en fond pour en rendre ; car elle eſt d'un caprice & d'une coquetterie....

DORSAIN.

Je t'ai vu occupé d'elle un moment....

VALMONT.

Sûrement ; toute coquette a le droit de nous attirer, mais pour un moment, comme tu dis.... D'ailleurs, c'eſt un objet aſſez curieux à obſerver, qu'une coquette...

DORSAIN.

Oui, mais l'examen eſt bientôt fait ; & puis elles ſe reſſemblent toutes ; c'eſt toujours la même choſe.

VALMONT.

Cela eſt vrai ; cependant il eſt bien plaiſant de leur perſuader qu'on eſt la dupe de leurs artifices & de toutes ces petites ruſes ſi connues, que chacune en particulier croit avoir eu la gloire d'imaginer la premiere....

DORSAIN.

Moi j'en ſuis excédé, des coquettes...

VALMONT.

Elles ſont inſipides à la longue, cela eſt certain....

DORSAIN.

Hortenſe, par exemple; connoiſſez-vous rien de plus ennuyeux?

VALMONT.

Elle eſt bien jolie, pourtant.....

DORSAIN.

Mais toutes ces mines, cette occupation continuelle de ſa parure?...

VALMONT.

Vous n'êtes qu'un ingrat; toute cette affectation ne vient-elle pas du deſir de nous plaire?...

DORSAIN.

Eh bien, par reconnoiſſance, je voudrois qu'elle fût un peu mieux éclairée ſur le choix des moyens....

VALMONT.

Mais il faut de l'eſprit pour choiſir, & elle n'a pas le ſens commun.... Moi, je l'aime beaucoup, Hortenſe; je la regarde, je ne l'écoute point; ce qui eſt d'autant plus facile, qu'elle parle avec une telle diſtraction, que jamais elle n'entend la réponſe qu'on lui fait: de temps en temps, cependant, je réveille ſon attention par quelque éloge ſur ſa figure, ou en critiquant celle d'une autre jolie femme; alors elle fait ſes grands rires forcés; j'admire le naturel de ſa gaieté; je lui dis qu'elle eſt piquante à l'excès; & de cette maniere nous ſommes très-joliment enſemble.

DORSAIN.

Mais, Chevalier, entendez-vous tout ce qu'il conte, Valmont?... avoir l'effron-

terie de dire à Hortense qu'elle est piquante & naturelle !... véritablement cela est inouï...

LE CHEVALIER.

En effet, elle ne devoit pas s'attendre à cette espece de louange.

VALMONT.

Mais que voulez vous, je me conforme au goût de mon siecle. Toutes les femmes ont la prétention d'être *piquantes*, *naturelles & gaies*. Je sais bien qu'autrefois on leur plaisoit en les louant sur la réserve & la modestie ; mais à présent, la timidité n'est plus qu'une disgrace, & la douceur qu'une preuve de bêtise. Enfin, de l'assurance, un ton tranchant & décidé, des éclats de rire perçants & redoublés : voilà les qualités qui seules aujourd'hui peuvent distinguer une jeune & jolie femme.

LE CHEVALIER.

Pourquoi les confondre toutes avec cinq ou six que vous connoissez, & qui, peut-être, ressemblent à ce portrait ? Moi, j'en vois beaucoup qui n'ont aucuns de ces ridicules : il me semble même qu'en général, l'éducation des femmes est infiniment plus soignée que celle des hommes. On ne nous fait apprendre que le latin, que nous oublions ; on leur donne des talents agréables, qu'elles conservent ; on leur enseigne à s'exprimer avec grace dans leur langue ; elles parlent plus purement que nous, & sûrement écrivent mieux * ; elles ont aussi

* Les femmes & les hommes ne sont point

plus de goût, plus de littérature; elles lisent davantage; enfin, il me semble qu'elles sont assez vengées de nos critiques, de nos froides plaisanteries, & de nos déclamations, par la supériorité très-marquée qu'elles ont acquise sur nous.

VALMONT.

Te voilà le Chevalier zélé des femmes, à ce qu'il me paroît.... mais cela est tout simple quand on a une *grande passion*.

LE CHEVALIER.

Oui, cela est certain; lorsqu'on aime véritablement une seule femme, on les respecte toutes : ainsi tu les tournes en ridicule, je les défends; cela est dans l'ordre.

VALMONT.

Mais je te dis que j'ai une *passion* aussi, moi; tu ne veux pas me croire, ce n'est pas ma faute.... Ah ça, allons-nous-en donc....

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir, Valmont; mais je ne puis aller dîner avec vous....

DORSAIN.

Comment donc?

VALMONT.

Tu te laisses gouverner comme un enfant; je parie que ton pere t'a défendu de venir avec nous?

LE CHEVALIER.

Il auroit le droit de me donner des or-

---

ici comparés comme auteurs; on ne parle que des gens du monde, & du genre d'écrire épistolaire.

dres, & sûrement je m'y conformerois. Mais, dans cette occasion, il ne m'a rien prescrit; &, tout naturellement, j'ai affaire....

DORSAIN.
Une affaire de cœur, donc?...

LE CHEVALIER.
Enfin, il m'est impossible de sortir.

VALMONT.
On ne sait sur quoi compter avec toi.... Mais où donc dînes-tu?

LE CHEVALIER.
Ici....

DORSAIN, *à Valmont.*
J'ai envie de rester avec lui....

VALMONT.
Allons, bon.... & la paulme?

DORSAIN.
Nous irons vous y retrouver; n'est-ce pas, Chevalier?

LE CHEVALIER.
Volontiers. Vous ne dînez qu'à trois heures?

VALMONT.
Oui.... C'est donc-là votre dernier mot?

LE CHEVALIER.
Oui, pour ce qui me regarde.

DORSAIN.
Et moi aussi.

VALMONT.
A quelle heure viendrez-vous nous voir?

LE CHEVALIER.
Sur les quatre heures.

VALMONT.

Fort bien.... Adieu.

DORSAIN, *à Valmont.*

Ecoute donc.... si tu trouves la Comtesse Henriette au Bois de Boulogne, dis-lui de ma part....

VALMONT.

Quoi!...

DORSAIN.

Rien, rien.... toute réflexion faite.... je la verrai ce soir au bal....

VALMONT.

Comment! un rendez-vous au bal?... vous en êtes-là?... Si cela est su, tu te feras des affaires avec une certaine personne....

DORSAIN.

Valmont, point de plaisanterie là-dessus, je vous prie.

VALMONT.

J'aime ton sérieux!... tu es bien le plus grand hypocrite!... tu n'as pas d'autres commissions à me donner? Adieu, Messieurs, je vous souhaite bien de l'amusement. Raisonnez, philosophez tout à votre aise... mais, Chevalier, prends garde à Dorsain, il te pervertira, je t'en avertis; c'est un beau parleur; cependant je t'assure qu'au fond de l'ame il ne vaut pas mieux que moi.... Allons, adieu; à ce soir.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

LE CHEVALIER, DORSAIN.

DORSAIN.

Il a une bien mauvaise tête, Valmont!...

LE CHEVALIER.

Profitons du moment où nous sommes seuls, mon cher Dorsain....

DORSAIN.

Qu'avez-vous à me dire?

LE CHEVALIER.

Une chose qui, sans doute, vous affligera beaucoup....

DORSAIN.

Vous m'inquiétez,...

LE CHEVALIER.

Les secrets que vous m'avez confiés il y a huit jours, n'en sont plus pour personne; imaginez que mon pere même en est instruit, & avec un détail.....

DORSAIN.

Quoi! ce n'est que cela?...

LE CHEVALIER.

Cette indifférence me surprend....

DORSAIN.

L'indiscrétion ne vient pas de moi, je vous assure: mon cœur rempli d'un sentiment dont il est uniquement occupé, avoit besoin de s'épancher dans le sein de l'amitié; mais je n'ai parlé qu'à vous seul de

cette aventure ; & j'ai été confondu, atterré, en apprenant, il y a quelques jours, qu'elle étoit sue de tout le monde. Savez-vous de qui l'on tient ces détails ? De la personne même qui avoit le plus d'intérêt à les cacher.... Oh, nous avons eu une scene à ce sujet !.... Les femmes sont d'une imprudence !... J'en suis furieux.... Mais est-ce ma faute ?

LE CHEVALIER.

Il est bien extraordinaire qu'une femme soit assez extravagante !....

DORSAIN.

Voilà comme elles sont toutes.... La petite vanité de fixer un homme qui a quelques succès dans la société, leur tourne la tête... Les confidences vont leur train ; les amies, par jalousie ou par légéreté, ne peuvent se taire, & tout se sait.... Cela est odieux, pour moi sur-tout, qui ai toujours aimé le mystere avec passion. Mais parlons de toi, mon cher Chevalier ; quand te maries-tu donc ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! ce ne sera que dans six mois.

DORSAIN.

Elle est charmante, Mademoiselle de Valville... Mais son pere est un original, quoi que tu puisses en dire : par exemple, t'avoir interdit le jeu, est une tyrannie aussi singuliere... & aussi absurde !... Car enfin, une fois marié, tu seras ton maître...

LE CHEVALIER.

Mais je ne le serai jamais de jouer, puis-

que je n'épouse sa fille qu'à condition de renoncer pour toujours au jeu...

DORSAIN.

C'est donc un excellent parti que Mademoiselle de Valville?

LE CHEVALIER.

Oui, pour moi, puisque je l'aime.....

BRUNEL, *survenant*.

Monsieur, on a servi.

DORSAIN.

Allons.... Brunel, je vous prie, dites à mon chasseur qu'il aille chez moi chercher mes lettres... (*Au Chevalier.*) Tu me permettras d'en écrire une chez toi après dîner, n'est-ce pas?...

LE CHEVALIER.

Oui... Allons, viens. (*Ils sortent.*)

BRUNEL, *seul*.

Il voudroit bien qu'on crût que c'est un billet doux qu'il se propose d'écrire; mais je gagerois, moi, que ce sera une lettre pour quelque créancier... Pardi, si j'étois femme, de pareils fats ne me plairoient guere!... Ah! plaise au Ciel que tous ces godelureaux-là ne puissent jamais parvenir à gâter mon jeune maître!... (*il sort.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, BRUNEL.

LE COMTE.

OUI, Brunel, je connois votre sincérité... Et véritablement vous ne trouvez aucun changement dans le caractere de mon fils ?...

BRUNEL.

Non, Monsieur, il est encore le même, honnête, bon, franc; il aime Mademoiselle Eugénie plus que lui-même... Mais il a deux amis qui ne lui ressemblent guere;... & je crains qu'avec le temps...

LE COMTE.

Ecoutez, Brunel, je suis obligé de sortir; mon fils rentrera sans doute avant moi, faites-lui voir ce portrait.... (*Il lui donne des tablettes.*) Dites-lui qu'on me l'a envoyé, pour avoir mon avis sur la ressemblance...

BRUNEL, *prenant les tablettes.*

Ah! bon Dieu, comme il est frappant!...

LE COMTE.

Et si, par hasard, mon fils n'étoit pas rentré à sept heures, vous l'enverrez chercher à la paulme; entendez-vous?

BRUNEL.

Oui, Monsieur. (*Le Comte sort.*)

SCENE II.

BRUNEL, *seul, considérant le portrait.*

LA voilà bien !... avec son petit air rusé... & ses grands yeux noirs si brillants... Cela est drôle, il y a de la malice & de la douceur dans ce minois-là.... Ma foi, voilà de jolies tablettes !... & l'entourage est superbe : Dieu me pardonne, cela ressemble à un présent de noces ! Mais cependant le mariage, dit-on, ne se fera que cet été... (*Il regarde à sa montre.*) Il est cinq heures & demie, Monsieur le Chevalier m'a dit qu'il reviendroit à six... Ah, le voici, je crois : car j'entends son coureur.

SCENE III.

BRUNEL, ZÉPHYR.

BRUNEL.

MONSIEUR le Chevalier vient-il, Zéphyr ?

ZÉPHYR.

Oh, non, pas de sitôt...

BRUNEL.

Il est toujours à la paulme ?

ZÉPHYR.

Non, ils n'ont joué à la paulme qu'un moment, & ensuite ont été chez Monsieur le Baron d'Albain, qui demeure tout auprès du jeu de paulme, & qui donnoit un grand dîner aujourd'hui.

BRUNEL.

Bon, un dîner de jeu, je parie?...

ZÉPHYR.

Oui, l'on dit que la partie est superbe...

BRUNEL.

Et Monsieur le Chevalier est entré-là?...

ZÉPHYR.

Il ne s'en soucioit pas; mais il a trouvé au jeu de paulme un billet qui l'invitoit d'y aller; & Monsieur Dorsain l'y a entraîné presque malgré lui.

BRUNEL.

Et pourquoi êtes-vous revenu?...

ZÉPHYR.

Monsieur m'a envoyé dire à son cocher de ne pas venir le chercher, parce que Monsieur de Valmont le ramenera. Mais je ne le trouve point, son cocher.

BRUNEL.

Il est là-haut dans l'antichambre...

ZÉPHYR.

C'est bon; j'y vas... (*Il sort.*)



SCENE IV.

BRUNEL, *seul.*

Ce dîner de jeu me fait de la peine!... Pourquoi s'est-il laissé conduire-là?... Oh, sûrement, il ne jouera pas; mais quelle folie, d'aller s'exposer ainsi de gaieté de cœur à la tentation!.... On vient.... comment donc, c'est lui.

SCENE V.

LE CHEVALIER, VALMONT, DORSAIN, BRUNEL.

LE CHEVALIER.

Brunel, donnez-moi la clef de mon cabinet.

BRUNEL, *à part.*

Comme ils ont l'air triste...... (*Il lui donne la clef.*) La voilà, Monsieur.

LE CHEVALIER, *à Valmont & à Dorsain.*

Attendez-moi ici, je vais revenir....., (*Il sort.*)

BRUNEL.

Tout ceci m'inquiete. (*Il sort.*)

SCENE VI.

VALMONT, DORSAIN.

VALMONT.

Il eſt déſolé, ce pauvre Chevalier.... il a une peur de ſon pere!... Mais, Dorſain, vit-on jamais une infortune pareille à la mienne; dans la même heure je gagne deux mille louis à mon ami intime, & j'en perds cinq mille contre cet imbécille d'Albain!.... ma bête d'averſion!... Maudit trente & quarante, je n'y jouerai jamais.

DORSAIN.

Bon, tu recommenceras demain.

VALMONT.

Non, certainement... Que veux-tu, je ſuis ruiné....

DORSAIN.

Raiſon de plus pour jouer....

VALMONT.

Non, c'eſt un parti pris.... Je ſuis entré dans le monde avec ſoixante mille livres de rente... ſi tu ſavois ce qui m'en reſte... Ah, ſi je puis rattraper ce que j'ai perdu, je jure bien que j'abandonnerai le jeu à jamais.... Il me coûte ma fortune; il [a ruiné ma ſanté, détruit mon repos; enfin, à mes dépens, j'en ſuis déſabuſé, dégoûté, excédé.... Perdre cinq mille louis

contre le Baron d'Albain..... un animal qui a deux cents mille livres de rente!... le plus mauvais joueur!... & qui nous à donné un dîner déteſtable!... je ſuis outré, je l'avoue... Et toi, qu'as-tu fait?

DORSAIN.

Rien. Je perdois cinq cents louis, & je les ai gagnés au Chevalier.

VALMONT.

Il te doit cinq cents louis?

DORSAIN.

Eh, mon Dieu oui; ce qui m'afflige beaucoup, je t'aſſure... au reſte, il vaut mieux qu'il les ait perdus contre moi que contre un autre; du moins je ne le preſſerai pas...

VALMONT.

Cela eſt tout ſimple; liés comme nous le ſommes, de pareils procédés ſont des devoirs.... Mais, cependant, lorſque d'un autre côté l'on a des dettes, & des dettes ſacrées comme celles du jeu, il faut bien que l'honneur l'emporte ſur l'amitié.....

DORSAIN.

Aſſurément, & je ſuis à cet égard d'une délicateſſe ſcrupuleuſe... Au reſte, le Chevalier va ſe marier.....

VALMONT.

Quelle fortune lui donnera ſa femme?

DORSAIN.

Mais, vingt mille de rente, je crois... tout au plus....

VALMONT.

Ce n'eſt guere... il en aura trente, lui?...

DORSAIN.

Oui.... &, d'ailleurs, de grands espérances....

VALMONT.

Il auroit pu faire un mariage beaucoup plus riche.

DORSAIN.

Il est amoureux....

VALMONT.

Et romanesque, de son naturel.... & puis rempli de préjugés...

DORSAIN.

Il a médiocrement d'esprit...

VALMONT.

Oui, & je crois que nous aurons de la peine à le former; qu'en penses-tu?

DORSAIN.

Paix.... je l'entends.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, DORSAIN, VALMONT.

LE CHEVALIER, *à Dorsain.*

VOILA toujours trois cents louis, demain je m'acquitterai du reste.

DORSAIN, *prenant les trois cents louis.*

Je t'assure, mon ami, que je reçois cet argent avec beaucoup plus de chagrin que tu n'as pu en avoir en le perdant...

LE CHEVALIER, *à Valmont.*

Soyez sûr aussi, Valmont, que vous serez payé demain.

VALMONT.

Eh, mon Dieu, ton exactitude & ta délicatesse me sont connues... Véritablement je ne me consolerai jamais de t'avoir engagé à jouer; j'espérois que tu gagnerois; je voulois t'acquitter..... demande à Dorsain tout ce que je lui disois là-dessus tout-à-l'heure.

DORSAIN.

Il est réellement au désespoir...

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas pourquoi; c'est un si petit événement....

DORSAIN.

Il est certain que cette perte en est une fort grande pour une personne qui ne joue jamais; car, par elle-même, elle n'est pas assez considérable pour faire nouvelle: ainsi, Chevalier, ne craignez pas que vos parents en soient instruits; vous êtes bien sûr de la discrétion de Valmont & de la mienne?

VALMONT.

Et je me suis assuré de celle de tous ceux qui étoient là. Perdre deux mille louis, n'est assurément pas un grand malheur; mais c'en seroit un très-réel, si une cause aussi légere pouvoit retarder ton mariage; & je n'ai là-dessus nulle espece d'inquiétude.

DORSAIN.

Personne n'en parlera, j'en réponds : c'eſt une aventure ſi ſimple, qu'il eſt impoſſible d'avoir la tentation de la conter.

VALMONT.

En effet, il faut aujourd'hui des malheurs au jeu beaucoup plus conſidérables pour faire nouvelle; ce n'eſt pas à peu de fraix qu'on devient célebre dans ce genre. J'ai perdu avant-hier ſix mille louis, aujourd'hui cinq mille, & je me flatte à peine qu'on me faſſe l'honneur d'en parler. Ah ça, Chevalier, nous allons te laiſſer; demain nous dînons encore chez ce maudit Baron; ſi tu veux y venir, je te donnerai ta revanche, tu n'as qu'à dire...

LE CHEVALIER.

Je vous remercie.... je ne ſuis point piqué...

DORSAIN.

Tu devrois y venir; j'ai de bons preſſentiments; je ſuis convaincu que nous gagnerons tous les trois, & que d'Albain ſera ruiné...

VALMONT.

Je crois Dorſain inſpiré; il me perſuade....

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne veux ruiner perſonne...

VALMONT.

Adieu donc, Chevalier, nous ne vous quittons que parce que vous avez affaire?...

LE CHEVALIER.

Oui, j'attends mon pere.

DORSAIN.

Si tu as besoin de moi, je suis à tes ordres.

LE CHEVALIER.

Non, je vas sortir.

VALMONT.

Allons, Dorsain... A demain, mon cher Chevalier. (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, *seul.*

DEUX mille cinq cents louis!... C'est donc ainsi que j'ai su garder ma parole!... O Ciel, j'ai pu dans le même instant oublier mes promesses, l'honneur & l'amour!.... Dorsain, Valmont!... je les croyois mes amis!... un même jour m'a tout enlevé; je dois abjurer une amitié trahie, renoncer à l'objet aimable auquel je ne suis plus digne de prétendre, & désabuser un pere vertueux, dont j'ai si lâchement trompé les espérances! Ah, Dieu!... (*Il tombe accablé dans un fauteuil.*)



SCENE IX.

LE CHEVALIER, BRUNEL.

BRUNEL, *tenant les tablettes.* (*A part.*)

IL eſt ſeul… je vais m'acquitter de ma commiſſion.

LE CHEVALIER, *ſe levant.*

C'eſt vous, Brunel?.... Que voulez-vous?

BRUNEL.

C'eſt pour vous faire voir un aſſez joli bijou qu'on vient d'apporter….

LE CHEVALIER.

Il ſuffit; Brunel, laiſſez-moi.

BRUNEL.

Ce ſont des tablettes; elles renferment un portrait, & l'on veut ſavoir ſi vous le trouverez reſſemblant; le voici....

LE CHEVALIER.

Ciel!... c'eſt Eugénie!...

BRUNEL.

Comme deux gouttes d'eau, n'eſt-ce pas?

LE CHEVALIER.

A qui ſont ces tablettes?

BRUNEL.

A Monſieur de Valville; je vous les laiſſe, Monſieur, il va venir, vous les lui rendrez. Mais, Monſieur, permettez-moi de vous faire une queſtion : vous avez l'air

triste ; vous êtes, Dieu merci, incapable de faire une extravagance ; ce n'est pas-là ce qui m'inquiete ; mais je devine que Monsieur de Valmont ou Monsieur Dorsain ont joué, & fait sans doute quelque lessive...

LE CHEVALIER.

Non, Brunel..... tranquillisez-vous.... Allez.... je desire être seul....

BRUNEL, *à part, en s'en allant.*

Ah ! je suis moins tranquille que jamais.

(Il sort.)

SCENE X.

LE CHEVALIER, *seul, tenant le portrait d'Eugénie & le regardant.*

EUGÉNIE !.... O, pour la premiere fois, je vois, sans transports, votre image charmante ! Que dis-je, hélas ! dans cet instant je ne vous verrois vous même qu'avec un sentiment pénible de crainte & de confusion.... Vous-vous abusiez ; vous m'estimiez.... & vous allez me mépriser, me haïr !... Eugénie me mépriser !... & je supporterois la vie ! Non.... Mais pourquoi me mépriseroit-elle ?... Je pourrois cacher ma foiblesse ; je pourrois, en me taisant, conserver mes espérances ; & cependant j'aime mieux renoncer au bonheur, que de tromper un seul moment.... (*Il regarde le portrait.*) Voilà ses yeux !.... voilà ce doux regard qui peint si bien la

pureté de son ame!... Lorsqu'il se fixoit sur moi, j'ai cru souvent y découvrir l'expression naïve d'une tendresse innocente!... Malheureux que je suis!... & désormais je n'y verrai que la colere & l'indignation!... Je ne puis soutenir la vue de ce portrait, il me déchire.... Malgré tous les charmes de ce visage enchanteur, il n'offre plus à mon imagination troublée qu'un juge implacable, dont l'arrêt juste & cruel doit m'enlever sans retour toute la félicité de ma vie!.... (*Il le pose sur une table.*) Non, je ne la reverrai jamais. Comment soutiendrois-je ses reproches ou son dédain?... Je m'éloignerai, je fuirai.... Elle me plaindra peut-être.... Eh, puis-je m'en flatter?... Sans doute un choix plus heureux m'effacera de sa mémoire. Ah, de toutes les pensées qui m'accablent, voilà la plus insupportable!... Elle m'oubliera, je la perds... Je l'ai vue hier pour la derniere fois.... (*Il reprend le portrait.*) Est-il possible, ô Ciel! Eugénie, l'adieu que je vous dis hier, étoit un éternel adieu!... Dans six mois je devois être le plus fortuné de tous les hommes, vous y consentiez!... Vous n'exigiez qu'un léger sacrifice, & vous n'avez pu l'obtenir!... & j'ose me plaindre de mon sort!... Que je suis vil & méprisable à mes yeux!... Je me fais horreur; chaque idée, chaque réflexion accroît ma honte & mon désespoir.... & mon pere va paroître! que lui dirai-je, comment oserai-je me présenter à ses yeux?... Ah, fuyons!... Allons cher-

cher Eugénie, tomber à ses genoux, implorer sa pitié.... Eh, daigneroit-elle m'entendre? Et pourrois-je lui dire : j'ai trahi mon serment, je ne suis plus digne de vous?... Non, non, il me seroit impossible de supporter son mépris & son ressentiment.... Où donc trouverai-je une consolation?... Des consolations! Hélas! en est-il qui puissent adoucir des peines si cruelles? (*Il retombe dans le fauteuil.*)

SCENE XI & derniere.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *dans le fond du Théâtre, au Comte.*

Ah, ça, je me charge de l'explication, laissez-moi faire, je vous prie....

LE CHEVALIER, *se levant.*

On vient... juste Ciel, c'est mon pere!...

LE COMTE, *toujours dans le fond du Théâtre.*

Il tient le portrait d'Eugénie!...

LE MARQUIS.

Allons, avançons, je brûle de lui parler; je me fais d'avance une idée délicieuse de sa joie & de ses transports.

LE CHEVALIER, *à part.*

Où me cacher, grand Dieu!...

LE MARQUIS, *s'approchant.*

Que tenez-vous donc-là, Chevalier ? ... Mais, que vois-je, vos yeux sont remplis de larmes ! ...

LE COMTE.

C'est l'effet qu'a produit la contemplation du portrait....

LE CHEVALIER.

Il est vrai.... j'en conviens....

LE MARQUIS.

Cela est charmant.... Il est fâché que nous l'ayons surpris dans ce moment d'attendrissement : mais, mon cher Chevalier, livrez-vous sans contrainte à des mouvements si tendres ; vous aurez une femme & un beau-pere dont cette aimable sensibilité fera tout le bonheur.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il me perce l'ame ! ...

LE COMTE.

Je parie, Chevalier, que le portrait d'Eugénie vous a fait faire de tristes réflexions ; je vois cela sur votre visage.

LE CHEVALIER.

Ah, je l'avoue.... les plus cruelles réflexions... (*Il le remet sur la table.*)

LE MARQUIS.

Oui, oui ; il aura pensé aux six mois d'épreuve qui lui restent à subir....

LE COMTE.

Tenez, vous renouvellez sa peine, ne l'avois-je pas deviné ?

LE MARQUIS.

Allons, allons, voilà ce qui s'appelle at-

mer.... Chevalier, si vous saviez à quel point vous me rendez heureux!...

LE CHEVALIER, *à part.*

Quel affreux supplice!...

LE COMTE, *au Marquis.*

S'il osoit, il se jetteroit à vos pieds dans ce moment...

LE CHEVALIER.

Oui, je devrois être à ses pieds... (*A son pere.*) Aux vôtres...

LE MARQUIS.

Pour demander grace?...

LE CHEVALIER.

Non... je n'en espere point...

LE MARQUIS.

Vous me croyez donc inflexible?...

LE CHEVALIER.

Vous le serez, vous devez l'être.

LE COMTE, *bas au Marquis.*

Ne le faites donc plus languir...

LE MARQUIS.

Chevalier, embrassez votre second pere... (*Il l'embrasse.*)

LE CHEVALIER.

Vous!... hélas!...

LE COMTE, *au Marquis.*

Mais parlez-lui plus clairement; je vous assure qu'il ne vous comprends pas.

LE CHEVALIER.

Comment!...

LE MARQUIS.

D'abord, Chevalier, reprenez le portrait d'Eugénie...

LE CHEVALIER.

Non... il me tue...

LE MARQUIS,

Je vais donc vous rendre à la vie... Ce portrait eſt à vous.

LE CHEVALIER.

A moi!...

LE COMTE.

Mais voyez comme il tremble!...

LE MARQUIS.

Qu'il me devient cher!... Soyez donc au comble de vos vœux. Certain à préſent de votre ſageſſe, de votre amour, j'abrege une épreuve cruelle...

LE CHEVALIER.

Je reſpire à peine...

LE MARQUIS.

Je vous donne ma fille, vous ſignez les articles ce ſoir; & demain, demain matin vous épouſez Eugénie...

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je! ô Ciel!... (*Il s'appuye contre la table.*)

LE COMTE.

Il eſt ſaiſi, éperdu... hors de lui-même!...

LE MARQUIS.

Et pour que rien ne manque à votre bonheur, apprenez qu'Eugénie vous aime avec toute la tendreſſe dont ſon cœur eſt capable....

LE CHEVALIER.

Ah! ſe peut-il?...

LE MARQUIS.

Elle n'oſa jamais vous le dire; mais elle

m'en a fait l'aveu tout-à-l'heure encore, en louant vos vertus, & le sacrifice estimable que vous avez fait à la raison & à l'amour; elle ne pouvoit retenir ses pleurs. „ Enfin, „ disoit-elle, s'il eût cédé aux dangereux „ conseils des faux amis qui l'entourent, „ & conservé l'odieuse passion du jeu, j'au- „ rois sans doute facilement triomphé du „ penchant que j'ai pour lui; mais il est „ digne d'être aimé : il m'est donc permis „ d'avouer des sentiments qu'il a si bien „ justifiés, & qui vont faire le bonheur de „ ma vie... "

LE CHEVALIER.

Où suis-je!... Eugénie!.... Ah! laissez-moi respirer un moment...

LE COMTE.

Venez, venez, mon fils...

LE MARQUIS.

Le Notaire vous attend, ne différons plus... venez...

LE CHEVALIER.

Arrêtez....

LE COMTE.

Quelle pâleur!... & quel égarement se peint dans ses yeux!...

LE MARQUIS.

Et quelle est donc la cause de cet affreux désordre? Chevalier, mon fils!...

LE CHEVALIER.

Moi! votre fils!...

LE MARQUIS.

Vous allez l'être...

L'E CHEVALIER.

Non, jamais...

LE COMTE.

Que dites-vous!

LE MARQUIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême!...

LE CHEVALIER.

Abandonnez un malheureux qui ne ſe connoît plus... Vous m'avez donné la mort... laiſſez-moi...

LE MARQUIS.

Juſte Ciel!...

LE COMTE.

Et que ſignifient, grand Dieu, ces farouches tranſports?...

LE CHEVALIER.

Du moins la probité me reſte encore; elle exige le ſacrifice de mon bonheur, de ma vie peut-être... N'importe, je dois n'écouter qu'elle... (*Il ſe jette aux pieds du Marquis.*) Je ſuis indigne de vos bontés, j'ai trahi mes promeſſes: je prévois ma ſentence, j'y ſouſcris; mais n'achevez point d'accabler par votre haine, un cœur déja livré au déſeſpoir...

LE MARQUIS, *le relevant.*

Ah! que m'apprenez-vous!...

LE COMTE.

Malheureux!... vous avez joué?

LE CHEVALIER.

J'ai perdu deux mille cinq cents louis, aujourd'hui, tout-à-l'heure... Je manquois à mes réſolutions, à mes ferments, dans l'inſtant même où tout ſe diſpoſoit pour ma fé-

licité prochaine. Je trahissois Eugénie dans le moment où, pour la premiere fois, elle osoit avouer sans contrainte ses sentiments !... J'étois aimé... Hélas ! hier, ce matin encore, quels transports cette certitude ne m'auroit-elle pas inspirés ! Et maintenant elle ne sert qu'à me désespérer!... Encore si j'avois joui de la douceur inexprimable d'entendre cet aveu de sa bouche!... Mais non, je ne devois jamais goûter un instant d'un bonheur pur, & j'étois réservé à d'éternelles douleurs.

LE MARQUIS.

Votre sort étoit dans vos mains, n'accusez que vous de vos peines.

LE CHEVALIER.

Hélas! je me plains, je me meurs, & ne cherche point à m'excuser.... O mon pere, quel fruit retirez-vous de tant de soins qui me furent prodigués !... votre bonheur n'étoit fondé que sur le mien !... & je le savois !... Ah, je suis un monstre à mes yeux.... Mais est-il possible, n'est-ce point une illusion ? ai-je été capable d'oublier à la fois, dans le même instant, des devoirs si sacrés, & qui sont si profondément gravés dans mon cœur ?...

LE COMTE.

Oui, vous avez détruit mon repos, anéanti mes plus cheres espérances ; vous perdez l'objet que vous aimez ; & tous ces malheurs sont l'ouvrage d'un seul moment de foiblesse !... L'honnête homme est invariable dans ses résolutions, parce qu'il l'est dans ses principes ; le sacrifice qu'il

promet à la raison, est un engagement sacré dont rien ne peut le dispenser; n'eût-il promis qu'au fond de son cœur, c'est assez, il est lié à jamais. Quel mérite a-t-on de former des résolutions vertueuses, si l'on ne sait pas les garder? Et l'ame la plus dépravée a mille fois abjuré ses égarements! Frappée de l'éclat de la raison, & fatiguée du vice, elle a tenté du moins de s'affranchir de ses honteuses chaînes!... Oui, mon fils, enfin une fatale expérience vous l'apprend, celui qui peut manquer aux loix qu'il s'est prescrites lui-même, & qu'il a volontairement juré d'observer, ne doit sa vertu qu'aux circonstances, & son bonheur qu'au hasard.

LE CHEVALIER.

Ah, je sais à quel point ma faute est inexcusable, elle me coûte assez cher pour en connoître toute l'étendue!.... Dans un quart d'heure Eugénie sera désabusée!... elle me haïra!... Maintenant elle m'attend, le Notaire est prêt.... Eugénie pense à moi avec plaisir; elle se représente ma joie, mon bonheur; elle parle de moi peut-être.... Elle croit qu'elle va signer l'engagement sacré qui nous unissoit pour toujours!... Et ce soir je serai détesté, proscrit, & condamné par elle à ne jamais la revoir!... (*Au Marquis.*) Dites-lui du moins dans quel moment j'ai eu le courage de vous avouer mon égarement; quand vous veniez me chercher, quand vous me donniez Eugénie!... Daignez-lui peindre

mon désespoir, mon repentir; obtenez-moi sa pitié; préservez-moi de son mépris, s'il est possible..... N'aigrissez point ses ressentiments, je vous en conjure au nom de votre tendresse passée pour un malheureux, qui conservera jusqu'à son dernier soupir, le souvenir de vos bontés, & le remords affreux d'avoir mérité de les perdre. Adieu!...

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

LE MARQUIS.

Ah, c'en est trop.... arrêtez.

LE CHEVALIER.

Eh, que me voulez-vous?

LE MARQUIS.

Eugénie me fera des questions, je veux pouvoir y répondre. Vous ne m'avez fait aucuns détails....

LE CHEVALIER.

Tels qu'ils soient, ils ne peuvent m'excuser.

LE MARQUIS.

N'importe, je veux les savoir.

LE CHEVALIER.

Quel récit demandez-vous! & qu'il est humiliant!... Mais vous le voulez, je dois obéir. On m'entraîna chez le Baron d'Albain, on y jouoit au trente & quarante. Je refusai de jouer; mais Dorsain me persécuta, parce qu'on venoit de passer six fois de suite. Séduit par l'idée qu'on devoit manquer à la fin, je jouai, & je gagnai : dans ce moment, Valmont, absent de la chambre, rentra; & j'appris que celui qui te-

noit la main, étoit de moitié avec lui : alors, pour ne point jouer contre lui, je voulus quitter; il se moqua de ma délicatesse, me demanda sa revanche. Je jouai, il passa sept fois; & sous prétexte de me racquitter, profitant du trouble où j'étois d'avoir passé la loi qui m'étoit imposée, il m'engagea de continuer; ensuite je pris la main, je jouai encore une demi-heure, ne sachant où j'étois, ce que je faisois, ayant absolument perdu la tête; enfin, je me retirai, devant deux mille louis à Valmont, & cinq cents louis à Dorsain, qui avoit profité de ma déroute pour jouer contre moi.

LE COMTE.

Et voilà, mon fils, les deux hommes que vous appelliez vos amis!

LE MARQUIS.

Ce jour lui vaudra dix années d'expérience. Jusqu'à cette fâcheuse aventure, il n'eut que la vertu d'un jeune homme, celle de savoir fuir les occasions dangereuses. Désormais il en saura triompher. Un cœur honnête ne peut jamais s'égarer qu'une fois; sa faute même rend sa vertu plus solide, par les tourments, les remords & les réflexions, utiles & tristes fruits d'une premiere erreur. Voyez donc toujours en moi, mon cher Chevalier, un pere indulgent & sensible. Non, je ne renonce point à un titre si doux....

LE CHEVALIER.

Quoi! vous pourriez vous intéresser encore au sort d'un infortuné?

LE MARQUIS.

N'oseriez-vous espérer rien de plus d'un cœur tel que le mien?

LE CHEVALIER.

Je crains de m'abuser.... non, il n'est pas possible.

LE MARQUIS.

Va, le noble aveu de ta faute n'a servi qu'à redoubler ma tendresse pour toi!... (*Il lui tend les bras.*)

LE CHEVALIER, *se précipitant.*

Ah! vous me rendez la vie!...

LE COMTE, *embrassant le Marquis.*

O mon ami!...

LE CHEVALIER, *embrassant son pere.*

Mon pere!...

LE MARQUIS, *pressant la main du Chevalier.*

Aimable & vertueux jeune homme!... Tant de franchise & de probité me sont de sûrs garants de votre conduite à l'avenir. Avant de m'expliquer, j'ai voulu connoître tous les différents mouvements de votre ame, & j'ai vu que, malgré votre douleur, vous n'avez pu vous repentir un instant de l'estimable aveu qui vous enlevoit toute espérance. Oui, plus que jamais, vous êtes digne d'Eugénie...

LE CHEVALIER.

O bonheur inattendu!... Quelles obligations m'impose cet excès d'indulgence & de bonté! Ah, qu'elles me seront cheres, qu'il me sera doux de les remplir!... Quoi, vous me rendez Eugénie? Puis-je le croi-

re ?... Mais, hélas ! Eugénie elle-même voudra-t-elle me pardonner ? Ce doute affreux empoisonne toute ma joie !....

LE MARQUIS.

Je connois son cœur, j'en réponds...

LE CHEVALIER.

S'il faut subir de nouvelles épreuves, je m'y soumets avec transport.... Après ce que j'ai justement souffert, ne ferai-je pas trop heureux qu'elle daigne seulement me permettre l'espérance ?

LE MARQUIS.

Non, non, la vraie générosité ignore comment on peut ne pardonner qu'à demi ; venez, ne faisons pas attendre le Notaire plus long-temps.

LE CHEVALIER.

Le Notaire !... Grand Dieu ! ce soir !...

LE COMTE, *au Marquis.*

Ah, comment vous exprimer la reconnoissance...

LE MARQUIS.

Ne parlons que de notre bonheur.... (*Il prend sur la table le portrait d'Eugénie.*) Je reprends ce portrait, Chevalier, qui vous a fait répandre tant de pleurs : Eugénie vous le rendra ; venez le recevoir de sa main...

LE CHEVALIER.

Quoi, je vais la revoir !... Je tremble... La joie, la crainte, tour-à-tour remplissent mon cœur...

LE MARQUIS.

Allons, allons...

LE CHEVALIER.

Eh bien, conduisez-moi donc à ses pieds...

LE MARQUIS.

Venez, mon cher Chevalier... mais donnons-lui le bras; car il chancele & ne peut se soutenir. (*Le Comte & le Marquis lui donnent le bras.*)

LE CHEVALIER, *en s'en allant.*

Eugénie! hélas, que je desire, & que je redoute votre présence!... (*Ils sortent.*)

FIN.

LE MAGISTRAT,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

Monſieur DE BALMONT, *Conſeiller au Parlement.*

DORVAL, *Fils de M. de Balmont.*

DURAND, *Secretaire de M. de Balmont.*

MELCOUR, *Ami de Dorval.*

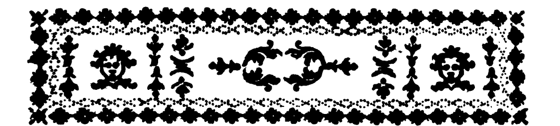
SAINT-CLAIR, *jeune Maître des Requêtes.*

Monſieur MOREL, *jeune Avocat.*

Le Marquis de ROZELLES.

LA PIERRE, *Valet de M. de Balmont.*

La Scene eſt à Paris, chez M. de Balmont.



LE MAGISTRAT, COMÉDIE.

Chi s'arma di virtu, vince ogni affetto.
Guarini, Pastor fido.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Cabinet d'étude. On voit un bureau, sur lequel sont posées deux lumieres.

DORVAL, MELCOUR.

MELCOUR.

CONTENEZ donc, mon cher Dorval, ces transports violents; à la fin, vous trahirez votre secret...

DORVAL.

Ah, Melcour!... songez-vous que dans quelques heures, un arrêt irrévocable va décider du sort de l'existence, de la for-

tune, de l'honneur enfin de M. de Saint-Yves, du pere d'Adélaïde !... (*Il regarde à sa montre.*) Il est sept heures du soir ; & demain avant le jour les Juges seront assemblés, & dans douze heures, la sentence sera prononcée !...

MELCOUR.

Mais la cause de M. de Saint-Yves est d'une justice évidente ; votre pere en est le rapporteur : vous connoissez l'inaltérable équité de M. de Balmont ; vous savez le poids que donnent toujours à ses conclusions la haute considération dont il jouit, sa probité reconnue, & l'étendue de ses lumieres : sans intrigue, sans cabale, mais par le seul ascendant de l'esprit & de la vertu, n'est-il pas toujours sûr de ramener toutes les opinions à la sienne ? Comment ces réflexions ne moderent-elles pas l'excès des vives inquiétudes qui vous accablent ?

DORVAL.

Vous me parlez des vertus de mon pere ; eh, qui les admire plus que moi ! Moi, qui vois avec détail l'austérité de sa vie, & les sacrifices multipliés qu'il fait sans cesse à ses devoirs !... Pénétré de la dignité de son état, il pense avec raison qu'il n'en est point de plus respectable, lorsqu'on en remplit les obligations sacrées ; & l'amour de l'humanité, une noble ambition de gloire, l'ont arraché depuis quinze ans à la dissipation & à tous les plaisirs de la société. Je m'enorgueillis justement d'ê-

tre le fils d'un tel pere; cette vive tendresse, cette profonde admiration qu'il m'inspire, furent, vous le savez, les premiers sentiments de mon cœur; & le temps & la raison n'ont fait que les fortifier encore. Mon pere est sûrement le plus juste & le plus vertueux des hommes; mais enfin, Melcour, il est homme, il peut se tromper; malgré les plus pures intentions, ne peut-on pas s'abuser soi-même?... D'ailleurs, l'ennemi de M. de Saint-Yves, le Marquis de Rozelles, est si adroit, si actif! Mon pere est insensible aux sollicitations; mais l'intrigue a tant de ressources!... Ah, je découvre mille sujets de crainte, & j'ai les plus noirs pressentiments.

MELCOUR.

Je ne vous conçois pas; il y a six semaines que vous ne doutiez pas du gain de ce procès; hier encore vous paroissiez tranquille.

DORVAL.

Il est vrai; mais demain il sera jugé!... Je tremble, & je vois tout en noir. Qu'en dit-on dans le monde?

MELCOUR.

Eh, que vous importe? De quel soin allez-vous vous embarrasser!

DORVAL.

On croit que M. de Rozelles gagnera?

MELCOUR.

Depuis que ce procès est commencé, M. de Rozelles va par-tout, & passe la moitié de sa journée à faire des visites, ce

qui eſt un grand moyen de gagner les ſuffrages ; d'un autre côté, M. de Saint-Yves, occupé de ſon affaire, ſe tient renfermé chez lui, ne voit que ſa famille, ſon Rapporteur & ſon Avocat ; ainſi, il eſt tout ſimple que le monde donne raiſon à ſon ennemi.

DORVAL.

Ah, Ciel !... Mais on n'a donc pas lu les Mémoires ?...

MELCOUR.

On n'a lu que ceux du Marquis de Rozelles, parce qu'ils ſont remplis de plaiſanteries & de méchancetés ; ceux de M. de Saint-Yves ſont très-ſages, très-perſuaſifs ; ils contiennent d'excellentes raiſons ; mais aujourd'hui ce n'eſt pas tout cela qu'on cherche dans un Mémoire : des perſonnalités, des injures, de la moquerie, une ironie bien piquante, voilà ce qui les fait lire ; & les gens du monde ſont en général ſi légers, ſi déſœuvrés, ſi ennuyés, que pourvu qu'on les faſſe rire un moment, on a toujours raiſon avec eux.

DORVAL.

Mais un Mémoire qui traite des affaires les plus importantes & les plus ſérieuſes, doit-il être plaiſant ?...

MELCOUR.

Que voulez-vous, mon ami, c'eſt une mode nouvelle, mais preſque univerſelle, & malheureuſement l'on doit craindre ſa durée ; car il eſt beaucoup plus facile d'é-

tre railleur & bouffon, que d'être éloquent, noble & pathétique.

DORVAL.

Allons, M. de Saint-Yves perdra son procès; je m'y attends.

MELCOUR.

Vous auriez bien mauvaise opinion des Magistrats, si vous les pensiez occupés de ces jugements superficiels qui se forment dans le monde; que leur importe ce qui s'y dit ? Ne doivent-ils pas juger uniquement d'après les preuves & leur conscience ?

DORVAL.

Melcour, dites-moi, vous voyez mon pere tous les jours; plusieurs fois on lui a parlé de cette affaire en votre présence; pour qui croyez-vous qu'il penche en secret ?

MELCOUR.

Mais, vous le connoissez mieux que moi......

DORVAL.

Hélas, quand on prononce le nom de Monsieur de Saint-Yves, j'ose à peine le regarder; il me semble alors que mon secret est écrit sur mon visage; & si mon pere le pénétroit, il se récuseroit, j'en suis sûr; il a une délicatesse si scrupuleuse !.. Quand je vis en Lorraine, il y a dix-huit mois, pour la premiere fois, Mademoiselle de Saint-Yves, cette cruelle affaire étoit déja commencée; dès-lors je conçus l'idée de faire conseiller à son pere de choisir le mieu

pour Rapporteur, & cette raison m'engagea seule à cacher une malheureuse passion, dont tant de contrainte, d'inquiétude & de mystere, ont encore augmenté la violence. Je crains la pénétration de mon pere, & surtout cette vivacité qui m'est naturelle, & qui vingt fois déja a pensé me trahir : ainsi, loin d'avoir la témérité d'examiner ses mouvements, je ne songe qu'à lui dérober les miens; mais vous, Melcour...

MELCOUR.

Sur les affaires, Monsieur de Balmont est impénétrable; par intérêt pour vous, je l'ai bien étudié; mais sa prudence dérouteroit encore un observateur beaucoup plus expérimenté que moi.

DORVAL.

Il est contre Monsieur de Saint-Yves, j'en suis sûr.

MELCOUR.

Bon, voici du nouveau!...... Vous venez donc de faire cette découverte dans l'instant?

DORVAL.

Et Durand, son Secretaire, la Pierre, son laquais, & toute la maison, sont pour Monsieur de Rozelles; je n'en doute pas.

MELCOUR.

Réellement vous extravaguez. Mais, quand cela seroit, M. de Balmont se laisse-t-il gouverner par Durand? Se repose-t-il entiérement sur lui, du soin d'examiner les papiers? Se contente-t-il des simples extraits faits par un Secretaire? D'ailleurs,

ce Durand lui-même n'eſt-il pas un honnête homme ! Il eſt ici depuis ſix ans. M. de Balmont, avant de le prendre, fit les informations les plus exactes ſur ſa conduite & ſur ſa vie entiere ; & en ſe l'attachant, il lui aſſura un ſort qui ſuffiſoit pour mettre au-deſſus de toute corruption, un homme infiniment moins vertueux que Durand. „ Je
„ veux, diſoit M. de Balmont, que mon
„ Secretaire ſoit aſſez à ſon aiſe pour n'ê-
„ tre jamais tenté par une offre ſecrete &
„ vile. Quel droit aurois-je de lui défendre
„ de recevoir de l'argent, ſi je ne lui pro-
„ curois pas un ſort agréable ? Enfin, ajou-
„ toit-il, la baſſeſſe d'un Secretaire réjail-
„ lit ſur ſon maître, & ſuffit pour ternir ſa
„ réputation ; & le Magiſtrat qui la con-
„ noît & la tolere, en partage l'infamie. "
Tels étoient les diſcours de M. de Balmont, & tels ſont ſes principes. Vous étiez trop jeune alors pour en être frappé ; mais, moi, j'avois ſeize ans, & tous ces détails ſont encore préſents à ma mémoire.

DORVAL.

Je me les rappelle parfaitement, quoique je n'euſſe que douze ans. Je ne doute pas de la probité de Durand ; d'ailleurs, mon pere le veille de ſi près, qu'il me paroît impoſſible qu'il oſât trahir ſon devoir, même quand il auroit moins d'honnêteté qu'il n'en a : il ſait trop que mon pere ſeroit inflexible à cet égard, & que la premiere faute de ce genre, lui coûteroit ſa place. Mais

il a vu M. de Rozelles plusieurs fois, il peut être prévenu en sa faveur...

MELCOUR.

Un Secretaire qui ne prend point d'argent, ne reçoit point de préventions; d'ailleurs, si le Marquis de Rozelles a gagné, par son esprit & son éloquence, l'inclination de Durand, soyez bien persuadé que Durand ne séduira pas votre pere.

DORVAL.

Ah, Melcour, vous raisonnez bien froidement sur tout cela!

MELCOUR.

Oui, je raisonne sensément; & dans ce moment, ce n'est pas ce qu'il vous faudroit, je le vois bien. Vous ne demandez qu'à vous désespérer; tout ce qui peut vous calmer, vous déplaît.

DORVAL.

Je suis hors de moi, je l'avoue. J'attends la nuit, j'attends le jour avec une impatience & des craintes inexprimables! J'ai un battement de cœur qui ne me quitte point; quand je pense aux ennemis de M. de Saint-Yves; quand je songe que demain, ce jour si desiré, sera peut-être celui de leur triomphe, je sens au fond de mon ame un poids qui m'oppresse & m'accable, & j'éprouve des mouvements de ressentiment & de colere qui vont jusqu'à la fureur.... Certainement j'ai la fievre, je ne suis pas dans mon état ordinaire, je n'ai pas ma tête.... Je suis mécontent de tout ce qui m'environne, de vous-même, Melcour; vous ne me don-

nez pas une seule consolation ; au contraire, depuis ce matin, vous ne m'avez pas dit un mot qui ne m'ait affligé.... Je vois que vous pressentez mon malheur, vous voulez m'y préparer... Vous croyez que M. de Saint-Yves perdra son procès?..... Répondez-moi ; réellement, qu'en pensez-vous? Dites-moi la vérité?

MELCOUR.

Eh, mon Dieu, faut-il toujours vous répéter la même chose : je suis persuadé de la justice de la cause de M. de Saint-Yves ; son affaire est entre les mains de M. de Balmont, ainsi il me semble que nous avons tout lieu d'espérer...

DORVAL.

Il vous semble !... Vous parliez bien plus affirmativement hier encore.

MELCOUR.

Vous le croyez. Mais je vous assure que j'ai toujours tenu le même langage.

DORVAL.

Enfin, vous avez changé de sentiment !...

MELCOUR.

Mais quoi, voulez-vous que je vous dise que je suis sûr du gain de ce procès? Une semblable folie pourroit-elle vous consoler & vous satisfaire?

DORVAL.

Je voudrois qu'on prît part à mes peines, je voudrois qu'on ne cherchât point à les aigrir encore par une dureté & une froideur si révoltantes ! Enfin, je voudrois moins de raisons peut-être, mais plus d'amitié... Mel-

cour, laissez-moi; je vous ennuye, vous m'affligez; je suis hors d'état de supporter l'impatience & la contrariété; laissez-moi, de grace...

MELCOUR.

Vous souffrez, vous êtes malheureux; si j'ai pu vous blesser, cher Dorval, j'ai tort sans doute, & un tort que je ne dois jamais me pardonner...

DORVAL.

Ah, Melcour... excusez un infortuné qui n'est plus à lui-même!.... Ah, que votre raison rappelle la mienne! Élevés ensemble, les liens du sang, l'habitude, l'amitié, tout doit nous unir à jamais. Je suis injuste & violent; mais vous savez, Melcour, si vous m'êtes cher!... Je vous outrage, & cependant je donnerois ma vie pour vous...

MELCOUR.

J'en suis bien sûr; votre cœur ne sait point aimer foiblement: mais si vous n'apprenez pas à réprimer l'excès de votre sensibilité, & l'impétuosité de votre caractere, vous serez toujours malheureux...

DORVAL.

Ah, que j'envie votre sagesse & votre tranquillité!

MELCOUR.

J'ai vingt-deux ans, & vous n'en avez que dix-huit...

DORVAL.

Votre raison fut dans tous les temps supérieure à votre âge... Quand je me compare à vous, Melcour, je ne puis com-

prendre l'amitié qui vous attache à moi... Que je rougis de mes foiblesses, en pensant combien j'ai peu profité des soins & des leçons de mon pere, & de vos conseils!... Je n'ai jamais reçu que des exemples vertueux & sublimes. Je fus élevé sous les yeux de mon pere, dans cette maison où régnerent toujours l'ordre, la décence & la paix; dans cette maison enfin, le sanctuaire auguste de l'équité, du désintéressement, de la bienfaisance, & de toutes les vertus! Et si jeune, déja mon cœur est ouvert aux passions les plus impétueuses, & je ne suis qu'un insensé!... Ah! quelles réflexions humiliantes!.. Cependant; je sens dans ce cœur un desir ardent de me distinguer, & de m'égaler un jour à mon pere; l'éclat de sa réputation, la gloire de sa vie enflamment mon ame, & frappent vivement mon imagination... Oui, pour parvenir au bonheur de lui ressembler, j'aurai la force de faire, s'il le faut, les plus grands sacrifices.... Oui, je saurai vaincre la violence de mon caractere & maîtriser mes passions... N'espérez-vous pas, mon cher Melcour, qu'il me sera possible de surmonter mes défauts?

MELCOUR.

Avec les principes que vous avez, & cette noblesse de sentiments qui vous caractérisent, que ne doit-on pas attendre de vous! D'ailleurs, n'avez-vous pas entendu dire que votre pere, dans sa premiere jeunesse, eut des passions très-vives? Il étoit aimable, recherché, il aimoit le monde; cependant

le desir d'acquérir une grande réputation, & sur-tout l'amour de la vertu, triompherent bientôt de ses autres penchants; &, sans balancer, il sacrifia tous ses goûts aux devoirs de son état..... Mais quelqu'un vient....

DORVAL.

Ah, Ciel! je reconnois la voix de Saint-Clair; quelle contrariété!....

MELCOUR.

Le voici, contraignez-vous; songez combien il est indiscret & léger...

DORVAL.

J'avois encore mille choses à vous dire; cette visite me désespere.

SCENE II.

DORVAL, MELCOUR, SAINT-CLAIR.

SAINT-CLAIR.

Bon jour, Dorval... On ne peut voir M. de Balmont?

DORVAL.

Non, il est enfermé dans son cabinet depuis le dîner.

SAINT-CLAIR.

Ah, fort bien... Mais, dans son cabinet!... est-ce que nous n'y sommes pas?

DORVAL.

Non, ce n'est pas celui où mon pere travaille ordinairement.

SAINT-CLAIR.

Je ne conçois pas comment M. de Balmont peut résister à la fatigue affreuse du travail assidu qu'il s'est imposé...

MELCOUR.

En ne veillant jamais, & se couchant tous les jours à dix heures & demie, il conserve sa santé, & ne s'endort point au palais.

SAINT-CLAIR.

Moi, ce régime-là me tueroit...

MELCOUR.

Cela peut être; en effet, il ne convient pas à tout le monde.

SAINT-CLAIR.

Je ne crois pas que Dorval soit tenté d'embrasser l'état de la robe, & je le conçois : assurément, l'exemple que lui donne son pere, est très-beau; mais cet excès d'austérité n'est pas fait pour séduire un jeune homme ; c'est une espece de couvent, que cette maison-ci.... se coucher à dix heures, renoncer au monde, aux spectacles; ne jamais donner à souper; passer sa vie enfermé dans un cabinet... véritablement cela est héroïque... &, pour moi, je ne vois point de différence entre le sort d'un hermite, & celui de M. de Balmont.

DORVAL, *avec humeur.*

On en pourroit cependant remarquer une

petite qui vous est échappée : c'est qu'un hermite n'est utile à personne. Ainsi, vous conviendrez que la comparaison n'est pas heureuse...

SAINT-CLAIR.

Je plaisantois... sûrement le bien public, la gloire, sont de grands motifs dans notre état...

DORVAL, *bas à Melcour.*

Notre état, dit-il; cette expression me choque dans sa bouche.

MELCOUR, *bas à Dorval.*

Taisez-vous donc.

SAINT-CLAIR.

A propos, on juge donc demain ce fameux procès du Marquis de Rozelles... une affaire fort délicate... fort embrouillée...

DORVAL, *à part.*

Embrouillée... la patience m'échappe...

SAINT-CLAIR.

Je n'ai appris qu'aujourd'hui que M. de Saint-Yves avoit une fille; elle a dix-huit ans; on dit qu'elle est très-intéressante; elle n'a qu'un frere; si son pere gagne son procès, elle sera riche... mais la perte de ce procès renverseroit toute leur fortune... C'est une terrible position que celle de M. de Saint-Yves; à la veille d'être, peut-être, ruiné & déshonoré... Où allez-vous donc, Dorval?...

DORVAL, *s'arrêtant.*

Eviter un entretien.... auquel je ne dois pas me mêler.... Vous oubliez que

mon père est Rapporteur de M. de Saint-Yves...

MELCOUR.

En effet, ce n'est pas ici qu'on peut se permettre une conversation sur cette affaire...

SAINT-CLAIR, *à part.*

Quelle pédanterie!... (*Haut. Il regarde à sa montre.*) Comment donc, il est huit heures; la répétition sera commencée...

MELCOUR.

Quelle répétition?

SAINT-CLAIR.

Eh, mon Dieu, je suis bien malgré moi, je vous assure, le premier acteur d'une troupe de société...

MELCOUR.

Bon, vous jouez la Comédie.

SAINT-CLAIR.

Que voulez-vous; j'ai cédé aux persécutions de trois ou quatre femmes, qui, d'*autorité*, m'ont forcé à prendre une demi-douzaine de rôles.

MELCOUR.

Et quel est votre genre?

SAINT-CLAIR.

Mais... j'ai joué le Joueur, Darviane, le Comte d'Olban; dans ce dernier rôle, sur-tout, j'ose dire que j'ai eu quelques succès... Il est vrai que notre *Nanine* étoit charmante, & que d'ailleurs elle joue comme un ange; ce n'est pas une exagération, mais elle est infiniment supérieure

à la meilleure Actrice de la Comédie Françoise.

MELCOUR.

Vous ne m'étonnez point ; je n'ai pas encore vu de troupe de société qui n'ait eu, de deux ou trois de ses Acteurs, une semblable opinion.... Mais, cependant, cette grande Actrice prend toujours des leçons, je parie ?...

SAINT-CLAIR.

Oh, oui ; il le faut bien, pour acquérir un certain usage du Théâtre ; mais elle a mille fois plus de talents que son maître.

MELCOUR.

Les Comédiens François doivent être bien humiliés ! Ils consacrent leur vie entiere à l'étude d'un art très-difficile, &, malgré leurs travaux & leurs soins, ils ont sans cesse la mortification de se voir égalés, & même surpassés par les gens du monde, qui, sans habitude, sans peine, ne jouant la Comédie que par hasard, & pour leur amusement, arrivent cependant à la perfection avec tant de facilité... Cela est piquant pour les Comédiens, il en faut convenir. ...

SAINT-CLAIR.

Vous vous moquez ; mais je vous assure que notre troupe est excellente.... notre dernier spectacle fut reçu avec des transports. . .

MELCOUR.

Je suis persuadé qu'il le méritoit... mais les applaudissements prouvent peu de cho-

se... En recevant un billet, ne prend-on pas l'engagement d'applaudir?...

SAINT-CLAIR.

Enfin, si nos spectacles ennuyoient, y viendroit-on?

MELCOUR.

Et le désœuvrement, la curiosité, les comptez-vous pour rien?...

DORVAL.

Eh, mon Dieu, Melcour, de quoi vous mêlez-vous?... Ne voyez-vous pas que vous retenez Monsieur, & que vous abusez de sa complaisance... Il est attendu!...

SAINT-CLAIR.

Il est certain que je serai cruellement grondé.... Adieu, pour le coup je me sauve. Adieu. (*Il sort.*)

SCENE III.

DORVAL, MELCOUR.

DORVAL.

Ah, je respire!... Sa conversation avoit donc de grands charmes pour vous?...

MELCOUR.

Je n'ai pu résister au plaisir de me moquer un peu de sa ridicule vanité. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme de l'état de Saint-Clair adopte un genre d'amusement, sans doute très-agréable, mais

qui nécessairement consume un temps si considérable!...

DORVAL.

N'entends-je pas mon pere?

MELCOUR.

Oui, c'est lui... Je vous laisse; je suis obligé de sortir; mais je reviendrai souper avec vous....

DORVAL.

Ah, n'y manquez pas... ne m'abandonnez pas ce soir dans l'état où je suis.

MELCOUR.

Je serai de retour dans une demi-heure. (*Il sort.*)

DORVAL.

Se peut-il que je sois aussi malheureux avec un tel ami & le meilleur des peres!...

SCENE IV.

M. DE BALMONT, DORVAL.

M. DE BALMONT, *tenant une lettre.*

MON fils, je vous cherchois.... j'ai à vous parler d'une importante affaire....

DORVAL.

Comment?

M. DE BALMONT.

Votre éducation est finie; je vous exhorte depuis un an, mon fils, à réfléchir mûrement sur le choix de l'état que vous voulez embrasser; voici le moment de vous décider....

DORVAL.

Toutes mes réflexions sont faites, mon pere ; l'état qui me paroît le plus utile, le plus respectable, c'est le vôtre....

M. DE BALMONT.

Écoutez-moi : je viens de recevoir une lettre du beau-frere de Melcour ; il m'offre pour vous un placement militaire très-avantageux.... Tenez, lisez sa lettre. (*Il la lui donne.*)

DORVAL.

Cette grace, que je dois sans doute à l'amitié de Melcour, ne peut me faire changer de résolution. (*Il lit la lettre tout bas.*)

M. DE BALMONT.

Vous aimez la gloire ; songez, mon fils, que la plus éclatante, est celle qu'un Militaire peut acquérir.

DORVAL.

La plus solide est à mes yeux la plus brillante : j'honore, je respecte un Militaire distingué par son courage & ses talents ; mais enfin, ce n'est que dans un temps passager de malheur & de calamité qu'il peut être utile à sa Patrie ; la paix, qu'il doit desirer comme citoyen, lui ravit toute occasion de se signaler, & le replonge dans l'oisiveté & l'inaction. Pour moi, je veux consacrer ma vie entiere à l'utilité publique ; je veux, dans tous les temps, pouvoir prouver mon zele & mon amour pour mon pays. Laissez-moi donc entrer dans la noble carriere que vous parcourez avec tant d'éclat...

Pendant la guerre, pendant la paix, vous servez également vos concitoyens; rien n'interrompt, rien ne suspend vos laborieux travaux; chaque jour ajoute à votre gloire, & la mort seule pourra mettre un terme à cette activité bienfaisante & généreuse..... Voilà l'état que je choisis, & le modele auguste que je veux imiter. Sans doute, mon pere, je n'ai ni vos vertus, ni votre génie; mais j'aurai vos conseils & votre exemple.

M. DE BALMONT.

Depuis long-temps je connois vos sentiments à cet égard; votre résolution me paroît fixe & déterminée; cependant, mon fils, je crois devoir la combattre encore: songez que, pour se distinguer dans l'état que vous voulez choisir, il faut renoncer aux plaisirs, au monde, aux charmes si doux de la société. Aucun état ne prescrit des devoirs aussi rigoureux & aussi difficiles à remplir....

DORVAL.

Il en est plus glorieux.

M. DE BALMONT.

Vous avez de l'élévation, votre ame est noble & pure, mais vos passions sont violentes....

DORVAL.

Je les vaincrai.

M. DE BALMONT.

Pourrez-vous, mon fils, abandonner des lectures agréables, & cesser de vous occuper de la littérature & des arts, pour vous livrer uniquement à l'étude des loix,

étude aride, abstraite, embrouillée, qui demande tout le discernement de la plus saine raison, & l'attention la plus constante & la plus réfléchie?

DORVAL.

Le desir d'illustrer son nom, fait supporter sans peine un travail fatiguant, & surmonter les dégoûts de l'ennui.

M. DE BALMONT.

Mais vous êtes sensible; aurez-vous le courage de résister aux mouvements d'une pitié souvent dangereuse; saurez-vous, quand votre devoir l'exigera, immoler la compassion & vos penchants secrets, à la justice quelquefois affligeante & sévere? Êtes-vous sûr de ne jamais vous laisser aveugler par les préventions de l'amitié, ou la séduction de l'amour?... Vous rougissez, mon fils, vous baissez les yeux; l'austérité de cette peinture vous trouble, vous étonne, & refroidit votre zele!...

DORVAL.

Non, mon pere, non, rien ne peut le rallentir. Ne connoissois-je pas avant cet entretien les devoirs d'un Magistrat? Ne les remplissez-vous pas tous? Vous possédez ces qualités austeres que vous dépeignez; ces sacrifices dont vous parlez, vous les avez tous faits, & vous êtes heureux! La gloire, votre renommée, & sur-tout le témoignage de votre conscience, vous dédommagent assez des privations que vous vous êtes imposées, & vous font chérir & pré-

férer à tout autre, l'état sublime que vous avez choisi....

M. DE BALMONT.

Oui, sans doute, je suis heureux. J'ai pu me tromper; mais du moins nulle faute volontaire n'a souillé ma vie; je n'ai rien à me reprocher d'essentiel: cependant, mon fils, ne pensez pas que je sois exempt d'agitations, de troubles, & même de repentir....

DORVAL.

Du repentir!... Vous, mon pere!....

M. DE BALMONT.

Le méchant n'a de remords que pour le crime.... mais une légere faute suffit pour en faire éprouver l'atteinte douloureuse à l'homme vertueux. Toutes les fois que je me suis chargé d'une affaire épineuse & délicate, j'ai senti vivement cette peine inévitable, sur-tout dans notre état. D'abord, quand j'examine une cause, l'habitude que j'ai du travail, sert à me la faire débrouiller en peu de temps avec facilité; je crois bientôt en avoir démêlé toutes les difficultés; ensuite, après une mûre réflexion, je me détermine vers une opinion; & bien certain que je suis dépouillé de prévention & de partialité, je suis tranquille. Mais à mesure que le jour du jugement approche, une foule de craintes, d'incertitudes, de scrupules, viennent successivement me tourmenter. Il me semble alors que je n'ai point assez soigneusement examiné l'affaire; il me semble que je suis con-



pable de mille négligences ; je me reproche amérement les plus légeres distractions ; enfin, mon repos est troublé par les inquiétudes les plus cruelles ! . . .

DORVAL.

Ces inquiétudes vous honorent, elles prouvent l'excès de votre délicatesse. . . . Mais je m'afflige en pensant qu'aujourd'hui . . . . vous les ressentez peut-être. . . . On juge demain un procès si intéressant ! . . .

M. DE BALMONT.

Ah, sûrement, mon cœur n'est pas sans émotion !

DORVAL.

Ciel ! . . . cependant . . . . cette affaire paroît si claire, & les droits de M. de Saint-Yves si bien établis ! . . .

M. DE BALMONT, *avec sévérité*.

Vous devez taire votre opinion, Dorval. . . .

DORVAL, *à part*.

Hélas ! je suis prêt à me trahir ! . . .

SCENE V.

M. DE BALMONT, DORVAL, LA PIERRE.

LA PIERRE, *à M. de Balmont*.

Mr. le Marquis de Rozelles demande s'il peut entrer ?

M. DE BALMONT.

Oui, sans doute.... (*La Pierre sort.*)

DORVAL, *à part.*

Le Marquis de Rozelles!... Ah, sortons; évitons cette odieuse rencontre!... (*Il fait quelques pas.*)

M. DE BALMONT.

Ecoutez, mon fils : l'oncle de Melcour me demande une prompte réponse, gardez sa lettre; je vous prie de la lire encore avec attention, & dans deux jours vous m'instruirez de votre derniere résolution.

DORVAL.

Oui, mon pere.... (*à part.*) Je le vois, M. de Saint-Yves est perdu, je suis au désespoir.... (*Il sort impétueusement.*)

SCENE VI.

M. DE BALMONT, *seul.*

SUREMENT il persistera dans son projet!... j'ai dû le combattre; mais combien je jouis des motifs qui le déterminent! Comme son ame est noble & sensible! qu'il m'est cher!... On vient.... c'est le Marquis de Rozelles.... Allons, armons-nous contre toute la séduction & tout l'art de la sollicitation la plus adroite!...

SCENE VII.

M. DE BALMONT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *tenant un papier.*

PARDONNEZ-MOI, Monsieur, cette derniere importunité....

M. DE BALMONT *lui présente un fauteuil; ils s'asseyent l'un & l'autre.*

Mon devoir est de vous entendre....

LE MARQUIS.

Je sais, Monsieur, combien vous êtes au-dessus des sollicitations, combien vous les méprisez; mais on n'a pas toujours la possibilité de pouvoir mettre des bornes au zele de l'amitié.... Un de mes amis vient de me forcer à recevoir cette lettre qu'il m'apportoit de Versailles, & il a exigé de moi une promesse positive de vous la rendre.... La voici; elle vous est adressée.... (*Il la lui donne.*)

M. DE BALMONT, *la prenant.*

Vous savez, Monsieur, qu'une lettre de recommandation, telle qu'elle soit, ne peut avoir nulle influence dans une affaire de ce genre. (*Il ouvre la lettre, & lit tout bas.*)

LE MARQUIS, *pendant qu'il lit.*

Je pense bien comme vous; mais quand on a beaucoup de parents, d'amis, qui tiennent tous à la Cour, il est impossible

de rejetter toutes les preuves d'intérêt qu'ils veulent donner.... cependant, combien j'en ai refusées!... Je dédaigne si sincérement tous ces petits moyens.... d'ailleurs, j'ai, je l'avoue, une entiere confiance dans la bonté de ma cause, & je puis dire, sans me flatter, que j'ai pour moi l'opinion générale, & le vœu universel.... mes Mémoires ont produit un effet!... sur-tout à Versailles!...

M. DE BALMONT, *après avoir lu.*

Je me trouve fort honoré, Monsieur, de recevoir une lettre signée par un nom si respectable....

LE MARQUIS.

Je sais qu'elle est remplie de bonté pour moi, témoignage d'autant plus flatteur, que je ne l'avois ni demandé, ni desiré.

M. DE BALMONT.

Avez-vous, Monsieur, quelque chose de particulier à me dire sur votre affaire?

LE MARQUIS.

Voici encore une lettre, mais d'un autre genre, que je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien lire; elle n'est point dans mes Mémoires, parce qu'on n'a pu me la procurer qu'aujourd'hui. Vous connoissez l'écriture de Monsieur de Saint-Yves, cette lettre est de lui; elle s'adressoit à Madame d'Argencour, sa belle-sœur....

M. DE BALMONT.

Mais, Madame d'Argençour n'est-elle pas brouillée avec Monsieur de Saint-Yves?

LE MARQUIS.

Sans doute, & pour des procédés affreux.... Dans cette lettre, vous verrez, de la part de Monsieur de Saint-Yves, les preuves d'une confiance entiere; vous y verrez plusieurs satyres très-vives contre des hommes en place....

M. DE BALMONT.

Que m'importe, Monsieur?

LE MARQUIS.

Ah, je veux par-là prouver que Monsieur de Saint-Yves est une homme violent, impétueux, haineux, imprudent & inconsidéré, puisqu'il écrivoit ainsi ses opinions & ses sentiments à une femme...

M. DE BALMONT.

Cette femme étoit sa belle-sœur, il la croyoit son amie.

LE MARQUIS.

Mais il s'est brouillé avec elle sans ménagement.

M. DE BALMONT.

Peut-être en a-t-il eu de justes raisons.

LE MARQUIS.

Cependant elle possédoit ses secrets.

M. DE BALMONT.

Il la jugeoit incapable de les trahir, & pensoit, apparemment, que l'honneur en elle l'emporteroit sur la haine.

LE MARQUIS.

Enfin, lisez, Monsieur; cette lettre vous fera connoître l'homme....

M. DE BALMONT.

Non, Monsieur; je vois au bas de cette

lettre une ſeule phraſe qui doit m'empêcher de la lire....

LE MARQUIS.

Comment ?

M. DE BALMONT, *lui montrant l'endroit.*

Tenez, liſez ce mot; *brûlez cette lettre*; & malgré cette priere, toujours ſacrée pour les honnêtes gens, cette lettre, au bout de deux ans, exiſte encore, & Madame d'Argencour la remet entre des mains ennemies!... Ce procédé me fait horreur; je n'en partagerai point l'iniquité; je ne lirai point cet écrit.

LE MARQUIS.

Ah, ſi vous ſaviez l'étendue des torts de M. de Saint-Yves avec ſa belle ſœur....

M. DE BALMONT.

Tels qu'ils ſoient, ils ne peuvent jamais autoriſer cet indigne abus d'une ancienne confiance. D'ailleurs, Monſieur, la brouillerie de Madame d'Argencour & de ſon beau-frere, n'a rien de commun avec votre affaire; ainſi ces détails me ſont inutiles.

LE MARQUIS.

Mais ils pourroient ſervir à vous éclairer ſur le caractere de Monſieur de Saint-Yves...

M. DE BALMONT.

Ce n'eſt ni du caractere, ni de la conduite de Monſieur de Saint-Yves, que je dois m'occuper; c'eſt de l'affaire qui m'eſt confiée : tout ce qui eſt étranger à cette affaire, ne me regarde point; il pourroit avoir eu des torts avec un autre, & rai-

ſon avec vous ; il s'agit de ſavoir, non s'il eſt honnête homme, mais ſi, dans cette occaſion, il a la juſtice de ſon côté.... Et voilà le ſeul point de ſa vie & de la vôtre que je doive examiner.

LE MARQUIS.

Il me ſemble cependant...

SCENE VIII.

M. DE BALMONT, LE MARQUIS, LA PIERRE.

LA PIERRE, *à Monſieur de Balmont.*

MONSIEUR Morel eſt dans votre ſallon, Monſieur.....

M. DE BALMONT.

Qu'il entre. (*La Pierre ſort.*)

M. DE BALMONT, *ſe levant*

C'eſt l'Avocat de Monſieur de Saint-Yves ; vous n'avez plus rien à me dire, il eſt tard ; permettez-moi, Monſieur, de le recevoir.

LE MARQUIS.

Je vous laiſſe ; mais ſouffrez que je vous recommande encore de relire la petite feuille que j'ai eu l'honneur de vous donner ce matin....

M. DE BALMONT.

Soyez ſûr, Monſieur, que je ne néglige rien de ce qui peut m'éclairer. (*Il le reconduit quelques pas.*)

LE MARQUIS.

Je suis donc tranquille. (*A part, en s'en allant.*) Ah, combien je me repens de n'avoir pas demandé un autre Rapporteur!... (*Il sort.*)

M. DE BALMONT, *seul.*

Je crois qu'il sort bien mécontent de moi, & qu'il trouve mes principes bien rigides!... Ah, voici Monsieur Morel.

SCENE IX.

M. DE BALMONT, M. MOREL.

M. MOREL.

Monsieur de Saint-Yves n'a pu venir ce soir; sa fille est malade: cette jeune personne, à la veille de voir juger son pere, éprouve des inquiétudes qu'on ne peut dépeindre; elle a eu tout-à-l'heure une attaque de nerfs réellement effrayante; & Monsieur de Saint-Yves ne peut la quitter. Il m'a chargé, Monsieur, de vous donner ce papier, qui n'est pas, dit-il, d'une grande importance, mais qu'il vous prie cependant de faire examiner ce soir, par votre Secretaire, afin que vous puissiez en avoir demain à votre réveil un extrait sur lequel vous jetterez les yeux avant d'aller au Palais.

M. DE BALMONT.

Savez-vous ce que contient ce papier?

M.

M. MOREL.

Oui, Monsieur, ce sont quelques argumens de plus, relatifs à l'affaire; il traite encore de plusieurs autres objets : nous n'avons pu vous les donner plutôt; mais comme ces détails ne sont pas essentiels, un examen de Monsieur Durand sera bien suffisant.

M. DE BALMONT.

Cet examen demande-t-il beaucoup de temps?

M. MOREL.

Au moins deux heures, parce qu'il faut pour s'assurer de l'exactitude des choses énoncées, consulter une grande partie des pieces originales que vous avez.

M. DE BALMONT.

Il faut que je sois demain à six heures au Palais; ainsi, puisque ce papier n'est pas important, j'ordonnerai à Durand de ne point se coucher, & de l'examiner.

M. MOREL.

Permettez-moi, Monsieur, de vous demander votre opinion sur mon dernier Mémoire; sur le style seulement, & la maniere dont il est écrit. C'est vous, Monsieur, qui m'avez décidé à choisir l'état d'Avocat; j'espere que vous daignerez, par vos conseils, me donner les moyens de m'y distinguer.

M. DE BALMONT.

Vous attendez de moi de la sincérité, vous ne serez point trompé dans votre espérance : vous annoncez beaucoup de ta-

lent ; vous avez infiniment d'esprit ; vos premiers Mémoires étoient écrits avec une sagesse d'autant plus estimable, qu'elle est très-rare aujourd'hui ; mais je vous avoue qu'intérieurement j'ai blâmé plusieurs choses dans le dernier : vous vous y permettez quelques plaisanteries, qui sont bien révoltantes dans une affaire où l'honneur de celui que vous défendez est essentiellement attaqué ; d'ailleurs, dans aucun cas, cette espece de ton ne convient à un orateur, dont la maniere d'écrire doit être noble & sensée. Préférez, croyez-moi, l'estime de vos lecteurs, au vain plaisir de les divertir ; aspirez à la gloire d'intéresser & d'instruire, de faire admirer votre raison, votre éloquence & vos principes : voilà l'unique ambition digne d'un Avocat, & de tout Ecrivain qui veut se distinguer, & qui desire, non des succès frivoles & passagers, mais une réputation solide & brillante. Je vous exhorte encore à perfectionner votre goût par la lecture, & par l'étude approfondie de votre langue ; sur-tout, ne confondez jamais l'emphase avec la chaleur & la force, & ne croyez pas que pour être éloquent, il suffise d'être diffus & déclamateur. Je ne vous recommande point de ne pas souiller vos Mémoires par des injures personnelles, & des épithetes outrageantes ; vous avez trop d'élévation dans l'ame, pour vous livrer à de semblables excès ; d'ailleurs, l'esprit & le bon goût pourroient seuls en préserver ; ces indignes gros-

fiéretés, ces basses expressions, n'excitent que l'indignation & le mépris, & n'avilissent que celui qui les employe.

M. MOREL.

Oui, Monsieur, je suivrai de si nobles, de si sages conseils; vous persuadez également mon cœur & ma raison.

M. DE BALMONT.

Enfin, pénétrez-vous bien de la dignité de votre état : quand on en remplit les devoirs, il n'en est point de plus honorable; il n'en est point où les vertus & les talents trouvent plus d'occasions de se développer, & de briller avec éclat. Quel sort est plus beau que celui d'un Avocat qui réunit à la probité l'esprit & le génie; qui jamais ne se chargeant de la cause qu'il croit injuste; qui, toujours zélé défenseur des opprimés, démasque la fraude, confond l'imposture, & parvient à la fortune, à la gloire, en faisant triompher l'innocence? Un tel homme, sans doute, bienfaicteur de l'humanité, doit jouir de l'admiration de son siecle; il épuise, il goûte tous les genres de succès : comme honnête homme, il est chéri & respecté; par le brillant talent de la parole, il enchante, entraîne & séduit; & ses écrits, passant à la postérité, immortaliseront son nom, ses travaux & ses vertus.

M. MOREL.

Ah, Monsieur, de quel enthousiasme vous m'enflammez!.... Souffrez que je vienne quelquefois puiser, dans un en-

tretien si salutaire, la connoissance & l'amour de mes devoirs; daignez éclairer & protéger ma jeunesse : fortifier les principes d'une ame honnête, est, sans doute, un ouvrage digne de vous.

M. DE BALMONT.

Vous n'avez pas trente ans, vos premiers succès n'ont pu vous éblouir, & vous aimez les conseils : c'est ainsi qu'on peut se perfectionner. La présomption gâte le cœur, arrête les progrès de l'esprit, & fixe, dans la médiocrité, le jeune homme insensé qu'elle enivre. Mais je suis forcé de terminer cet entretien; je me leve demain à cinq heures, je vais me retirer; venez donner vous-même le papier de Monsieur de Saint-Yves à mon Secretaire, & lui prescrire le travail qu'il doit faire. Venez....
(*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DURAND, *tenant un papier*, LA PIERRE.

LA PIERRE.

OUI, Monsieur vient de se mettre au lit, & il m'a chargé de vous recommander expressément l'examen de ce papier.

DURAND.

Eh, mon Dieu, lui & M. Morel m'en ont déja parlé pendant plus d'un quart d'heure!...

LA PIERRE.

Vous savez que Monsieur est si scrupuleux!...

DURAND.

Oh, pour cela, scrupuleux à l'excès.

LA PIERRE.

Il m'a dit aussi de vous répéter que ce papier étoit de la plus grande importance....

DURAND.

Oui, oui, c'est toujours sa phrase; mais puisqu'il ne passe pas la nuit, & ne l'examine pas lui-même, je vous réponds que cette *grande importance* n'est pas réelle.

Au reste, je veillerai, il me l'ordonne, cela suffit.

LA PIERRE.

Allons, je vous laisse.... A propos, ah, que je vous conte une drôle de chose.... Ce soir le laquais de M. de Rozelles a voulu me faire jaser : moi, qui connois cela, je l'ai vu venir.... Il vouloit savoir (comme par maniere de conversation) si vous n'aviez pas *une inclination*, une amourette, *autrement dit*....

DURAND.

Trouver un Rapporteur & son Secretaire tous les deux sans maîtresse, cet accident doit en effet dérouter l'intrigue....

LA PIERRE.

Ma foi, c'est jouer de guignon, il en faut convenir.

DURAND.

Ce même Monsieur de Rozelles a découvert, je ne sais comment, que j'avois une sœur lingere, & il lui a acheté pour plus de mille écus de dentelles.

LA PIERRE, *en riant.*

Et sans marchander, je parie?

DURAND.

Cela va sans dire. Mais ensuite quand il a voulu parler de son procès, ma sœur, qui est une honnête femme, a déclaré nettement qu'elle ne se mêloit jamais de semblables affaires, & elle a refusé d'entrer dans une plus grande explication.

LA PIERRE.

M. de Saint-Yves ne feroit pas de ces

vilaines choses-là, par exemple ; oh, je le crois bien honnête..... Mais j'entends M. Dorval ; ah, ah, par quel hasard, à l'heure qu'il est ?

SCENE II.

DORVAL, DURAND, LA PIERRE.

DORVAL, *fort troublé.*

MONSIEUR Durand!.... Comment vous causez avec la Pierre ?... Je pensois que vous travailliez....

DURAND.

Mais, Monsieur, j'ai du temps, il n'est pas minuit, & je ne me coucherai pas.

DORVAL, *d'une voix basse & entrecoupée.*

Vous avez vu Monsieur Morel ce soir ?.... Il vous a donné un papier.... L'intention de mon pere est que ce papier soit examiné avec le plus grand soin....

DURAND, *le regardant avec surprise.*

En vérité, Monsieur, vous m'étonnez beaucoup !

DORVAL.

La Pierre, que faites-vous-là ? Allez-vous coucher.... Si mon pere savoit qu'on s'amuse ainsi à faire la conversation, il le trouveroit très-mauvais, j'en suis sûr.... Ne troublons point M. Durand.... Adieu, mon cher M. Durand.... (*Il s'approche & lui serre la main.*) Adieu !... (*A part.*) Je

ne sais où je suis, ni ce que je dis, la raison m'abandonne! .... (*Il sort brusquement.*)

SCENE III.

DURAND, LA PIERRE.

LA PIERRE.

A QUI diantre en a-t-il?

DURAND.

Je suis pétrifié.... il avoit les larmes aux yeux; il est tremblant, agité, hors de lui...

LA PIERRE.

C'est un aimable jeune homme: pour la générosité, la bonté, il n'a pas son pareil; mais il y a déja quelque temps que je m'apperçois qu'il est un peu timbré....

DURAND.

Bon! ...

LA PIERRE.

Il a des especes de vertigos; tout d'un coup la couleur lui monte au visage, & puis tournez la main, le voilà pâle comme la mort. Quelquefois il se démene en rêvant, il fait des enjambées terribles; ensuite il tombera dans un fauteuil, & restera-là pendant une heure morne comme une souche.... Mais le plus fort, le plus merveilleux, c'est qu'il parle tout seul, & cela jour & nuit; & alors il faut le voir gesticuler & se taper la tête, & faire des grands

bras, comme s'il répétoit des Poëtes.... c'est un enfant qui est trop vif, & qu'on a trop fait travailler; il lui faudroit du repos & quelques bonnes saignées, & tout cela se passeroit.... Bon soir, Monsieur Durand; vous n'avez besoin de rien?

DURAND.

Non, bien obligé.

LA PIERRE.

Il faut pourtant s'aller coucher; j'ai fait-là une grande veillée, mais ce n'est pas moi qui habillerai Monsieur demain..... Vous avez de l'encre, des plumes?

DURAND.

Oui, oui.

LA PIERRE.

Allons, je m'en vas. (*Il sort.*)

SCENE IV.

DURAND, *seul.*

ALLONS, mettons-nous à l'ouvrage... Ah, je ne suis guere en train de travailler; je me suis levé ce matin de si bonne heure!... & passer encore la nuit.... il est vrai que je pourrai dormir demain tant que je voudrai.... mais je suis ce soir appesanti, harrassé.... je ne suis pas infatigable comme Monsieur de Balmont, il s'en faut bien; il est fortifié, animé par la passion de la gloire; pour moi, quand je me tuerois par mes travaux, le nom de *Durand*

n'en deviendroit pas plus célebre... Eh, ne faut-il rien faire pour sa conscience?... la réputation est une belle chose, mais la satisfaction intérieure de soi-même vaut encore mieux!... Monsieur de Balmont réunit ces deux avantages; il ne faut donc pas s'étonner s'il est si laborieux, si actif!... (*Il s'approche du bureau, arrange les papiers & s'assied.*) Où est le papier dont je dois tirer un extrait?... ah, le voici.... (*Il lit des yeux.*) Quel verbiage!... tout cela est aussi inutile à l'affaire!... (*Il bâille & prend du tabac.*) Le sommeil me gagne malgré moi!... Allons, allons, du courage. (*Il lit tout bas. Au bout d'un moment, ses yeux se ferment, sa tête tombe sur sa poitrine, & ce mouvement le réveille.*) C'est une terrible chose que l'envie de dormir.... Je n'en puis plus. (*Il bâille, s'étend, prend du tabac à plusieurs reprises.*) Là!... me voilà un peu mieux.... continuons.... (*Il lit.*) Cela est inoui... je vois double à présent; les yeux me font un mal.... (*Il les frotte.*) c'est un vrai supplice.... (*Il lit, s'endort la tête appuyée sur son coude; son bras tombe à côté du bureau; il se réveille.*) Ouf.... je me suis écorché la main.... j'ai le col tordu.... il est impossible de vaincre le sommeil; il faut que je dorme une demi-heure pour me rafraîchir.... les idées.... ensuite je travaillerai.... (*Il se leve, va chercher deux oreillers de bergeres pour les mettre sous sa tête, approche une chaise sur laquelle*

il met ses pieds, & se couche de cette maniere.) Ah, il me semble que je suis en paradis. .... mon extrait sera fait en une heure & demie, ainsi. ... j'ai du temps. .... de reste. ... (*Il s'endort profondément.*)

SCENE V.

M. DE BALMONT, *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit*, DURAND, *endormi.*

M. DE BALMONT, *dans le fond du Théâtre.*

Je ne puis résister à mon inquiétude ! ... (*Durand ronfle avec force.*) Qu'entends-je ! ... (*Il s'avance, & voit son Secretaire endormi.*) Il dort paisiblement ! ... Il néglige son devoir, & il peut trouver le sommeil ! ... Tandis que l'agitation de mille soucis cruels me trouble, me tourmente & me chasse de mon lit, Durand dort, & goûte le repos qui m'abandonne ! ... Mais, enfin, est-il Magistrat ? est-il Juge ? Ah, c'est moi qui dois veiller ! ... Il peut dormir en effet ; ne suis-je pas responsable de sa négligence & de ses fautes ? ... (*Il le pousse pour le réveiller.*) Durand... Durand....

DURAND, *se réveillant en sursaut.*
Quoi donc ? .... Ciel ! ... Monsieur. .. (*Il se leve.*)

M. DE BALMONT.

C'eſt donc ainſi que vous travaillez ! . . . .

DURAND, *avec confuſion.*

Monſieur . . . . . c'eſt que. . . . . le ſommeil m'a ſurpris. . . .

M. DE BALMONT.

Il me ſemble pourtant que vous l'attendiez, car vous aviez formé un établiſſement fort commode. Mais allez dans mon cabinet réparer le temps perdu ; emportez ces papiers ; allez, je vais vous ſuivre.

DURAND.

J'eſpere que Monſieur voudra bien pardonner. . . . .

M. DE BALMONT.

Monſieur Durand, une ſeconde faute de ce genre vous feroit entiérement perdre ma confiance. . . . .

DURAND.

Je vous proteſte, Monſieur. . . .

M. DE BALMONT.

Il ſuffit, allez. (*Durand prend les papiers, & ſort.*)

SCENE VI.

M. DE BALMONT, *ſeul.*

Il faut bien avoir de l'indulgence pour ſa pareſſe ; je ſuis ſûr du moins de ſa probité, c'eſt-là l'eſſentiel. (*Il regarde à ſa montre.*) Il eſt deux heures ! . . . . dans qua-

tre heures je serai au Palais, & dans sept, peut-être, le jugement sera prononcé!.... Jugement qui va décider de l'existence, de la fortune de deux hommes, & qui doit déshonorer l'un ou l'autre!.... Et leur destinée, incertaine encore, dépend en grande partie de l'opinion que je déclarerai!...... (*Il tire un papier de sa poche.*) Les voilà, ces conclusions!.... Voilà cet écrit tracé de ma main, dont la lecture doit, dans quelques instants, fixer à jamais le sort de deux citoyens, de deux peres de famille!.... Je tremble & je frémis en regardant ce papier, en songeant à son importance!... (*Il le pose sur le bureau, & s'assied. Après un moment de silence.*) Examinons mon cœur, cherchons dans ses replis les plus profonds, si je n'ai rien à me reprocher... La prévention ne m'a-t-elle point abusé? Ai-je assez médité, réfléchi sur cette affaire? Ne suis-je pas trop rigoureux pour celui que je juge coupable?... Voyons, relisons. (*Il prend le papier, & lit tout bas.*) Que ces expressions sont séveres!... (*Il se leve.*) O Ciel, ce jour qui va paroître, sera, pour le malheureux que je condamne, un jour de honte & de désespoir. Ah! je crois voir, je crois entendre les pleurs & les gémissements de sa famille éperdue, de ses enfants consternés!... Il a un fils... de l'âge de Dorval!... L'infortuné... Mon ame est déchirée!... Ce tableau funeste, toujours présent à ma pensée depuis la nuit, trouble, épouvante mon imagina-

tion.... Dieu, si cette pitié si vive étoit un avertissement, un pressentiment de mon erreur, de mon injustice!.... Mes idées se brouillent, ma raison se confond..... Cet état est trop cruel, je n'en puis supporter la violence!... (*Il retombe dans son fauteuil.*) Que dois-je faire, juste Ciel! dans ce désordre affreux!.... (*Il se jette à genoux.*) Grand Dieu! vous seul pouvez m'éclairer & me tirer de cette horrible incertitude. Les vaines lumieres de l'homme livré à lui-même, ne produisent, hélas, que le doute & l'irrésolution; daignez, ô Sagesse suprême, daignez prendre pitié d'un cœur qui cherche la vérité, & qui tremble de la méconnoître!... (*Toujours à genoux appuyé contre son bureau, il laisse tomber sa tête sur ses mains jointes, & reste ainsi quelques instants le visage caché, & dans l'attitude du plus profond recueillement... Il se releve.*) Je me sens plus tranquille..... Il me semble qu'une main bienfaisante & divine verse au fond de mon ame un baume salutaire..... Un calme heureux succede enfin à tant d'agitations!... Allons, achevons cette lecture. (*Il s'assied, reprend le papier qui contient ses conclusions, & lit tout bas.*)

SCENE VII.

M. DE BALMONT, DORVAL.

DORVAL, *les cheveux en désordre, l'air égaré, s'arrêtant dans le fond du théâtre.*

VOYONS si Durand travaille encore!...

M. DE BALMONT, *se levant.*

Quel son de voix viens-je d'entendre?...

DORVAL, *s'approchant.*

Ciel! mon pere!.... Ah, fuyons....

M. DE BALMONT.

Que vois-je?... Dorval!... Arrêtez...

DORVAL, *à part.*

Ah! que lui dirai-je?...

M. DE BALMONT, *le considérant avec une surprise mêlée d'effroi.*

Quoi! c'est vous, Dorval?... Quel dessein vous conduit ici.... Que signifie ce trouble horrible qui se peint dans vos yeux?....

DORVAL.

O, mon pere.... je ne puis supporter la sévérité de vos regards, & le son terrible de cette voix auguste & menaçante!.... Ah, par pitié....

M. DE BALMONT.

Répondez-moi, vous, dis-je. Quel motif peut vous amener dans ce cabinet à trois heures du matin? Qu'y cherchiez-vous? D'où venez-vous enfin?

DORVAL.

Je sors de ma chambre.....

M. DE BALMONT.

Et pourquoi ne vous êtes-vous pas couché?

DORVAL.

Hélas!.... Si mon pere me refuse de la compassion & de l'indulgence.... c'en est fait, je suis perdu....

M. DE BALMONT.

Malheureux! qu'avez-vous fait?... répondez.

DORVAL, *tombant à ses pieds.*

Eh bien, connoissez donc le cœur de votre fils infortuné... Apprenez un funeste égarement...

M. DE BALMONT, *se reculant.*

Arrête. Si cet aveu te déshonore, que ce secret affreux reste à jamais enseveli.... épargne-moi la honte de l'apprendre, & la douleur de te punir. Va, si tu n'es plus digne du titre de mon fils, éloigne-toi, fuis la présence, non d'un pere, mais d'un juge implacable & terrible.

DORVAL.

Vous me faites frémir!..... & cependant, graces au Ciel, mon cœur est toujours innocent & pur... je ne suis qu'un insensé...

M. DE BALMONT, *l'embrassant.*

Ah, mon fils, mon cher fils, de quel poids cruel vous soulagez mon ame oppressée!... Mais, se peut-il que vous ayez des peines que j'ignore! Si vous êtes ver-

tueux, devez-vous me craindre?... Quelle peut être la cause de ce chagrin profond qui vous dévore, qui vous arrache au sommeil, qui vous fait errer dans la nuit?...
Expliquez-vous, parlez...

DORVAL.

Un sentiment insurmontable égare ma raison, & détruit mon repos...

M. DE BALMONT.

Vous aimez?...

DORVAL.

Avec excès...

M. DE BALMONT.

Quoi donc, seriez-vous avili par un choix indigne de vous?...

DORVAL.

Eh, peut-on aimer un objet méprisable?... L'estime & l'admiration pouvoient seules me conduire à l'amour...

M. DE BALMONT.

Mais pourquoi donc me cacher le nom de celle que vous aimez?... Seroit-elle engagée? Son état est-il au-dessous du vôtre?...

DORVAL.

Non; sa naissance est distinguée; elle est libre; elle réunit aux charmes séduisants de la figure, l'esprit, les talents, les vertus... & cependant je n'ose vous la nommer.

M. DE BALMONT.

Dans quel étonnement vous me jettez... Achevez donc de me dévoiler ce mystère incompréhensible...

DORVAL.

Hélas, que me demandez-vous!...

M. DE BALMONT.

Ne différez plus, je vous l'ordonne...

DORVAL.

Eh bien, j'aime, j'aime un objet charmant & vertueux, qui, peut-être tout-à-l'heure, ô mon pere! sera livré par vous à d'éternelles douleurs...

M. DE BALMONT.

Comment?

DORVAL.

Enfin... Mademoiselle de Saint-Yves...

M. DE BALMONT.

Mademoiselle de Saint-Yves!...

DORVAL.

Quelle sévérité je vois déja dans vos regards!... Ah, daignez m'entendre avant de me condamner: j'aime, il est vrai, j'aime avec violence; cette passion fatale, née malgré moi, fera le destin de ma vie; mais ce cœur malheureux, qui se donnoit sans votre aveu, eut du moins le courage & la vertu de ne point s'engager...

M. DE BALMONT.

Mademoiselle de Saint-Yves ignore vos sentiments?

DORVAL.

Oui, mon pere; & Melcour, jusqu'ici, en fut le seul confident...

M. DE BALMONT.

Et dans quels lieux avez-vous connu Mademoiselle de Saint-Yves?

DORVAL.

En Lorraine.

M. DE BALMONT.

Ainſi donc, quand vous avez livré votre ame à cette paſſion ſi violente, le procès de M. de Saint-Yves étoit commencé.... Procès dont la perte lui raviroit l'honneur!... Tel mérite que puiſſe avoir Mademoiſelle de Saint-Yves, me penſiez-vous capable de recevoir jamais dans ma famille la fille d'un homme déshonoré?... Le doute où vous étiez ſur cet important événement, ne devoit-il pas vous engager à fuir, à triompher d'une inclination naiſſante?

DORVAL.

Cet effort eût été ſuperflu...

M. DE BALMONT.

Vous ne pouvez ſurmonter vos paſſions, & vous voulez être Magiſtrat?...

DORVAL.

Non, je ne pourrois détruire un ſentiment ſi tendre; mais je ſaurois, s'il le falloit, le ſacrifier à l'honneur: d'ailleurs, j'étois ſûr de l'innocence de M. de Saint-Yves; ſa réputation, juſqu'ici, ſans tache; la conſidération dont il jouit dans ſa Province; la baſſeſſe & la méchanceté reconnues de ſon adverſaire, tout m'aſſuroit...

M. DE BALMONT.

Taiſez-vous. Songez-vous que c'eſt à ſon Juge que vous parlez?...

DORVAL, *à part.*

Je frémis!...

M. DE BALMONT.

Insensé, vous êtes sûr de son innocence! Et quels témoignages vous en répondent? Avez-vous examiné son affaire? Avez-vous vu, confronté les preuves, les papiers, les défenses, & les accusations réciproques? Non, vous n'avez consulté que l'amour qui vous égare; vous êtes passionné, vous êtes aveugle, téméraire; & ne vous attachant qu'à l'opinion qui vous flatte, si vous n'êtes pas injuste & calomniateur, c'est le seul effet du hasard. Dégradé, avili par un tel excès de foiblesse, vous osez concevoir le projet d'embrasser un état dans lequel la premiere de toutes les vertus, est d'être, sur-tout, inaccessible à la prévention!... Et c'est mon fils qui s'abandonne à des égarements si coupables!... c'est lui qui, dominé par une folle passion, oublie tous ses devoirs, & jusqu'à la bienséance; c'est lui qui, dans la nuit, vient furtivement chercher mon Secretaire, pour le questionner, l'interroger sans doute, & peut-être le séduire!... O Ciel! & voilà donc le fruit & la récompense de mes leçons & de ma tendresse! Hélas, que le cœur d'un pere est facile à tromper! Aujourd'hui même, quand vous me parliez de votre résolution, je la croyois solide, inébranlable; j'admirois la noblesse de vos sentiments, votre courage & votre raison, je m'enor-

gueillissois de vos vertus, & vous m'abusiez !... Ah, mon fils !...

DORVAL.

Ciel, mon pere, vous pleurez !... (*Il se jette dans ses bras.*) O le plus respectable, le plus chéri de tous les peres, de tous les amis, ce ne sera point en vain que sur les fautes de votre malheureux fils, vous aurez répandu ces larmes précieuses & touchantes ! Non, je n'aurai point sans fruit vu ce visage auguste baigné des pleurs que mes foiblesses ont fait couler... Je suis égaré, séduit ; vous m'ouvrez les yeux ; ah, ne doutez jamais de votre empire sur mon ame. L'amour funeste qui la déchire, m'est plus cher que ma vie... mais votre estime, ô mon pere ! est d'un prix pour moi au-dessus de cet amour même !... Je prévois tous mes malheurs ; j'ai lu dans vos yeux la sentence de Monsieur de Saint-Yves.... & la mienne.... sa fille infortunée ne survivra point à l'opprobre de son pere ; elle a pour lui le sentiment que j'ai pour vous... elle mourra !... Je ne puis vous promettre de vivre... mais je vous jure de renfermer au fond de mon cœur ma douleur & mon désespoir ; cette plainte sera la derniere qui sortira de ma bouche ; oui, mon pere, j'en fais le serment...

M. DE BALMONT.

Vous me promettez du courage ; vous reconnoissez vos fautes, & vous les aggravez encore ! A quoi ne m'exposez-vous pas, en me faisant voir l'excès de la passion qui vous

domine ! Et si la tendresse que j'ai pour vous, si la pitié me séduisoit ; malheureux ! si par l'effroi que m'inspire l'état où je vous vois, vous alliez me ravir en un instant le fruit de vingt ans de sagesse & de probité !...

DORVAL.

Ah, mon pere, votre vertu sublime m'est connue...

M. DE BALMONT.

Eh, me croyez-vous insensible ?... Sans doute je ferai mon devoir ; mais si vous me le rendez pénible, si vous m'enlevez toute la satisfaction que je trouvois à le remplir, n'avez-vous rien à vous reprocher ?...

DORVAL.

Hélas ! pardonnez aux transports d'un premier mouvement... ne songez qu'à votre gloire, elle seule peut me consoler de tout... oubliez mes égarements ; je vivrai, pour les expier, s'il est possible ; oui, mon pere, je me résigne à ma destinée... Guidez-moi, ne m'abandonnez pas, & tout me deviendra facile pour me consoler & pour obtenir mon pardon.

M. DE BALMONT.

Voilà les sentiments qui sont dignes de vous ; je reconnois mon fils, je le retrouve enfin.... L'engagement que vous venez de prendre, me rend déja ma tranquillité ; songez, mon fils, que vous ne pourriez y manquer, sans détruire tout le bonheur de ma vie...

DORVAL.

Ah, mon pere...

M. DE BALMONT.

On vient... taisons-nous, & cachons notre agitation à tous les yeux.

SCENE VIII.

M. DE BALMONT, DORVAL, DURAND.

DURAND, *à M. de Balmont.*

MONSIEUR, j'ai fini mon extrait... Il est cinq heures...

M. DE BALMONT.

C'est bon, je vais m'habiller, & pendant ce temps vous me le lirez... N'êtes-vous pas étonné, Monsieur Durand, de trouver mon fils ici?...

DURAND.

En effet, Monsieur...

M. DE BALMONT.

Il venoit vous demander des plumes; ce n'est pas la premiere fois qu'il passe ainsi la nuit à érire, à travailler...

DURAND.

Aussi Monsieur est d'un changement..., il se tuera...

M. DE BALMONT.

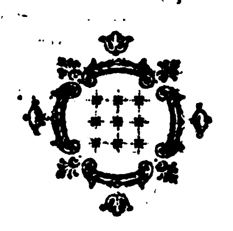
Il m'a promis d'être plus raisonnable à l'avenir, & j'y compte. Adieu, mon fils. Venez, Monsieur Durand. (*Ils sortent.*)

SCENE IX.

DORVAL, *seul, après un moment de silence.*

IL me laisse !... Que deviendrai-je ? Il me semble qu'il emporte avec lui toute ma force, toute ma vertu !... Où va-t-il ?.... condamner Monsieur de Saint-Yves !... &, dans ce doute affreux, je me trouve seul, livré à moi-même !... Melcour, où est-il ? que fait-il ? Eh quoi, tout m'abandonne !... Courons-lui écrire ; qu'il vienne : ah, jamais un ami ne me fut plus nécessaire ! (*Il sort.*)

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, *seul, tenant sa montre.*

Il est huit heures.... & Melcour ne vient point!... Tout m'accable à la fois! La rigueur d'un sort déplorable; la sévérité d'un pere, la froideur d'un ami!... ah! c'en est trop; mon courage est épuisé.... (*Il se jette dans un fauteuil; il regarde à sa montre.*) Dans cet instant, le jugement est peut-être prononcé!... Aimable & chere Adélaïde, dans quel état êtes-vous maintenant!... Ah, je partage vos douleurs, vos tourments; & vous l'ignorez! & vous ne le saurez jamais!... (*Il se leve impétueusement.*) Non, non, avant de renoncer à vous, à la vie, je vous ferai connoître ce cœur infortuné qui vous adore.... Eh quoi, seroit-il possible qu'elle n'en eût pas pénétré le secret?... Hélas, dans un temps plus heureux, j'osai quelquefois me livrer à la douce idée qu'Adélaïde, sans colere, avoit lu dans mon ame!... Ah, s'il étoit vrai, si je pouvois me flatter d'être aimé, non, l'on voudroit en vain me séparer d'elle; si je suis aimé, je suis engagé, lié pour jamais.... Ses malheurs

me la rendroient plus chere encore.... Je saurois braver pour elle l'opinion publique.... Mais mon pere!... ô pensée accablante! mon pere, inflexible, me banniroit de sa présence!... Comment supporter son indignation, son mépris, & la menace de sa malédiction?... sa malédiction!... je frissonne! cette seule idée me glace d'épouvante & d'horreur.... L'amour pourroit me faire renoncer à mon pere!... & quel pere!... Ah, jamais, jamais il n'aura sur mon ame ce fatal & criminel empire! Que plutôt ce jour qui me livre à des combats si cruels, soit le dernier de mes jours!... (*Il retombe accablé dans son fauteuil.*)

SCENE II.

DORVAL, MELCOUR.

MELCOUR, *venant précipitamment.*

Dorval!...

DORVAL, *se levant.*

Quoi?... c'est vous, enfin!... Ah, Melcour, pouvez-vous m'abandonner dans l'état où je suis!... Depuis trois heures, je vous attends....

MELCOUR.

Mais, dans votre billet, vous me chargiez de m'informer des nouvelles de Mademoiselle de Saint-Yves....

DORVAL.

Eh bien, qu'en avez-vous appris?.... Elle eſt malade, ſans doute, au déſeſpoir; ne me cachez rien.

MELCOURR.

Je ſors de chez ſon oncle, qui m'a dit qu'elle étoit bien abattue, bien inquiete.

DORVAL.

O Ciel!...

MELCOUR.

Elle ne s'eſt point couchée cette nuit....

DORVAL.

Hélas, les mêmes craintes nous privoient du repos!

MELCOUR.

Mais parlons de votre pere; vous m'avez écrit qu'il étoit inſtruit....

DORVAL.

Il ſait tout; j'ai tout avoué: vous voyez, Melcour, le plus infortuné des hommes, le plus foible, le plus incertain.... Je ſacrifierois, ſans balancer, à mon pere le bonheur de ma vie.... mais ſavoir celle que j'aime, baignée dans les pleurs, livrée au déſeſpoir!... Non, c'eſt une idée que je ne puis ſupporter!...

MELCOUR.

Attendons du moins l'événement, eſpérons....

DORVAL.

Que j'eſpere! Ah, l'eſpérance eſt un bien perdu pour moi ſans retour!... Je prévois le deſtin de Monſieur de Saint-Yves....

il sera condamné.... il l'est peut-être en cet instant.... Ah, Dieu!...

MELCOUR.

Mais comment pouvez-vous savoir....

DORVAL.

Eh, mon pere ne me l'a fait que trop entendre....

MELCOUR.

J'ai peine à me persuader....

DORVAL.

J'en suis sûr, vous dis-je.... Aujourd'hui Mademoiselle de Saint-Yves apprendra qu'un funeste arrêt ruine & déshonore son pere!... Elle accusera le mien, de l'opprobre répandu sur sa famille! Mon nom, mon seul nom la fera frémir; elle confondra dans sa haine, hélas! trop fondée, le fils avec le pere.... Elle me détestera!... & je vivrois!... & je me soumettrois à cette horrible destinée!... Les conseils, Melcour, sont ici superflus; je ne suis plus en état d'en profiter, ni même de les entendre; ils aigriroient mes maux, & ne pourroient rappeller ma raison..... La raison.... je l'ai perdue! j'y renonce, & je ne veux plus écouter que mon cœur,

MELCOUR.

Ne craignez point, cher Dorval, des avis hors de saison.... Hélas, je ne puis que me taire & pleurer avec vous!

DORVAL.

Oui, oui, abandonnez à lui-même un malheureux indigne de votre amitié.... Je

ne mérite plus, en effet, que vous cherchiez à me consoler!...

MELCOUR.

Grand Dieu, est-ce ainsi que vous interprétez la crainte que j'éprouve de vous blesser, de vous déplaire?...

DORVAL.

Melcour, ah, mon cher Melcour, pardonnez-moi mes injustices!... Si je pouvois vous peindre les combats, les tourments de cette ame déchirée, j'exciterois votre plus tendre compassion, j'en suis sûr!... Vous devez concevoir mieux qu'un autre l'excès de ma douleur; vous avez vu naître cette passion fatale, vous en avez suivi le progrès!... Rappellez-vous ce temps fortuné, où, sans contrainte, sans inquiétude, je voyois Mademoiselle de Saint-Yves tous les jours! Pendant six mois entiers, je m'enivrai du plaisir de l'entendre, de l'admirer... Rappellez-vous, Melcour, ces moments si doux!... je la voyois, ou je parlois d'elle, ou j'entendois louer ses graces, sa modestie, cette bonté, cette douceur enchanteresse qui la caractérisent!... Pouvois-je aimer un objet plus digne de fixer un cœur vertueux & sensible; la raison seule auroit-elle pu mieux choisir?... Vous-même, n'en êtes-vous pas convenu mille fois avec moi? Ne m'avez-vous pas dit, cher Melcour, que, sans le penchant qui m'entraînoit vers elle, vous l'auriez aimée!... Non, il est impossible de la connoître sans l'adorer!...

Hélas ! vous ſavez la premiere cauſe de mon attachement pour elle ; ce fut ſon reſpect, ſa tendreſſe pour ſon pere : comme elle étoit touchante en parlant de lui !... Je voyois dans ſon ame tous les ſentiments de la mienne ! Ah, Ciel ! & cette conformité qui me charmoit, m'accable aujourd'hui ! Repréſentez-vous l'état où doit être à préſent cette fille ſi tendre !... Et dans une heure, quand toute eſpérance lui ſera ravie, que deviendra-t-elle ?... Mais, penſez-vous qu'on puiſſe condamner ſon pere ?... Je le ſens, je me flatte encore malgré moi... Melcour, n'êtes-vous pas ſûr au fond de votre cœur de l'innocence de M. de Saint-Yves ? Et pouvez-vous croire que les Juges....

MELCOUR.

Je conſerve toujours les mêmes eſpérances.... d'autant mieux que je ſais, à n'en pouvoir douter, que M. de Rozelles, malgré ſon apparente ſécurité, eſt ſorti hier au ſoir de chez votre pere, fort triſte & fort mécontent...

DORVAL.

Eſt-il bien vrai ?... Vous eſpérez ?... Vous croyez ?... De qui tenez-vous ce détail ?

MELCOUR.

D'un parent de M. de Rozelles, que je viens de rencontrer.

DORVAL, *embraſſant Melcour avec transport.*

Ah, mon ami !... ſi vous ſaviez quelle

consolation vous portez au fond de ce cœur abattu !... En effet, je me rappelle... mon pere parloit à l'Avocat de M. de Saint-Yves avec un air d'intérêt... Et tout ce qu'il m'a dit, ne devoit pas me prouver qu'il fût contre M. de Saint-Yves, au contraire... Mais concevez-vous ma joie, mes transports, en recevant la nouvelle du gain du procès !... en voyant le triomphe de M. de Saint-Yves !... en pensant qu'Adélaïde attribuera ce bonheur (le bonheur de sa vie) aux lumieres, aux soins de mon pere !... Non, je serois trop heureux !... Non, je ne dois pas me livrer à de si douces espérances... que peut-être, hélas, dans un instant il faudra perdre pour toujours !...

MELCOUR.

Vous avez sans doute au Palais un de vos gens, qui doit venir vous apprendre l'événement aussi-tôt qu'il sera décidé ?

DORVAL.

Non ; mon pere, en partant, m'a fait promettre de n'y envoyer personne. Il veut lui-même m'annoncer mon sort !... Quelle heure est-il ?

MELCOUR.

Neuf heures & demie.

DORVAL.

Ils sont assemblés depuis près de trois heures !...

MELCOUR.

Nous n'aurons pas de nouvelles avant midi...

DORVAL.

Ah, Ciel, quelle attente!... J'ai toujours devant les yeux deux tableaux qui, tour-à-tour, se présentent à mon imagination... Tantôt je vois mon pere entouré de Juges, discutant froidement, & avec sévérité, sur l'intérêt le plus cher à mon cœur.... Tantôt je vois Adélaïde pâle & tremblante, le visage inondé de larmes, invoquant le Ciel, comptant tous les moments, & livrée aux tourments affreux de l'impatience, de la crainte & de l'incertitude... Concevez-vous qu'on puisse supporter de semblables agitations?... Il me semble que je sens au fond de mon cœur une blessure douloureuse que chaque palpitation rouvre & déchire!... ces pleurs que je répands malgré moi, m'affoiblissent sans me soulager... Le moindre bruit m'étonne, m'inquiete, & me fait tressaillir... Ah, Melcour, que vous êtes heureux, d'avoir su préserver votre ame de l'empire funeste des passions!... En voyant en moi leur déplorable esclave, apprenez à les craindre encore davantage... Elles ravissent à la fois la paix, la tranquillité, le courage & la raison, les plus solides biens, & les seules vertus qui puissent ennoblir & distinguer l'homme!... Ah! fuyez à jamais leur joug impérieux; que du moins le frappant exemple de mes égarements, soit une leçon pour mon ami!...

MELCOUR.

J'attends de vous une leçon plus utile

encore, mon cher Dorval; je n'ai su que me soustraire aux passions, vous m'apprendrez comment on peut les vaincre, comment une ame noble & courageuse sait enfin s'arracher à leur séduction, triompher de leur violence, & reprendre avec éclat sa force & sa vertu premiere.

DORVAL.

Ciel!... Melcour!... Entendez-vous?

MELCOUR.

Quoi donc?

DORVAL.

Un carrosse!... dans la cour!... Je ne me trompe point!...

MELCOUR, *lui prenant la main.*

Quel tremblement!... Asseyez-vous!...

DORVAL.

C'est mon pere, sans doute!... Ah, Melcour!...

MELCOUR.

Eh, calmez-vous, au nom du Ciel!...

DORVAL.

Ah, que vais-je apprendre!.... Grand Dieu!...

MELCOUR.

On vient...

DORVAL.

Je ne puis me soutenir. (*Il s'appuye contre une table.*)

MELCOUR *fait quelques pas, & revient.*

Ce n'est point votre pere!...

DORVAL.

Comment; en êtes-vous sûr?

MELCOUR.

Eh, non, ce n'est point lui, c'est Saint-Clair!....

DORVAL.

Quelle odieuse importunité!... Que veut-il?... Pourquoi l'a-t-on laissé entrer?... Mais peut-être sait-il des nouvelles; je tremble!...

MELCOUR.

De grace, mon ami, de la prudence... Le voici.

DORVAL.

Trouvez donc un prétexte pour le renvoyer promptement.

MELCOUR.

Oui, laissez-moi faire...

SCENE III.

DORVAL, MELCOUR, SAINT-CLAIR.

SAINT-CLAIR.

Je viens attendre ici Monsieur de Balmont, si vous le permettez, afin de savoir sur le champ l'événement du procès....

MELCOUR.

Monsieur de Balmont ne rentrera pas chez lui... il dîne chez sa sœur... & Dorval & moi nous allons sortir...

SAINT-CLAIR.

Ah, ah, cela est différent... Je n'ai pu

aller au Palais ce matin : j'ai veillé ; je sors de mon lit... j'ai une santé affreuse... Eh mais, bon Dieu, Dorval est malade aussi, comme il est changé !..

DORVAL.

Oui, je ne me porte pas bien.

SAINT-CLAIR.

Il a l'air d'un déterré... cela est inoui... Ah ça, voulez-vous, pour vous égayer, que je vous dise des nouvelles ? En traversant les Tuileries, j'ai rencontré Gerneuil, qui passe sa vie chez Monsieur le premier Président, & il m'a dit qu'hier au soir *l'air du bureau* étoit absolument contraire à M. de Saint-Yves.... Gerneuil ne prend nul intérêt à tout cela ; il est comme nous entiérement neutre dans cette affaire : & c'est un garçon qui a de l'esprit & qui voit bien ; ainsi cela est sûr.... M. de Saint-Yves est un homme perdu ; à présent cela peut se dire, il est vraisemblablement jugé... Mais Dorval va se trouver mal !.... Melcour, regardez donc comme il pâlit !..

MELCOUR.

C'est un éblouissement, il y est sujet ; je vais le conduire dans sa chambre...

SAINT-CLAIR.

Cet état est fort inquiétant.... Adieu, mon cher Dorval ; j'enverrai savoir de vos nouvelles. (*Il sort.*)



SCENE IV.

DORVAL, MELCOUR.

DORVAL.

LAISSEZ-MOI, Melcour, je veux être seul. Sortez, je vous en conjure.

MELCOUR.

Eh quoi, vous suis-je à charge, importun!...

DORVAL.

Je me haïs moi-même; j'abhorre la vie; je renonce à toutes consolations; laissez-moi, vous dis-je...

MELCOUR.

Ah, malheureux! renoncez-vous à l'amitié? Non, je ne puis le croire...

DORVAL.

Eh bien, vous le voulez, restez donc; soyez le témoin des peines que j'endure, & que rien à présent ne sauroit adoucir... Ce n'est plus de la douleur que j'éprouve, c'est une rage, c'est une fureur insensée qui me consume & me dévore.... Voilà donc mes pressentiments justifiés..... Mon pere va paroître, il m'annoncera froidement que M. de Saint-Yves est déshonoré; j'entendrai ces terribles paroles sortir de sa bouche... Non, je ne pourrois modérer les violents transports d'un si juste désespoir... J'offenserois mon pere, j'exciterois sa colere... Puisque c'est un si grand crime à ses yeux

que d'être sensible, évitons sa présence...
S'il me voyoit, n'en doutez pas, indigné de ma foiblesse, il me chasseroit, me banniroit... Il vaut mieux m'imposer un exil volontaire... Adieu, Melcour...

MELCOUR.

Mais où voulez-vous aller?...

DORVAL.

Je l'ignore... Je veux seulement fuir les hommes, la société, le monde enfin que je déteste.... Melcour, ce cœur est profondément blessé... Mon parti est pris... Cette maison m'est devenue odieuse... Je n'y puis vivre désormais...

MELCOUR.

Mais se peut-il que les discours d'un étourdi, de Saint-Clair...

DORVAL.

Je connois Gerneuil qu'il a cité, & je suis certain...

MELCOUR.

A la bonne heure, je le suppose, M. de Saint-Yves est ruiné, déshonoré, sa fille est perdue pour vous : ce coup est cruel, j'en conviens; mais si, n'écoutant qu'un aveugle désespoir, vous étiez capable d'abandonner la maison paternelle, d'oublier le respect, la soumission que vous devez au meilleur des peres; si l'amour vous dégradoit à ce point, Dorval, je vous verrois partir d'un œil sec; vous ne seriez digne ni d'être plaint, ni d'être regretté. Ah! se pourroit-il qu'une passion fragile & passagere, née depuis dix-huit mois, l'empor-

tât dans votre ame sur le sentiment sacré de la nature, & sur une amitié de dix ans !... Va, je te connois mieux, la douleur t'abuse.... Consulte mieux ton cœur, tu verras qu'un ami véritable, qu'un ami (je l'ose dire) tel que moi, suffiroit seul pour attacher à la vie, & pour consoler des peines de l'amour.... Sortez donc, cher Dorval, de ce honteux accablement; osez compter davantage sur votre vertu; apprenez à souffrir avec courage; soyez homme enfin.

DORVAL.

Eh bien, guide-moi donc; conduis-moi; dispose du sort d'un malheureux qui s'abandonne à toi.... Que l'amitié m'arrache à cet affreux délire.... Qu'exiges-tu? Parle? Que dois-je faire?

MELCOUR.

Te soumettre à ta destinée, telle qu'elle puisse être.... Cacher ton amour & ta douleur, & ne verser ces larmes ameres que dans le sein de ton ami....

DORVAL.

Je te le jure.... C'en est fait, ta vertu triomphe de ma foiblesse.... O fidele & généreux ami, ta tendresse & tes conseils me rendent enfin à moi même.... Tu me verras gémir encore... mais, j'en fais le serment, je ne formerai plus de projets insensés & criminels... J'exciterai ta pitié par mes peines; mais du moins tu ne rougiras plus de mes égarements....

MELCOUR.

J'entends du bruit!...

DORVAL.

Dieu ! . . .

MELCOUR.

Pour le coup, cher Dorval, c'est votre pere. . . .

DORVAL.

Ah, ne me quittez pas, Melcour. . . . . Allons au-devant de lui. . . Je ne puis. . . Je me meurs. . .

MELCOUR, *le soutenant.*

Ah, souviens-toi de ta promesse ! . . . rappelle toute ta force. . . .

DORVAL.

Elle est épuisée !... Ciel ! je l'entends !...

MELCOUR.

C'est lui-même ! . . . Dorval, si vous m'aimez, songez à vos serments.

SCENE V & derniere.

M. DE BALMONT, DORVAL, MELCOUR.

M. DE BALMONT.

MELCOUR. . . . je suis charmé de vous trouver ici. . . . restez ; je desirois que vous fussiez présent à cet entretien, qui vous fera connoître si mon fils est véritablement digne de votre estime & de votre amitié. Vous savez tous ses secrets, ainsi je puis parler sans déguisement devant vous.

DORVAL.

Eh bien, mon pere ! . . . . Monsieur de Saint-Yves est donc condamné ? . . .

M. DE BALMONT.

D'abord, je vous dirai qu'il est jugé d'après mes conclusions, & que, par conséquent, je suis pleinement convaincu de la parfaite équité de l'arrêt. A présent, Dorval, c'est moi qui vous interroge; répondez.... Si la sentence condamne M. de Saint-Yves, oserez-vous en murmurer?... M'accuserez-vous de prévention; ou, croyant le jugement juste, aurez-vous l'infamie de vous affliger du triomphe de l'innocence? parlez.

MELCOUR, *à part.*

Je tremble?...

DORVAL.

Doutez de ma raison; mon pere, vous en avez le droit.... Mais devez-vous douter de mon respect pour vous?.... Ah! n'ajoutez point au chagrin qui me tue.... Je devine mon malheur..... je n'entends que trop ce cruel langage!... Je puis succomber à ma douleur.... Mais rassurez-vous, mon pere, je saurai du moins la supporter sans me plaindre....

MELÇOUR, *à Monsieur de Balmont.*

Oui, Monsieur, j'ose vous répondre de sa raison....

DORVAL.

Enfin, mon pere, daignez m'apprendre la destinée de Monsieur de Saint-Yves.... Hélas, c'en est donc fait, je vais perdre sans retour cette foible espérance, qui seule adoucissoit l'horreur de mes peines... Ah, mon pere, pardonnez....

M. DE BALMONT.

Mais pourquoi ce déſeſpoir, mon fils? Qu'ai-je dit?...

DORVAL.

Quoi?.... comment!.... il ſe pourroit....

M. DE BALMONT.

J'héſite à vous inſtruire de la vérité; je crains, mon fils, de vous cauſer peut-être une révolution funeſte.... N'apprendrez-vous jamais à réprimer ces mouvements impétueux?...

DORVAL.

Mon pere.... vous paroiſſez attendri!... Ciel! malgré moi, j'oſe eſpérer.... Ah, parlez, mon pere....

M. DE BALMONT.

Monſieur de Saint-Yves....

DORVAL.

Eh bien!....

MELCOUR, *à part.*

Quel moment!...

M. DE BALMONT.

Monſieur de Saint-Yves eſt entiérement juſtifié!....

DORVAL.

Dieu!

MELCOUR.

Ah, mon ami!...

M. DE BALMONT.

Enfin, il a gagné ſon procès complétement, & ſur tous les points.

DORVAL *ſe précipitant au col de ſon pere.*

O mon pere!....

MELCOUR.

Cher Dorval!...

DORVAL.

Monsieur de Saint-Yves a gagné son procès,... mon pere!... Ah, Melcour!... (*Il l'embrasse.*) Mademoiselle de Saint-Yves!... Elle est heureuse à présent!... Elle est au comble de ses vœux!.... Ah, je suis dédommagé de tous les maux que j'ai soufferts!..., Quel bonheur peut se comparer au mien!....

M. DE BALMONT.

Modérez ces transports, mon fils... je vais peut-être empoisonner vòtre joie; je vais vous demander un pénible sacrifice...

DORVAL.

Il n'en est point qui puisse me coûter pour vous; parlez, mon pere....

M. DE BALMONT.

Aujourd'hui la main de Mademoiselle de Saint-Yves vous honoreroit, mais cependant il faut y renoncer...

DORVAL.

Y renoncer!..... Juste Ciel!.... Et pourquoi?...

M. DE BALMONT.

Il le faut, si ma réputation & ma gloire vous sont cheres: j'étois le Rapporteur de M. de Saint-Yves; on croit, & j'avoue que j'ai beaucoup contribué au gain de son procès; si vous épousez sa fille, saura-t-on les détails qui me mettent à l'abri de tout soupçon de partialité; saura-t-on que je n'ai été instruit de vos sentiments qu'au moment

d'aller au Palais ? ... Voudriez-vous, Dorval, donner contre moi des armes à la calomnie, qui, jusqu'ici, n'a pu me noircir, ni même m'attaquer ? ...

DORVAL.

C'en est assez, mon pere : vous ne demandez que le sacrifice de mon bonheur, je ne balance point ; le repos de ce que j'aime est assuré, Mademoiselle de Saint-Yves est heureuse, il suffit..... Que je serois vil à mes yeux, si je manquois de courage pour supporter un malheur qui ne doit faire souffrir que moi !.... Ah, je vous ferai connoître que ce cœur égaré, que vous avez vu si foible, du moins n'est pas sans vertu !.... Oui, mon pere, j'arracherai de mon ame ce funeste amour.... j'y renonce à jamais.... Je ne veux plus vivre que pour vous, (*tendant la main à Melcour*) & pour l'amitié... Heureux si je puis à ce prix expier mes fautes, & regagner votre estime !...

M. DE BALMONT, *lui tendant les bras.*

Viens, mon fils, mon cher fils, viens dans les bras du plus fortuné des peres !... Oui, j'accepte ce généreux sacrifice ; il déchire ton cœur dans cet instant, mais quel bonheur il te prépare !.... Croyez, mon fils, que l'amour, ce sentiment fragile, ne survit point à l'espérance ; il sera bientôt effacé de votre souvenir : alors, avec quelle satisfaction vous jouirez de la reconnoissance de votre pere, de l'estime, de l'admiration de votre ami, de Melcour, qui vous

est si cher ! Combien vous vous applaudirez de ce noble triomphe !... Le louable orgueil dont il vous enflammera, suffiroit seul pour vous en récompenser.

MELCOUR.

Ah, son ame est faite pour éprouver tous les délicieux mouvements de cet enthousiasme sublime de gloire & de vertu !... O Dorval, combien ce jour accroît & fortifie mon amitié pour vous !...

DORVAL.

Mon pere !... cher Melcour !.... Je ne puis vous répondre que par des pleurs... mais ces pleurs n'ont rien d'amer... non, déja je ne suis plus malheureux !... Quel sort ne seroit point adouci par tant de bontés & de tendresse !...

M. DE BALMONT.

O mon fils, graces au Ciel, je suis tranquille sur votre destinée ; dans l'âge de la foiblesse & de l'erreur, vous savez vaincre vos passions & connoître le prix de l'amitié ! Ah, que ne dois-je pas attendre de vous !... Melcour, Dorval, mes chers enfants, aimez-vous toujours... Par des conseils mutuels, affermissez-vous dans vos principes ; éclairez-vous réciproquement sur vos fautes, & souvenez-vous que l'amitié n'est véritable que lorsqu'elle épure le cœur, perfectionne le caractere, & donne enfin de nouvelles vertus.

Fin du Tome troisieme.

